LCHIANISME ANIMAL, contenant l'Alchianalogie et l'Achianosologie de l'homme ; avec la théorie de la création et de la destruction du globe terrestre et de tous les corps naturels.

A Monsieur
Labillardière membre de l'Institut
à Paris
Département de la Seine.

EXTRAIT
DU REGISTRE DES ARRÊTÉS
DE LA PRÉFECTURE
DU DÉPARTEMENT DE LA MARNE.

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA MARNE, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu la Loi du 24 Avril dernier, qui règle les Contributions directes des cent derniers jours de 1806, et notamment l'art. 61, qui porte que ces contributions doivent être perçues à raison du quart et du dixième du quart du montant du principal fixé pour chacune d'elles par la loi du 2 Ventôse an 13 :

Considérant que les sommes à payer par les contribuables pour les contributions des cent derniers jours de 1806 doivent être perçues sur la totalité des rôles de l'an 14, et même sur les réimpositions prises au quart et au dixième du quart, sont de 27 cent. $\frac{5}{10}$ pour franc, et qu'à ce moyen

ALCHIANISME ANIMAL,

CONTENANT

L'ALCHIANALOGIE ET L'ALCHIANOSOLOGIE DE L'HOMME;

Avec la théorie de la création et de la destruction du globe terrestre et de tous les corps naturels.

NOUVELLE ÉDITION.

PAR J. P. HARMAND DE MONTGARNY,

DOCTEUR en médecine de l'Uuiversité de Montpellier; Associé-correspondant de la Société de Médecine-pratique de la même ville; de la ci-devant Société royale de Médecine de Paris; ancien Médecin des Camps et des Armées, et des Hôpitaux civils et militaires, etc.

Terra autem erat inanis et vacua, et spiritus Dei ferebatur super aquas.

LIB. GENESIS, *cap. 1, vers. 2.*

TOME PREMIER.

A CHAALONS,

Chez MARTIN, Imprimeur, place du Marché.



Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intùs alit; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque; genus, vitæque volantûm
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo
Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.

Virgil. Æneid. lib. VI.

INTRODUCTION.

L'Alchianisme ou le Néastronisme forme la base générale et fondamentale de la physique terrestre et organique des corps naturels et mortels. C'est pourquoi cette science, qui traite particulièrement de la vie individuelle et des propriétés des corps terrestres, appartient essentiellement à la physiologie de l'homme. Par elle seule, on peut apprendre à connaître tous les modes de son existence végétative, et toutes les phases ou révolutions que subissent les corps naturels avant d'arriver à leur destruction et à l'empsycose de leurs formes et de leur structure matérielles.

L'Alchianisme est la première étude de la nature. Sous ce rapport, cette science doit fixer particulièrement l'attention de tous les hommes qui cherchent à approfondir les mystères cachés des connexions et des évolutions coïtives des élémens actifs et vitaux avec l'élément passif ou la matière inerte.

Il ne paraît pas que l'alchian universel et individuel eût été traité jusqu'ici d'une manière spéciale. C'estpourquoi les plus grandes et les plus belles opérations de la vie des corps naturels et terrestres sont restées cachées à l'œil de l'observateur de tous les âges.

Plusieurs savans de différentes sectes de la philosophie et de la médecine paraissent avoir reconnu cet agent, dès la plus haute antiquité. Ils ont considéré que les opérations morphétiques de la vitalité physique des corps organisés formaient un ensemble régulier, dont le jeu mécanique était soumis à l'action et aux diverses inflexions d'un principe universel inné, et singulièrement modifié dans chaque espèce des corps naturels; mais aucun d'entre eux ne nous a fait connaître la nature de cet agent vital. Personne, avant moi, ne paraît avoir suivi l'alchian dans sa formation, dans ses qualités et dans ses effets relatifs aux phénomènes de la vie corporelle et individuelle : il n'avait point été examiné dans l'état de santé et de maladie, ni dans l'état présent et consécutif à la mort naturelle ou acci-

dentelle des êtres organisés avec la matière.

J'ai désigné cet agent vital universel et individuel, avec *Platon*, sous le nom d'*alchian* ou *alkian*. Cette dénomination m'a paru la plus propre à en exprimer les qualités élémentaires et mixtes. On l'a encore appelé *neastron*, *adech*, *archée*, *flamme* ou *ame végétative*, *biolychnie*, *lar*, *soufle divin*, *esprit hylarchique*, *feu vivifiant* ou *végétatif*, *faculté altrice* ou *crescitive*, *principe vital*, etc., etc.

Sous quelque nom que cet agent se trouve décrit par les auteurs anciens et modernes, il n'est représenté que comme une propriété indéterminée, dont les caractères sont isolés, et comme jetés au hasard dans quelques propositions ou assertions incohérentes et vagues, disséminées dans leurs ouvrages. Aucun écrit n'a été fait particulièrement sur cet agent. Ce qu'en ont dit les meilleurs auteurs ne peut être pris que pour de simples aperçus, ou des fictions arbitraires, qui semblent plutôt être enfantés par un concept incertain et mal ordonné, qu'établis sur des raisonnemens et sur des preuves

puisées dans la saine physique. Au moins je puis attester que je n'ai pu trouver, en aucun des ouvrages que j'ai compulsés, des notions bien développées, et suffisantes pour me diriger et pour me guider dans l'*Alchianisme* que je publie aujourd'hui, lequel m'appartient exclusivement. J'en excepte quelques acceptions que j'ai employées dans mes bases et dans mes définitions.

La doctrine du principe qui vivifie et qui organise les corps naturels, dans l'état où elle nous a été transmise, n'était donc jusqu'à ce jour qu'une esquisse très-grossière dont il paraissait à peine quelques traits informes, hasardés et confondus au milieu des nuances et des idées les plus abstraites et les plus insignifiantes : elle exigeait une analyse profonde, appuyée sur des recherches exactes, sur les plus mûres réflexions et sur les plus hautes méditations. Il fallait une étude suivie et une observation scrupuleuse des opérations vitales des corps terrestres, enfin un travail absolument neuf sur cet objet si important, et qui pût fixer désormais le génie de la science de l'alchian.

Je n'ai pas la présomption de croire que l'on trouvera dans l'*Alchianisme animal* que je publie, tout ce qui constitue l'essence de l'alchian dans les phénomènes de la vie, de la santé, des maladies et de la mort de l'homme. J'ai mis à découvert toute ma pensée à cet égard, en expliquant tout ce que j'ai remarqué et pressenti; mais je ne puis avoir tout calculé, ni avoir tout dit sur une matière aussi profonde. Je sens qu'il y a encore beaucoup trop à faire pour arriver au but auquel j'aspire : et je ne dois pas croire que mon opinion, mes conjectures et mes réflexions, seront unanimement goûtées et adoptées. Je conviendrai seulement que mon but sera rempli, si j'ai pu engager quelques-uns de ceux qui me liront, et qui cultivent la physique des corps organisés, à s'avancer, avec des moyens plus étendus que les miens, dans cette nouvelle carrière, qui ne promet pas moins aux progrès de la philosophie qu'à ceux de la médecine théorique et expérimentale.

L'observateur trouvera, dans l'étude de l'Alchianisme, les connaissances les plus

spécieuses et les plus séduisantes, soit qu'il le considère dans l'homme seul, soit qu'il l'examine dans les différentes espèces des individus qui appartiennent au règne animal et aux deux autres règnes de la nature. Le physiologiste y verra un rudiment nouveau sur les opérations vitales qui forment la mégalotechnie économique du corps animal. Le médecin dogmatique et le médecin clinique en feront une boussole sûre, qui les guidera dans la recherche des causes et dans l'explication des effets ou des symptômes des maladies, ainsi que dans la juste application des remèdes prophylactiques et althaxiques ou curatifs. Le philosophe et le physicien en recevront une nouvelle clef, avec laquelle il leur sera plus facile de pénétrer et d'ouvrir les serres mystérieuses de l'organisation générale et spéciale des formes corporelles et des structures individuelles. Tous enfin seront conduits insensiblement à la solution de plusieurs grands problèmes sur le mouvement coïtif des élémens actifs entre eux et avec la matière inerte, dans la formation de la vitalité universelle et par-

ticulière végétative et organique de tous les corps terrestres.

Le défaut d'expressions techniques, propres à rendre dans notre langue mes idées sur les évolutions de l'alchian, m'a obligé d'emprunter plusieurs mots du grec et du latin : c'est pourquoi je préviens qu'on rencontrera dans tout le cours de cet ouvrage, la nomenclature des anciens auteurs, qui est aujourd'hui inusitée. Ce néologisme dans notre langue m'a été très-utile; et il m'est devenu souvent nécessaire et indispensable pour concentrer, dans peu de mots, toute l'énergie de ma pensée, qu'il m'eût été plus difficile d'exprimer et de rendre, en me bornant aux seuls mots reconnus et usités dans la langue française, et qui ont quelques rapports avec ceux que j'ai employés : il m'a servi d'ailleurs à beaucoup abréger mes paragraphes, en resserrant davantage mes propositions.

Ceux auxquels je destine le petit nombre d'exemplaires que je fais tirer, dans ce moment-ci, de l'*Alchianisme animal*, étant nécessairement familiarisés avec le grec et

le latin, par la lecture et la méditation des anciens auteurs, je me dispenserai d'expliquer la technie vocative que j'ai employée, dans un glossaire particulier, qui leur deviendrait inutile.

Les propositions qui composent cet ouvrage ont déjà été publiées dans divers autres, que j'ai composés et que j'ai fait imprimer à différentes époques, et dont celui-ci n'est qu'une rectification collective.

Le premier de ces ouvrages a paru en 1778, sous le titre *De animâ vegetante animalium systema novum et philosophicum*, in-12.

Le second, en 1780. J'en ai fait le sujet d'une thèse que j'ai soutenue en l'université de Montpellier, pour le baccalauréat en médecine, sous le titre : *De rerum naturalium partu ad humanas res*, in-4°.

Le troisième, en 1781, sous le titre : *De miraculo vitae hominis et ileidologiâ animalium viventium in orbe mundi*, in-16.

Enfin le quatrième, en 1792, sous le titre d'*Alchianalogie de l'homme*, in-12.

Dans l'édition collective des divers ouvrages ci-dessus, que je donne aujour-

d'hui, j'ai divisé l'*Alchianisme animal* en deux parties. La première, sous le titre d'*Alchianalogie de l'homme*, renferme les dogmes fondamentaux de la théorie de l'alchian en deux cent dix-sept théorèmes ou propositions. L'alchian y est examiné et suivi dans tout ce qui a rapport à la vie de l'homme. On y trouvera tous les caractères généraux et la mégalotechnie particulière des opérations les plus intimes de sa vie végétative, considérée dans l'état de santé et dans les dérangemens qui le conduisent à l'état de maladie et à la mort naturelle.

La seconde partie, sous le titre d'*Alchianosologie* ou *Nosologie élémentaire*, contient cent quarante parangélies, qui servent de préliminaires à l'ordre nosologique. Dans celle-ci se trouveront désignées, classées, expliquées et traitées, 1.° toutes les affections ou maladies qui sont produites par les dérangemens des opérations de la vie végétative, en suivant la théorie de l'alchian dans l'homme et la femme; 2.° toutes les lésions organiques par vices de conformation naturelle et accidentelle.

L'Alchianisme est suivi de la théorie de l'alchian universel dans la création et la destruction du globe terrestre et des corps naturels qui en dépendent. Cette théorie renferme en quatre-vingt-dix-huit horismes, les opérations divines qui ont créé la terre et tous les êtres naturels par la projection de la matière inerte au milieu des élémens actifs en coïtion vapide. Elle fait connaître comment le globe terrestre et tous les êtres qui lui appartiennent doivent nécessairement arriver au terme de leur destruction individuelle, et à celui de l'extinction radicale de leurs espèces, après avoir parcouru successivement toutes les périodes naturelles ou non naturelles de leur vie végétative par anadosie et par zoogonie.

Enfin, l'ouvrage est terminé par soixante-quinze corollaires généraux, qui sont autant de propositions subséquentes et remémoratives de tout ce que j'ai dit dans l'Alchianisme et dans la Théorie de la création et de la destruction du globe terrestre et des corps naturels.

GNOMES GÉNÉRAUX

Sur la Zoogonie de l'alchian des êtres naturels organisés.

I. DANS les trois règnes de la nature, la zoogonie alchianique, ou la génération des corps organisés, se fait par les épilathères ou semences, naturelles ou spontanées, que produisent ces mêmes corps.

II. Cette zoogonie s'opère nécessairement par la dissolution spontanée ou la pourriture de la substance corticale mucilagineuse ou pulpeuse ou fongueuse des épilathères.

III. En tous épilathères cette dissolution exhale spontanément le principe fécondant ou vital végétatif, c'est-à-dire l'iléide osogonique ou l'effluve zoosotique.

IV. L'exhalation naturelle de l'iléide sur le germe contenu dans l'épilathère y produit la vie végétative et organique ou l'alchian individuel.

V. Dans les animaux vivipares, comme dans l'homme, l'iléide osogonique est fourni par la partie mucilagineuse du sperme porté dans la matrice de la femelle.

VI. Dans les animaux ovipares, l'iléide sort de la partie albumineuse, ou du blanc de l'œuf renfermé et couvé dans sa coque.

VII. Dans les végétaux, l'iléide osogonique naît de la partie farineuse ou de la pulpe qui entoure le germe.

VIII. Dans les minéraux, l'iléide procède de la partie fongueuse ou glutineuse qui entre dans la composition de l'épilathère.

IX. La dissolution spontanée ou la pourriture de la substance corticale mucilagineuse ou pulpeuse ou fongueuse de l'épilathère met toujours en départ l'iléide osogonique qu'elle contient; mais ce départ est de nul effet sur le germe, s'il n'est régularisé, soutenu et modifié suivant des lois particulières à l'espèce.

X. L'action de l'iléide osogonique sur le germe est d'abord convergente et contractile : elle est dirigée, réunie et concentrée au moyen de la configuration et de la contexture de la matrice, ou de la coque, ou de toute autre enveloppe de l'épilathère.

XI. Le premier effet de l'iléide osogonique sur le germe est d'en faire la concrétation organique, d'où naît l'embryon.

XII. Le second effet de cet iléide, après avoir animé la concrétation organique, qui constitue l'alchian individuel, est de rendre apte l'embryon, à développer ses formes et sa structure par la nutrition ou l'anadosie : je vais expliquer ces phénomènes dans l'*Alchianalogie de l'homme.*



ALCHIANISME ANIMAL.

PREMIÈRE PARTIE.

Alchianalogie de l'Homme.

I. L'ALCHIANALOGIE en général forme la première partie de l'alchianisme des êtres organisés et vivans. Cette science est une partie essentielle de la physique terrestre de tous les corps naturels ; et elle traite des propriétés de l'alchian, c'est-à-dire, de cet esprit radical et hylarchique qui soutient et qui règle leur vitalité individuelle, et leur empsycose phytique et mortelle.

II. L'alchian est dans l'homme, comme dans tous les corps animalisés, ce fluide plus ou moins subtil, engénétique et phytique, qui gouverne spontanément, et duquel dérivent nécessairement et immédiatement tous les phénomènes de leur

vitalité individuelle, threptique et thorique ; c'est-à-dire, de l'anadosie et de la zoogonie, ainsi que je vais l'expliquer.

III. La science de l'alchian, ou l'alchianisme, appartient très-essentiellement à la physiologie de l'homme. Elle seule peut faire connaître les causes et les effets de l'empsycose organique de sa vie animale, en expliquant les combinaisons élémentaires matérielles, et les propriétés actives et motrices des solides et des fluides qui composent la structure de son corps.

IV. L'alchian (II) est une entité ou puissance absolument automatique, dont les forces multipliées à l'infini dans l'habitude de nos organes, y sont répandues avec la plus sage économie, et y exécutent ensemble ou séparément, par une mécanique très-compliquée et sous des formes plus ou moins régulières, un accord le plus harmonieux.

V. Les causes, comme les effets de cette dynamie singulière (IV), sont liées intimement à la génération, à la coaction et aux diverses inflexions de certains principes embiotiques, qui actilisent les unes et qui produisent les autres, et d'où dépendent tous les caractères de la vie corporelle.

VI. C'est par ces principes embiotiques (V) que toutes les opérations de la vie animale de l'homme

se développent, se combinent, se propagent, se succèdent, s'entretiennent, se décomposent, pour se reproduire ensuite, en suivant avec plus ou moins de régularité, dans chaque constitution, l'ordre ctisique et métabolique individuel.

VII. C'est par ces principes embiotiques (V), si admirablement distribués et dirigés dans la structure de nos corps, sous l'empire d'une ame raisonnable, que naissent et s'établissent ces grands et sublimes rapports entre le moral et le physique, qui assignent à l'homme la première place parmi les êtres innombrables qui composent la chaîne immense des créatures qui couvrent et organisent le globe terrestre dans ses trois règnes.

VIII. Les principes embiotiques (V) qui sont les causes primordiales et efficientes de l'existence phytique, et de la puissance zoogonique de l'homme (II), sont tous les iléides biotiques endogènes, dont je vais tracer la datèse, l'épitase et l'éversion.

IX. Les iléides biotiques endogènes comprennent les fluïdes æolastiques, les vapeurs aériformes, l'airose ou halitus animal, en un mot, tous les effluves ou miasmes pneumatiques, qui se dégagent continuellement, qui se distribuent spontanément et régulièrement, qui s'animent et se renforcent graduellement, qui s'insèrent et se concentrent intimement dans l'organisation

de nos corps, pendant l'anadosie, ou l'œuvre de la nutrition, et pendant la zoogonie, ou l'œuvre de la conception et de la génération.

ANADOSIE. — NUTRITION.

X. L'anadosie ou l'aliture est cette opération singulière, innée, par laquelle nos organes convertissent et transforment en leur propre substance les alimens ou les matières nutritives qui sont soumises à leur action peptique naturelle.

XI. L'action peptique, qu'on appelle encore faculté nutritive ou assimilatrice, propriété ou force threptique animale, est composée de trois énergies ou opérations vitales, bien distinctes, également coefficientes et conservatrices de tous les phénomènes de l'emphycie ou de la vitalité du corps animal (V).

XII. Ces trois énergies vitales, qui forment toute la mégalothecnie des facultés biotiques ou vitales de l'homme, sont exercées par des agens de différente nature, que l'on doit regarder comme les causes expérimentales de la vie, et comme les principes élémentaires et matériels de l'alchian (II).

XIII. Parmi les causes expérimentales de la vie, les unes sont générales, et sont distribuées à toutes les parties du corps, où elles produisent des effets identiques ou analogues; les autres

sont particulières, et ne se rencontrent que dans l'habitude de chaque organe auquel elles appartiennent exclusivement, et où elles opèrent des effets qui ne doivent point se rencontrer en aucun autre lieu du corps dans l'état naturel.

XIV. Les causes générales et expérimentales de la vie de l'homme se réduisent à deux actions principales, distinctes, subsidiaires et corrélatives, savoir, 1.° l'emphycie ou la vitalité végétative de la matière nutritive en digestion dans nos organes; 2.° l'emphycie ou la vitalité organique des parties qui renferment et qui préparent la matière de la nutrition dans chaque organe.

XV. J'appelle *emphycie* ou *vitalité végétative*, cette dyalisie icastique ou combinative, ce mouvement intestin régulier, qui, en opérant la disgrégation et la dissolution des substances alimenteuses ou nutritives dans l'organe digérant, fournit 1.° les iléides biotiques (IX) qui doivent actiliser et vivifier toutes les parties du corps animal; 2.° tous les matériaux moins subtils qui doivent entrer consécutivement dans la structure générale et particulière des mêmes parties.

XVI. J'appelle *emphycie* ou *vitalité organique*, cette synérèse helctique et diaplastique, ce mouvement réactif, expressif et attractif, qui s'exécute régulièrement de la part des solides et des fluides constituans de l'organe digérant, sur la

vitalité végétative, et en général sur tous les produits de la matière nutritive en digestion (XV).

XVII. C'est de la vitalité organique que dérivent les principales propriétés actives et passives, sensibles et occultes de la matière animalisée et vivante : propriétés que l'on doit envisager comme autant de modifications singulières des produits de la vitalité végétative (XV), fixés par les opérations de l'alchian (XI) dans les formes élémentaires et organiques de nos corps : propriétés qui sont les résultats nécessaires des combinaisons diverses des produits (XV) fournis par les digestions.

XVIII. Ces propriétés (XVII) sont connues dans les fluides en vitalité végétative (XV) sous le nom génerique de crase, ou de constitution humorale, à laquelle appartiennent la force évulsive et plastique animale, la force gonimique et zoogonique ithagène, le mouvement végétatif ou vital, la ténuité, l'æolasticité........

XIX. Ces propriétés (XVII) sont comprises dans les solides en vitalité organique (XV), sous la dénomination générale de structure ou composition organique, à laquelle appartiennent la force collétique, cyémique et métabolique animale, le mouvement tonique, sympectique et blastique; les propriétés æsthésiques, telles que la sensibilité, l'irritabilité, l'élasticité, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme......

XX. C'est par le concert naturel des deux vitalités végétative (XV) et organique (XVI) qu'ont été formées et que sont entretenues toutes les bases de l'architecture animale, sur lesquelles sont tracées et calculées avec tant d'intelligence les opérations de l'alchian (IV).

XXI. C'est par ce même concert (XX) que sont marquées toutes les périodes de la vie animale, et que celles-ci sont soumises à cette série de révolutions qui constituent les phénomènes de la santé et l'eucrasie individuelle, tandis que les autres sont autant de symptômes de maladies qui annoncent l'éclysie ou l'ataxie de l'une ou des deux vitalités (XV et XVI).

XXII. Les causes expérimentales particulières (XIV) de la vie de l'homme comprennent toutes les opérations organiques primitives, secondaires, etc., et elles doivent être regardées comme autant de digestions locales, qui se succèdent immédiatement, qui s'alimentent respectivement, et qui s'entr'aident mutuellement, en composant ensemble toute la mécanique générale et particulière de l'alchian ou de la vitalité individuelle (IV et VI).

XXIII. Chaque organe du corps animal est le centre ou le foyer d'une opération digestive particulière, qui s'exécute en vertu de la vitalité végétative (XV) des humeurs ou matières nutri-

tives qu'il renferme, et qui est réglée et consommée par l'intermède de la vitalité organique (XVI) des parties où cette opération se passe immédiatement.

XXIV. La première de toutes les digestions (XXII) se fait dans les premières voies; et c'est dans l'estomac et l'intestin que commence le travail de la nutrition (X) : c'est-là où se préparent et d'où sortent les premiers élémens (IX) de la vie animale, et les différens matériaux (XV) qui doivent être distribués successivement dans toute l'habitude du corps.

XXV. Les autres digestions (XXII) s'opèrent ensuite de la première dans les secondes voies, c'est-à-dire dans les vaisseaux sanguins et lymphatiques de toutes espèces, dans les glandes, les cavités ou capacités quelconques, le tissu cervical, médullaire, cellulaire, réticulaire, parenchymeteux, folliculaire........

XXVI. Chaque digestion fournit dans chaque organe une liqueur particulière, d'où sont tirées toutes les matières qui doivent former et consolider le travail anadosique (XII), soit en transportant la vitalité végétative (XV), et en projetant ou disséminant ses produits (*ib.*), soit en entretenant et en régénérant la vitalité organique (XVI) dans les différentes parties du corps animal.

XXVII. Comment s'opère en général la digestion?

tion ? La digestion, telle qu'elle s'exécute naturellement dans les premières (XXIV) et dans les secondes (XXV) voies, est toujours l'effet nécessaire et immédiat de la collision et de la coaptation locale des produits actifs et passifs des deux vitalités végétative (XV) et organique (XVI).

XXVIII. La digestion est l'effet de la vitalité végétative des substances qui y sont soumises, parce que c'est une dissolution qui, en détruisant toute cohérence entre leurs parties mixtes et intégrantes, laquelle s'étend jusqu'à leurs particules les plus simples, leur restitue toutes leurs propriétés naturelles (XVIII), le pouvoir de se séparer respectivement, et celui de se combiner ensuite pour entretenir, composer et organiser de nouvelles formes.

XXIX. La digestion est l'effet de la vitalité organique des parties où elle se passe, parce que celles-ci, en vertu de leurs propriétés constitutionnelles (XIX), rassemblent et conjuguent tous les principes de la matière en vitalité végétative (XV) : d'où il naît de nouveaux êtres (XV) propres à être employés de suite aux usages de l'économie vivante (XXVIII).

XXX. Les êtres qui sont les produits de la digestion naturelle sont de différente nature : les uns (XV 1.°) sont actifs par essence, et portent avec eux tous les caractères du mouvement et de

la vie : ceux-là seuls ont le pouvoir d'actiliser, d'entretenir et de diriger toutes les puissances motrices (IV, V et VI) du corps animal. Les autres (XV 2.°) sont passifs et inerts par nature, et ne sont propres qu'à l'entretien et à la confection des formes organiques.

XXXI. L'émission, la projection, la circulation et la coalescence de ces divers êtres (XXX) produisent, dans l'habitude de chaque organe, et jusque dans le régime général du corps, divers phénomènes plus ou moins sensibles, qui influent sur la constitution physique de toutes les facultés individuelles, et en général sur la santé et sur la vie, comme nous l'expliquerons en rapportant les causes mécaniques de leur développement et de leur résolution.

XXXII. Les êtres actifs fournis par la digestion sont les iléides (IX), qui se dégagent dans l'intérieur de l'organe digérant, et qui s'exhalent de la pulpe alimenteuse ou de la matière nutritive dans l'état de vitalité végétative (XV). Ces iléides ont des propriétés générales et particulières, au moyen desquelles ils vivifient, conservent, augmentent ou détruisent les conjugaisons et les appropriations qui sont formées par les digestions précédentes.

XXXIII. Les iléides biotiques (IX), considérées par rapport à leurs propriétés générales et

communes, ont une grande ténuité ou subtilité, une extrême et constante mobilité spontanée ou autocinétique : ils diffèrent beaucoup dans leurs propriétés particulières et æolastiques.

XXXIV. L'iléide qui s'élève au commencement de la digestion a en propre la faculté coercitive et synagmatique, et il est le principe naturel de toute congélation ou concrétion, et de la froideur animale.

XXXV. L'iléide qui est fourni vers le milieu et à la fin de chaque digestion a, au contraire, la faculté septique et épiphlogistique en propre, et il est le principe naturel et la cause physique de toute dissolution et de la chaleur animale.

XXXVI. Ces deux espèces d'iléides (XXXIV et XXXV) forment ensemble l'élément de l'animalité : c'est l'alchian élémentaire (II). Ces êtres æolastiques sont encore distingués d'une manière particulière dans la composition des corps vivans, eu égard aux rôles qu'ils y jouent, aux effets qu'ils y produisent, et à l'état d'actualité dans lequel ils s'y trouvent.

XXXVII. L'esprit hylarchique ou les iléides (XXXVI), considérés dans cet état de volatilité et de mobilité végétative (XXXIII) qu'ils ont, quand ils se dégagent et s'exhalent (XXXII) de la matière nutritive dans nos organes, peuvent être nommés principe vital végétatif animal.

XXXVIII. L'élément vital ou les iléides (XXXVI), examinés dans cet état d'union, de concordance, de cohésion et de mobilité synergique qu'ils acquièrent dans la composition des formes corporifiées animales, y constituent cette propriété organique singulière et spécifique, qu'on a nommée principe vital organique.

XXXIX. Le principe vital végétatif (XXXVII) est l'effet convergent de la vitalité végétative (XV) des matières d'où il s'exhale, et le principe vital organique (XXXVIII) est toujours l'effet divergent de la vitalité organique (XVI) des parties qui le renferment.

XL. L'iléide, ou le principe vital végétatif, provoque et entretient la vitalité végétative de la matière nutritive, d'où il se dégage en même temps qu'il se répand, se perd, se confond et se régénere dans la contexture des parties qui en sont frappées. C'est ainsi que, par une progression naturelle, soumise à des lois individuelles et fixes, il produit tous les effets de l'alchian (IV et VII) : c'est ainsi qu'en opérant la nutrition des solides et des fluides, il leur imprime la vitalité organique (XVI).

XLI. Le principe vital organique n'est donc autre chose que l'effet réactif des formes élémentaires matérielles organisées, comprimées et actilisées par le principe vital végétatif (XXXVII),

qui s'est incarcéré par la nutrition dans leur structure particulière. Il ne tient véritablement toutes ses propriétés que des diverses modifications, et de l'action directe et coïtive de celui-ci sur la matière conjointe, et déjà animalisée par une nutrition précédente.

XLII. Les physiologistes modernes ont borné le principe vital aux seules propriétés réactives des solides vifs, qui forment la sensibilité et l'irritabilité, comme si ces propriétés constituaient seules le principe vital par essence, et n'avaient point reçu la vie ou leur existence physique par un accident ; comme si elles ne pouvaient les perdre par la même cause, l'une en vertu de l'action copulative, et l'autre par l'action disjonctive du vrai principe vital animal, qui est l'iléide biotique végétatif (XXXVII).

XLIII. L'iléide végétatif animal est le seul principe vital par essence, et il se trouve répandu avec plus ou moins d'abondance dans la composition organique de chaque partie de notre corps, où il contracte divers degrés d'énergie ou d'altération, qu'il communique à la matière passive, et qui lui impriment des qualités plus ou moins salubres, ou plus ou moins nuisibles. C'est de là que naissent, avec l'idiosyncrasie constitutionnelle, la santé ou les maladies, c'est-à-dire l'harmonie ou le dérangement des proprié-

tés naturelles (XIX) et du jeu mécanique (IV) des formes organisées du corps animal.

XLIV. Ces qualités (XLIII) participent ordinairement 1.° de la nature des substances alimenteuses, d'où se dégage l'iléide pepsique dans les premières voies ; 2.° de la nature de la matière nutritive fournie et élaborée par la première digestion, et qui est destinée à transporter avec elle, à produire et à régénérer le principe vital végétatif et organique dans les secondes voies (XXV).

XLV. L'iléide se dégage des substances qui sont en digestion dans les premières voies (XXIV) de la même manière que le gaz se sépare et s'exhale des corps réduits à l'état d'inertie vitale, et qui subissent à l'air libre la décomposition élémentaire absolue, pendant laquelle chaque principe s'isole par un mouvement de vitalité spontanée, disjonctive, bien différent néanmoins de celui qui constitue la vitalité végétative animale (XV).

XLVI. La décomposition des substances qui s'opère à l'air libre diffère de la digestion animale, en ce que cette dernière ne peut s'exécuter, conformément au vœu de la nature, dans chaque organe, sans l'intervention de quelques agens locaux, qui servent autant à en provoquer et à en régler le travail, qu'à donner à chacun

de ses produits ce caractère de naturalité qui seul peut les rendre propres à remplir l'objet de l'alchian dans les opérations de la faculté threptique et gonimique (II).

XLVII. Les agens digestifs (XLVI), que l'on a nommés aussi fermens, sont de diverse nature, suivant l'espèce de coction qu'ils doivent produire dans les substances nutritives avec lesquelles ils sont mêlés; suivant les produits (XXX) qu'ils doivent composer, et suivant l'organe (XXIII) où ils sont préparés et déposés : mais c'est de leur proportion avec les substances qui doivent être digérées, et de leurs qualités respectives, que dépend le succès de toute digestion ou naturalisation locale.

XLVIII. Un rapport naturel entre les fermens peptiques et la matière alimenteuse ou nutritive procure la bonne digestion et l'eutrophie, en supposant toutefois la soustraction des causes étrangères. La mauvaise digestion et la cacatrophie ont lieu, au contraire, si ce rapport est altéré ou interverti d'une manière quelconque. Il ne se fait enfin aucune digestion dans l'ordre de la nature, quand ce même rapport est entièrement abstrait : c'est ce qui forme alors la vraie indigestion et l'apepsie.

XLIX. Les êtres passifs (XXX) fournis par la digestion sont toutes les humeurs qui résultent

des combinaisons particulières opérées entre les principes matériels et inerts de l'une et de l'autre vitalité (XV et XVI), et les iléides ou principes vitaux (IX et XXXII). Ces humeurs sont préparées et secrétoriées par un travail particulier dans chaque organe (XXVI), et on leur a donné à chacune des noms qui expriment leurs qualités dominantes, ou leurs usages, ou le lieu d'où elles sortent, ou celui même qui les reçoit.

L. Les humeurs des digestions sont, dans les premières voies, le chile, et dans les secondes voies, le sang et toutes les liqueurs qui en sortent, soit immédiatement, soit médiatement : tels sont les sucs nourriciers de toute espèce, la lymphe, le serum; les sucs salivaires, gastriques, pancréatiques, bilieux, synoviaux, adipeux, prolifiques, prostratiques; la transpiration insensible et sensible, cutanée, pulmonaire, les urines, et, en un mot, toutes les liqueurs animales, cellulaires, secrétoriales, articulaires.......

LI. Toutes ces humeurs reçoivent de la digestion des premières voies, leurs principaux caractères; mais elles acquièrent encore progressivement, et à mesure qu'elles se secrétorient dans leurs organes, diverses qualités qui influent d'une manière particulière sur les effets qui doivent faire et suivre leur dissémination, leur emploi......

LII.

LII. Pendant la digestion il se passe, à l'endroit et aux environs de l'organe qui digère, des effets plus ou moins sensibles et plus ou moins apparens, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du corps. Les uns sont dus à la vitalité végétative (XV) de la matière nutritive, et à l'expansion des iléides (XXXII) qui s'en dégagent et qui s'insèrent dans la contexture des parties qu'ils frappent: les autres appartiennent à l'action simultanée de la vitalité organique (XVI), à la résorption et à l'insertion des humeurs (L et LI) créées par la digestion.

LIII. Tous ces effets tournent toujours à l'avantage de l'économie animale pendant la bonne digestion. Ils sont pénibles, quelquefois douloureux et plus ou moins nuisibles dans la digestion contre nature, et dans la mauvaise digestion : ils sont très-laborieux, souvent fâcheux, et quelquefois funestes dans l'indigestion.

LIV. La digestion naturelle comprend dans ses effets tous les phénomènes de la santé et plusieurs symptômes passagers communs à quelques maladies; mais ceux-ci ne se changent jamais en maladies essentielles, sans le concours de quelques causes étrangères, qui font alors rentrer cette digestion dans la classe de celles qui sont mauvaises ou contre nature.

LV. La digestion contre nature et la mauvaise digestion annoncent dans leurs effets les mêmes

symptômes (LIV) ; mais ils sont morbides, parce qu'ils sont toujours plus intenses et plus durables que dans la bonne digestion, et qu'ils se convertissent souvent en accidens réels plus ou moins graves, et quelquefois en maladies essentielles.

LVI. L'indigestion produit dans ses effets des symptômes morbifiques qui amènent bientôt la perte de l'équilibre des fonctions organiques naturelles et des opérations de l'alchian (II et VI). Ils détruisent la schésie digestive, attaquent l'harmonie vitale, altèrent les phases de l'organisation, et finissent enfin par consumer les bases du corps animal, dont elles produisent la dialysie et la nécrose, s'ils ne sont arrêtés et réparés promptement par de bonnes digestions consécutives.

LVII. La première digestion naturelle est celle qui s'exécute dans les premières voies, et que l'on a nommée particulièrement *digestion alimentaire*. Elle s'opère sur des substances de diverse nature, qui n'ont encore acquis aucuns caractères de naturalité (XLVII) avec nos corps; ce qui la rend l'opération la plus laborieuse de la nutrition (X) et la première de celles de l'alchian (VI).

LVIII. C'est par cette première digestion que sont extraits des substances les plus hétérogènes tous les principes qui doivent composer l'aliment vital actif (XXXVI) et l'aliment matériel ou passif (XLIX et L) des digestions des secondes voies.

LIX. C'est par cette première digestion (LVII) que le fluide ou principe vital végétatif (XXXVII) est séparé de la matière alimenteuse, et projeté ensuite dans toute l'habitude du corps, pour y déployer, actiliser et soutenir toute les opérations de l'alchian (II et suiv.).

LX. C'est par cette première digestion (LVII) que se fait la préparation et la secrétion du chile (L), cette liqueur qui fournit elle-même, après l'hématose, tous les autres matériaux de la nutrition : c'est par elle enfin que tous ces matériaux sont distribués aux digestions secondaires (XXII), c'est-à-dire, à tous les organes secrétoires, et qu'ils deviennent ainsi l'aliment propre et immédiat de la vitalité végétative et organique animale dans les secondes voies (XXV), c'est-à-dire, dans toutes les parties du corps.

LXI. Comme les effets de l'anadosie sont plus apparens, moins compliqués, et plus faciles à saisir dans le travail de la digestion alimentaire (LVII) que dans celui des digestions secondaires (XXV), je me bornerai à expliquer ici les opérations de l'alchian (XI et XII) dans la première digestion. Si on applique ensuite ce même travail et ces mêmes opérations à chaque secrétoire (XXV), on aura la raison générale et spéciale de tous les moyens qui constituent la vie corporelle des individus animalisés.

LXII. C'est ici où je vais poser les fondemens de ma théorie sur les effets de la mégalothechnie de l'alchian, qui forme et gouverne le système économique de l'homme vivant. En suivant la génération des iléides biotiques (IX et XXXII) dans chaque digestion, on y trouvera facilement, comme je viens de le dire, l'adalogie, c'est-à-dire l'explication la plus naturelle des opérations vitales de l'homme, le premier nœud de la chaîne de toutes ses fonctions organiques, et le régulateur de tous les modes qui composent son existence physique et phytique (III).

LXIII. La digestion alimentaire ou la première digestion (LVII), est en général le moyen dont l'homme et l'animal se servent pour préparer et porter dans les parties les plus intimes de la structure de leurs corps les sucs nourriciers dont ils ont besoin, soit pour réparer leurs pertes habituelles et entretenir le jeu naturel de leurs fonctions, soit pour développer, augmenter et consolider la masse des forces qui entrent dans leur construction organique.

LXIV. La bonne digestion alimentaire a lieu toutes les fois que les alimens reçus dans les premières voies (XXIV) y subissent une coction entière et parfaite, sans causer une altération trop sensible dans l'équilibre naturel des différentes facultés (XII) de l'individu. Je dis une

altération trop sensible, parce que, pendant la meilleure digestion, il se fait toujours un mouvement plus ou moins notable dans les opérations ordinaires des forces organiques, mais qui n'implique point contradiction avec les phénomènes de la santé.

LXV. Le temps que la nature emploie pour opérer la digestion des premières voies n'est point limité : il dure plus ou moins ; ce qui dépend ou de l'idiosyncrasie particulière du sujet, ou de la nature ou de la masse des alimens qu'on a mangés, ou de quelques autres circonstances qu'il est inutile de rapporter ici.

LXVI. Quelle que soit la durée de la digestion alimentaire, on y reconnaît assez distinctement deux périodes qui se succèdent immédiatement, et qui sont annoncées l'une et l'autre par des effets qui leur sont propres et qui en marquent le cours.

LXVII. La ressemblance qui règne entre les effets sensibles de la digestion et les symptômes qui caractérisent les deux périodes d'un accès de fièvre intermittente, m'a fait regarder le travail de la digestion comme une vraie fièvre analogue à celle-ci, et à laquelle j'ai donné le nom de *fièvre pepsique.*

LXVIII. La fièvre intermittente et la fièvre pepsique, quoique bien différentes entre elles

par leurs causes matérielles et par leurs suites, ont en général les mêmes signes pathogonomiques, à quelques degrés de plus ou de moins d'intensité. Je vais rapporter ceux de la fièvre pepsique, tels qu'ils se manifestent le plus ordinairement pendant une digestion naturelle. Il ne faut pas croire néanmoins qu'on les rencontre constamment réunis, et qu'ils sont toujours assez sensibles ou apparens dans chaque digestion, pour qu'on puisse les séparer et les distinguer parfaitement entre eux, et dans un même ordre.

LXIX. Dans la première période, la fièvre pepsique s'annonce par les symptômes qui paraissent au moment de l'invasion et pendant le paroxisme de la première période d'un accès de fièvre intermittente.

Peu de temps après qu'on a cessé de manger, et souvent même pendant qu'on mange encore, on ressent, à l'endroit de l'estomac, une sorte de gêne, avec un sentiment léger de froid, qui s'étend peu-à-peu dans tout l'épigastre, et qui se propage ensuite dans tout le bas-ventre, dans le dos, et jusqu'aux extrémités du corps. La couleur du visage est moins vive, les yeux sont un peu battus; quelquefois on bâille, on s'étend, et on éprouve dans les membres, mais sur-tout dans les articulations des extrémités, un certain accablement qui nous invite au repos. Le pouls

est serré, plus petit et moins fréquent qu'à l'ordinaire. On observe communément que les pulsations sont diminuées de quatre à dix par minute.

LXX. La première période de la fièvre pepsique dure rarement plus d'une heure dans la bonne digestion, et souvent elle se termine en moins de temps. Elle est bien plus marquée et plus longue dans la mauvaise digestion et chez les sujets cacochymes, dont l'estomac est surchargé de glaires et de saburre acescente. Cette période peut être appelée *fièvre pepsique froide*, *fièvre algide* ou *algorique de digestion*, *algor peptique*, *fièvre psyctique*, et enfin *molindésie peptique*.

LXXI. Les symptômes de la fièvre pepsique (LXVII et LXVIII) s'annoncent aussi dans la seconde période, de même que ceux qui constituent la seconde période d'un accès de fièvre intermittente simple; et ils succèdent immédiatement à ceux de la fièvre algide, et à mesure qu'ils s'éteignent. Pendant l'exacerbation de ces symptômes secondaires, on ressent à l'estomac et dans tout l'épigastre une sensation de chaleur plus ou moins vive, qui se répand peu-à-peu dans toute l'habitude du corps : elle augmente par degré, au point qu'elle devient très-sensible à l'extérieur, même aux extrémités. On a la tête lourde, et les yeux plus animés : la couleur du visage est vive,

la bouche est sèche. On se trouve également fatigué dans tous les membres ; mais la gêne qu'on y éprouve est une vraie pandiculation, ou un mal-être d'irritation, bien différent de celui qu'on ressent pendant l'algor peptique, où il approche au contraire de la stupeur. Le pouls est très-développé et plus fréquent : on compte depuis quatre jusqu'à douze ou quatorze pulsations par minute, de plus qu'à l'ordinaire.

LXXII. La seconde période (LXXI) de la fièvre pepsique dure ordinairement deux ou trois fois plus de temps que la première (LXX). Elle est plus sensible et toujours plus longue dans la mauvaise digestion et chez les sujets très-bilieux, ou dont les sucs digestifs sont fort alkalescens. On peut appeler cette période *fièvre peptique chaude*, *fièvre ardente* ou *calorique de digestion*, *causus peptique*, *fièvre épiphlogistique*, et encore *optésie peptique.*

LXXIII. L'opération de la digestion alimentaire fait donc naître dans tout le système économique de l'homme une véritable fièvre composée de deux périodes (LXIX et LXXII), qui sont semblables aux deux périodes d'un accès de fièvre intermittente simple (LXVII). Je vais expliquer l'évolution des symptômes de ces deux périodes, dont les causes sont si différentes, que

les

les unes appartiennent à l'état de santé, tandis que les autres ne peuvent se manifester que dans un état contre nature et de maladie.

LXXIV. Quelles sont les causes naturelles de la fièvre pepsique (LXVII), ou plutôt quelles sont celles de la digestion alimentaire (LVII)? Elles sont deux, savoir : 1.° la vitalité végétative (XV) des alimens portés dans le ventricule (XXIV); 2.° la vitalité organique (XVI) qui appartient à la structure des parties solides de l'organe digérant.

LXXV. La vitalité végétative des alimens en digestion présente ici deux grands phénomènes immédiats dans son exécution, 1.° le mouvement osotique, qu'on a appelé communément *fermentation acéteuse*; 2.° le mouvement sepsique, qu'on a nommé aussi *fermentation alkaline*.

LXXVI. C'est par le concours naturel et la succession immédiate et régulière de ces deux mouvemens osotique et sepsique que s'opère la dissolution ou la résolution totale et spécifique des parties alimentaires qui entrent dans la composition des substances qui ont été réunies dans l'estomac, pour y être digérées et pour servir à la nutrition (X) du corps animal.

LXXVII. C'est de ces deux mouvemens intestins (LXXV) et connexes que s'échappe le

fluide vital æolastique (XXXIV et XXXV), ou les iléides biotiques (IX) destinés à instituer et à entretenir la vitalité animale ou le principe vital organique (XLI), et privativement à mettre en activité toutes les forces physiques et mécaniques de l'organe des premières voies, dont l'usage est de composer, séparer et distribuer le chile, qui devient lui-même l'aliment naturel et nécessaire des digestions secondaires (XXV et LX).

LXXVIII. J'ai dit que la digestion des alimens n'était point le seul effet (XLVI) de leur vitalité végétative, mais qu'il fallait encore, avec le secours de la vitalité organique des premières voies, l'intermède de quelques agens ou fermens naturels : ceux-là seuls peuvent rectifier la digestion, et donner à chacun de ses produits les qualités de naturalisation qui leur sont nécessaires pour faire une bonne nutrition, c'est-à-dire une aliture convenable aux dispositions organiques, individuelles, générales et locales.

LXXIX. Les agens qui appartiennent à la digestion des premières voies (XXIV) sont de deux espèces : les uns sont des humeurs acéteuses ou propres à provoquer le mouvement osotique (LXXV 1.°), qui est le premier effet de la décomposition des corps abandonnés à la spon-

tanéité de leurs principes ; les autres sont des humeurs alkalescentes, et ne conviennent qu'à la dissolution ou au mouvement sepsique (*ibid.* 2.°).

LXXX. La première humeur que reçoivent les alimens dans la digestion stomacale, c'est la salive dont ils s'imprègnent pendant la mastication, qui est la première opération de la digestion. La liqueur gastrique, qui forme la seconde humeur osote, est mêlée aux alimens à mesure qu'ils sont précipités et qu'ils arrivent par la déglutition dans le ventricule.

LXXXI. Les sucs salivaires et gastriques sont à-peu-près de même qualité : ils sont destinés à exciter et à diriger le premier mouvement intestin (LXXV) que subissent les alimens ; et c'est par leur mixtion avec les substances nutritives stomacales, que celles-ci passent de suite à l'état acéteux ou osote. La saveur douceâtre, légèrement salée et mucilagineuse de ces deux liqueurs, les rend d'autant plus propres à exciter la fermentation acide, que la plus légère chaleur y excite bientôt un goût piquant et nauseux, même hors de l'organe de la digestion.

LXXXII. Le mouvement osotique (LXXV) ne peut bien s'exécuter dans l'estomac, qu'autant que tous les alimens ont été imprégnés également et suffisamment de ces deux liqueurs (LXXXI), douées d'ailleurs de leurs qualités naturelles.

4..

LXXXIII. Chez les personnes qui d'ordinaire mangent beaucoup, la quantité de sucs salivaires et gastriques est toujours très-considérable; et ils sont plus consistans et doués de qualités plus énergiques. Il arrive le contraire chez celles qui mangent peu habituellement, ou qui vivent d'alimens peu solides, et dont les sucs ou parties nutritives sont trop ténues et mal constituées.

LXXXIV. On sait que la salive est préparée par des glandes, dont les conduits excréteurs s'ouvrent dans l'intérieur de la bouche; mais on ne peut fixer dans quelle proportion cette liqueur doit être mêlée aux alimens pour faire une bonne digestion. Plus les substances alimenteuses en sont chargées, pourvu qu'elles en soient intimement pénétrées par une bonne et suffisante mastication, plutôt aussi doit commencer et s'achever le mouvement osotique (LXXV).

LXXXV. La liqueur gastrique, qu'on appelle vulgairement *saburre* ou *glaire*, et dont la secrétion se fait par des espèces de glandes qui sont placées dans l'épaisseur des tuniques du ventricule, doit être versée dans l'intérieur de ce sac membraneux, avant que le mouvement osotique (LXXV) des alimens soit commencé : car, dès que celui-ci s'établit, et jusqu'à ce qu'il soit fini, tous les conduits excréteurs des glandes gastriques sont presque atonisés, et dès-lors il ne

se fait plus qu'une effusion lente de cette liqueur dans l'estomac, qui est tombé lui-même en totalité ou en partie dans un état d'anaspase.

LXXXVI. La quantité de liqueur gastrique (LXXX) nécessaire dans chaque digestion n'est pas plus facile à déterminer que celle de la salive. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que moins les alimens sont imprégnés de celle-ci, lorsqu'ils arrivent dans l'estomac, plus ils ont besoin de suc gastrique pour commencer une bonne digestion.

LXXXVII. Il n'est pas moins difficile de calculer la quantité de suc gastrique (LXXX) qui se trouve versé dans l'estomac avant chaque digestion : car elle n'est pas toujours en raison de la masse des alimens qui doivent être digérés. Elle varie, soit par la durée, soit par le plus ou le moins de perfection de la digestion qui a précédé.

Il est naturel de croire que cette quantité est d'autant plus grande, qu'il y a plus de temps que la dernière digestion est achevée, et que l'atonie ou plutôt l'anaspase du ventricule (LXXXV) a cessé. Elle doit encore être augmentée lorsque le dernier chile aura été plus abondant et plus chargé de principes acéteux ou mucilagineux, à moins toutefois que la disposition particulière et actuelle de l'organe ne soit contraire.

LXXXVIII. L'usage de la salive et du suc gastrique est donc de commencer la digestion des premières voies, en excitant dans les substances alimenteuses le mouvement osotique (LXXV), qui est le premier effet de la vitalité végétative (XV). Ce mouvement pénètre les différentes parties des alimens, et produit la séparation de leurs principes constituans et élémentaires.

LXXXIX. Bientôt la matière la plus subtile et la plus volatile s'élève de la pulpe alimenteuse, en se condensant, et forme ainsi le premier iléide (XXXIV); tandis que les principes les moins atténués se rassemblent à la surface des substances en digestion, et commencent une nouvelle aggrégation, d'où procède le chile (L et LX).

XC. Tant que le mouvement osotique (LXXV) dure, les substances alimenteuses fournissent l'iléide primitif (XXXIV) qui, en vertu de ses propriétés (*ibid.*), fait naître et entretient tous les symptômes qui constituent la première période (LXIX) de la fièvre pepsique (LXVII).

XCI. Le mouvement osotique (LXXV) n'est point différent, dans les alimens contenus dans l'estomac, de la zimosie ou fermentation acéteuse qui pénètre les substances abandonnées à l'air libre, au moins quant à la manière dont il s'exé-

cute, quant à une partie de ses produits naturels, et quant aux effets généraux que ceux-ci exercent sur les corps animalisés.

XCII. On sait que toutes les substances qui subissent la fermentation acéteuse exhalent une vapeur haliteuse, un gaz plus ou moins abondant, qu'on a appelé plus particulièrement *air fixe*, *gaz pernicieux*, *gaz méphitique*. Il réunit toutes les propriétés des moffètes contractiles et styptiques, qui sont les plus meurtrières.

XCIII. Si ce gaz (XCII) de nature froide, est respiré par un animal vivant, ou se trouve mêlé d'une manière quelconque dans la masse de ses humeurs, il y produit des effets qui sont très-vivement sentis, et qui sont presque toujours fâcheux ou funestes. Ces effets sont annoncés par la contraction narcotique des solides vivans et par la coagulation subite des fluides : d'où il s'ensuit le refroidissement des parties qu'il pénètre, et enfin l'asphyxie ou l'apolepsie générale ou partielle des corps qui en sont frappés.

XCIV. Si l'on examine plus particulièrement les effets des gaz acides (XCII) ou qui émanent de la fermentation acéteuse, on verra que leurs principales propriétés (XCIII), dans leur action sur les corps vivans, sont d'attaquer et d'éteindre la vitalité organique (XVI), en retardant ou même en suspendant le cours ordinaire des esprits ner-

veux, d'où résulte cet état de stupeur et d'engourdissement de la fibre, qui est annoncé par une gêne extraordinaire, et par le trouble, la suspension ou même la destruction des facultés de l'organe qui en est affecté. Leurs effets sur les fluides animalisés, tels que le sang, la lymphe, ne sont pas moins remarquables : ils ralentissent ou empêchent leur circulation et leur secrétion ordinaires, et ils y produisent, avec l'extinction ou au moins une forte diminution de la chaleur naturelle, l'épaississement, la congestion, la concrétion..........

XCV. Telles sont, en général et en particulier (XCIII et XCIV), les qualités et les propriétés inhérentes et naturelles à l'iléide (LXXXIX) qui s'élève dans l'estomac du mouvement osotique (LXXV) des alimens qu'il contient et qui commencent à se digérer. C'est cet iléide qui forme le premier être actif (XXXII) ou le premier produit de la vitalité végétative des substances soumises à la digestion stomacale. Je l'ai nommé *iléide osote* ou *iléide pectique*.

XCVI. Mais, comment l'iléide osote ne produit-il pas dans l'organe qui le reçoit immédiatement, et dans toute l'habitude du corps où il se répand ensuite, les effets (XCIII et XCIV) qui sont inséparables de l'action des gaz acides (XCII) sur les corps vivans? Comment n'observe-t-on pas alors,

alors, pendant le mouvement osotique des alimens, d'autres symptômes dans l'économie animale, plus fâcheux que ceux de la première période (LXIX) de la fièvre pepsique ?

XCVII. L'iléide osote (XCV) n'est pas moins actif que tous les autres gaz acides ; et nous éprouverions au commencement de chaque digestion tous les mauvais effets que peuvent produire les qualités les plus férines (XCIII), si pendant son immersion, qui se fait d'ailleurs très-lentement dans la structure intime de nos organes, cet iléide n'y rencontrait pas des principes qui l'énervent, et avec lesquels il coalise aussitôt pour former les divers composés ou produits nutritifs qui constituent les matériaux restaurateurs et régénérateurs de la vitalité organique (XVI).

XCVIII. Les effets de l'iléide osote (XCIII) se réduisent dans la bonne digestion aux suivans : 1.° à fixer la matière nutritive ou plutôt les matériaux de la première nutrition (LVIII) dans les lieux où ils se trouvent déposés, conformément au vœu de la nature dans l'une des opérations (XI) de la faculté threptique, dont je tracerai bientôt l'objet ; 2.° à rendre à la masse des humeurs une certaine consistance qu'elles avaient perdue pendant la seconde période (LXXI) de la fièvre pepsique de la digestion précédente : consistance qui leur est d'autant plus nécessaire,

que, devant former l'aliment ou le moyen de la fièvre pepsique chaude de la digestion qui doit suivre, elles absorbent la plus grande partie de l'effet de l'iléide (XXXV) dont je vais parler; 3.° à donner aux solides plus de dureté, d'élasticité et plus de force, pour conserver leurs propriétés physiques, et pour être en état de soutenir l'excès de ton et de vitalité qu'ils doivent bientôt acquérir pendant le causus peptique (LXXII).

XCIX. Tant que l'algor (LXX) peptique dure, ces mêmes effets (XCVIII) se continuent, et ils ne cessent que lorsque l'iléide secondaire, qui s'élève des substances alimenteuses vers le milieu de la digestion (XXXV), se répand des premières voies dans toute l'habitude du corps. Ce nouvel iléide étant doué de qualités absolument opposées à celles de l'iléide osote, il devient le principal correctif des effets de ce dernier.

C. Comment naît l'algor peptique ou la fièvre psyctique (LXX)? Dès que l'iléide osote (XCV) est dégagé de la pulpe alimenteuse, il va frapper les parois de l'estomac, et il en pénètre peu-à-peu les membranes, qu'il réduit bientôt à une sorte d'inaction, qu'on peut appeler état passif du ventricule, ou acinésie stomacale.

CI. Cet iléide (XCV) se mêle aux esprits nerveux dans les nerfs gastriques, embarrasse, retarde leur cours, et éteint par ce moyen les

oscillations naturelles, ou l'action vitale de la fibre constituante de l'estomac : il se répand encore dans la masse du sang et des autres humeurs qui sont distribuées dans toutes les parties adjacentes, où il produit l'épaississement de ces mêmes humeurs, et ralentit leurs mouvemens circulaire et secrétorial.

CII. De là (C et CI) provient cette sensation de gêne, de pesanteur et de froid qu'on éprouve à l'endroit de l'estomac et dans tout l'épigastre au commencement (LXIX) de la digestion : effets qui annoncent la contraction simultanée et une sorte de suspension des propriétés de la vitalité organique locale. De là naît l'épistase adéno-gastrique, ou la cessation de la secrétion des sucs gastriques dont j'ai parlé précédemment (LXXXV).

CIII. A mesure que le mouvement osotique des alimens se développe et devient plus fort, l'iléide pectique (XCV) se dégage en plus grande quantité, et il est projeté du bol alimentaire avec plus de force. C'est alors qu'il s'épand dans les différentes régions du bas - ventre, d'où il passe successivement dans toutes les parties du corps, où on ressent aussitôt, mais d'une manière moins sensible, les mêmes impressions que ci-dessus (CII), et tous les autres symptômes (LXIX) de l'algor peptique.

CIV. Tous les symptômes de la fièvre psyctique, ou de la première période (LXIX) de la fièvre peptique, annoncent une suite d'effets dans le corps animal, que j'ai nommés dans les solides *narcose staltique*, et dans les fluides animalisés *hénosie végétative*. Ces effets forment la troisième opération ou la troisième énergie vitale (XI) de la faculté threptique, quoiqu'ils soient constamment les premiers (CII) dans le travail de la digestion stomacale. J'ai donné à cette opération de l'anadosie (X) le nom de *coalition phytique*, *phyticie synagmatique* ou *énergie plastique*.

CV. L'énergie plastique dure autant que la première période de la fièvre pepsique (LXX); mais à mesure que celle-ci diminue, la narcose des solides (CIV) s'efface, et l'hénosie des fluides (*ibid.*) cesse. Les uns et les autres récupèrent peu-à-peu leur disposition naturelle, et l'équilibre tend à se rétablir par-tout, jusqu'à ce que l'action du second iléide (XXXV), fourni par le mouvement sepsique (LXXV 2.°) des alimens produise d'autres phénomènes non moins sensibles et non moins apparens que les premiers, mais avec lesquels ils ne conservent aucuns rapports de similitude dans leurs principaux caractères apparens, et moins encore dans leurs résultats sur la disposition présente du corps.

CVI. Dès que le mouvement sepsique pénètre les substances alimenteuses, il s'en dégage le second iléide (XXXV), dont les effets sur le tube digestif et dans l'habitude générale de chaque organe sont très-marqués. Cet iléide secondaire réunit intrinséquement toutes les propriétés des gaz alkalins, des moffètes septiques, brûlantes, corrosives, dont l'intrusion et l'expansion dans un corps vivant peut causer les accidens les plus graves et les plus funestes, et enfin la mort la plus violente.

CVII. En effet, tous les gaz alkalins attaquent et altèrent subitement la vitalité organique des corps sur lesquels ils agissent; mais c'est par une action contraire à celle des gaz acides (XCIII et XCIV) : ils divisent et raréfient les esprits nerveux, qu'ils consument ensuite, après avoir singulièrement accéléré leur cours. Ils produisent un grand érétisme, et même le spasme, la convulsion dans la fibre qu'ils frappent. Ils atténuent et détruisent la cohérence des humeurs, augmentent leur mouvement circulaire et secrétorial, ainsi que la chaleur animale. Mais leurs effets ne se bornent point là : si leur action est trop long-temps continuée ou mal distribuée, ils portent la dissolution et la septicité dans les fluides, et détruisent toute aggrégation dans les bases

organiques animales les plus solides : de là naissent la putridité, la gangrène, le sphacèle.....

CVIII. Telles sont en général et en particulier (CVI et CVII) les qualités et les propriétés naturelles aux effluves qui sont fournis par le mouvement sepsique des alimens dans les premières voies. Ces effluves forment le second iléide (XXXV), qui est le second des êtres actifs (XXXII) ou des produits de la vitalité végétative animale (XV). Je l'ai nommé *iléide sepsique* ou *sepsite.*

CIX. On conçoit que l'émission de l'iléide sepsite devient un stimulus bien puissant (CVII) pour l'estomac, qui en est le premier affecté. Une action aussi irritante et aussi impresse était nécessaire pour rétablir et exercer les facultés physiques de cet organe, dont les membranes avaient été réduites, pendant l'algor peptique (LXIX), à une sorte de stupeur et d'inertie (LXXXV) : elle était nécessaire enfin pour animer toutes les puissances de la vitalité organique locale dans le travail de la chilification.

CX. A peine les tuniques de l'estomac ont-elles commencé à sentir l'aiguillon de l'iléide sepsique (CVIII), qu'elles entrent dans un état spasmodique, qui dure jusqu'à ce que ce viscère soit évacué des alimens qu'il contient. Ce spasme,

qu'on a nommé *mouvement péristaltique* ou *lumbrical, péristase* ou *action systaltique de l'estomac*, s'exécute de manière qu'il exerce une pression circulaire et impulsive sur toute la masse des substances alimenteuses, au moyen de laquelle celle-ci est poussée peu-à-peu par le pylore dans l'intestin.

CXI. Aussitôt que l'action systaltique de l'estomac a commencé, on ressent à l'épigastre l'impression du nouvel iléide (CVIII), et elle se manifeste par une sensation de chaleur (LXXI) qui augmente insensiblement, et qui remplace le sentiment de froid (LXIX) que l'on éprouvait dans cette région pendant le mouvement osotique des alimens. Cette chaleur épigastrique annonce l'invasion du causus pepsique (LXXI), et elle est bientôt suivie de tous les autres symptômes locaux et généraux qui forment le caractère de cette seconde période de la fièvre peptique.

CXII. Comme l'impression de l'iléide sepsique sur les tuniques de l'estomac est toujours vive, il arrive de là que les secrétoires (LXXXIV) des glandes gastriques s'érétisent et se contractent, pour se fermer aussitôt après que la péristase a commencé. Ici, c'est donc le spasme pepsique, un érétisme local qui s'oppose à toute espèce d'effusion de la part des conduits excréteurs qui s'ouvrent dans l'intérieur du ventricule;

et cet effet dure autant que l'action systaltique (CX), qui ne cesse elle-même qu'après l'entière évacuation de l'estomac.

CXIII. Cette suspension, ou interruption dans la secrétion de l'humeur gastrique, était nécessaire pendant la durée du mouvement sepsique (LXXV 2.°); 1.° pour donner aux glandes et aux secrétoires de l'estomac le temps de travailler suffisamment la liqueur qu'ils doivent verser dans ce viscère pendant l'intervalle d'une digestion à l'autre; 2.° pour empêcher que cette liqueur ne troublât par son effusion le mouvement sepsique, auquel les sucs gastriques ne conviennent point, à cause de la différence de leurs qualités constitutives (LXXXI), qui, au contraire, dérangeraient l'ordre naturel de la digestion, en altérant les rapports physiques des deux vitalités (XV, XVI et suiv.).

CXIV. Le mouvement sepsique (LXXV 2.°) qu'éprouvent les alimens pendant le travail de la digestion des premières voies, n'est pas plus l'effet absolu de leur spontanéité que le mouvement osotique. Il est, comme celui-ci (LXXXII), dirigé sous la puissance et rectifié par l'intermède de la vitalité organique animale, locale, qui lui fournit deux autres agens ou liqueurs d'une nature particulière.

CXV. Ces deux agens (CXIV) sont la bile et le

le suc pancréatique que les alimens reçoivent dans l'intestin à mesure qu'ils descendent de l'estomac. Quoique ces deux humeurs ne soient propres qu'au mouvement sepsique, qu'elles renforcent en même temps qu'elles impriment un caractère de naturalisation à ses produits, cependant elles ont des qualités essentiellement distinctes, et elles opèrent des effets locaux qui présentent aussi des différences sensibles.

CXVI. On sait que la bile, dont la secrétion se fait dans le parenchyme du foie, d'où elle est déposée dans la vésicule du fiel, pour être versée ensuite par le canal cholédoque dans le duodénum pendant la digestion alimentaire, est une liqueur d'un jaune sale plus ou moins foncé, d'une saveur amère, âcre, et d'une qualité oléagineuse ou savonneuse, qui tourne très-promptement à l'alkalescence, lorsqu'elle est soumise à quelques degrés de chaleur.

CXVII. L'effusion de la bile dans l'intestin est provoquée et entretenue par la compression qu'exerce sur la vésicule du fiel, l'action de la vitalité organique des parties environnantes, et par une sorte de péristase qui a lieu dans les parois de ce petit sac membraneux, sollicité par l'expansion de l'iléide sepsique (CVIII).

CXVIII. Au moyen de cette effusion (CXVII), qui s'exécute lentement, la bile se mêle au

boudin alimentaire, à mesure qu'il se moule en entrant dans le duodénum et qu'il passe sur l'orifice du canal cholédoque.

CXIX. La bile est donc ce produit (XLVII) de la vitalité organique des premières voies (L), dont l'usage spécial est de communiquer au mouvement sepsique (LXXV 2.°) les divers degrés qui lui sont nécessaires pour pouvoir opérer la solubilité parfaite des substances soumises à la digestion intestinale.

CXX. Le suc pancréatique est une liqueur ténue, un peu austère, dont la saveur change en celle d'une eau un peu miellée ou sucrée, lorsqu'on la soumet à une chaleur douce, telle que celle qui appartient à l'état de nos organes en vitalité naturelle (VI).

CXXI. C'est aussi par une sorte de péristase (CX) communiquée aux canaux excréteurs, et spécialement au canal de *wirsungius*, qui s'ouvre dans le duodénum, à côté du canal cholédoque, que le suc pancréatique est exprimé de la glande qui le prépare. Cette péristase est encore l'effet de l'action de l'iléide sepsique sur le pancréas et sur les parties adjacentes.

CXXII. Le suc pancréatique se mêle et se confond, comme la bile, avec les substances alimenteuses dans le duodénum; mais il est très-vraisemblable qu'il n'a pas le même usage, et

qu'il ne sert pas plus, comme on l'a prétendu, à réprimer l'acrimonie de la bile, qu'à tempérer l'effervescence de la digestion.

CXXIII. Il est plus naturel d'attribuer au suc pancréatique d'autres usages qui conviennent mieux aux qualités qu'on lui a reconnues, 1.° celui de fournir à la digestion des alimens un véhicule propre à rassembler et à conjuguer les divers principes (LVIII) qui doivent former un bon chile (LX), auquel il imprime en même temps les premiers caractères de naturalité avec l'animal qui digère ; 2.° celui enfin de favoriser la résorption du chile, en l'atténuant et en le liquéfiant, pour le faire passer avec plus de facilité dans les vaisseaux lactés, destinés à le charier dans le canal thorachique, d'où il doit être versé dans la masse du sang.

CXXIV. A mesure que le boudin alimentaire se moule et se précipite dans l'intestin, le mouvement sepsique s'y établit plus intimement, et y devient plus considérable, par l'addition de la bile : de là vient que l'iléide qui s'en exhale alors est plus abondant, et qu'il acquiert des qualités plus énergiques et plus pénétrantes.

CXXV. Bientôt après la mixtion de la bile, le mouvement de péristase (CX), qui a été imprimé d'abord à l'estomac, s'établit dans le canal intestinal, où il est bien plus marqué et

beaucoup plus efficace. Ce dernier effet doit être attribué à une impression plus vive de l'iléide sepsique sur les parois de l'intestin, et à la construction particulière de celui-ci, au moyen de laquelle il exerce sur la pulpe alimentaire une pression circulaire qui comprend une plus petite portion de substances digestives.

CXXVI. La péristase de l'intestin une fois établie, se continue pendant tout le reste du travail de la digestion ; et tandis que, d'un côté, elle exprime peu-à-peu le chile (CXXIII 2.°), et qu'elle le traverse dans les secondes voies, elle conduit insensiblement vers l'extrémité inférieure de l'intestin les fèces, qui ne sont plus d'aucune utilité et qui doivent être rejetées au dehors.

CXXVII. La péristase de l'organe des premières voies n'est donc autre chose que le mouvement mécanique et compressif du tube digestif, lequel ayant commencé à l'estomac se continue jusqu'à l'extrémité du rectum, par où se fait l'éjection des matières excrémentielles. Cette péristase est nécessairement l'effet réactif des parois de l'organe digérant sur les substances qu'il contient : c'est l'action directe et aspirante de la vitalité organique (XVI) locale sur la vitalité végétative (XV) des alimens que le tube digestif renferme ; c'est enfin l'intususception respective des

produits immédiats ou des êtres actifs (XXXII) et passifs (XLIX) fournis par les deux vitalités (XV et XVI) qui composent l'alchian animal (II et IV).

CXXVIII. C'est de là (CXXVII) que commence à s'établir, entre les deux vitalités organique (XVI) et végétative (XV), cette collision singulière, ou cette cooptation vitale, d'où dépendent spécialement l'accrétion des forces organiques, l'exercice de leurs fonctions, le sentiment de leurs facultés, l'intégrité, la régularité et le bel accord harmonieux de toutes les puissances animales, et enfin les différens modes de l'existence phytique (II), la plus naturelle aux corps animalisés (IV et VI).

CXXIX. Le mouvement péristaltique de l'organe des premières voies et la chilification peuvent être regardés comme le modèle des effets locaux et immédiats des deux vitalités végétative (XV) et organique (XVI) dans toutes les digestions secondaires (XXV), et dont le jeu mécanique ou orgasmique, plus ou moins prononcé, ou occulte, et plus ou moins régulier, forme idiopathiquement l'essence de l'alchian (IV) des corps jouissant de la vie animale (II).

CXXX. La quantité et la qualité de la bile et du suc pancréatique ne sont point les mêmes dans chaque individu ni dans chaque digestion;

mais ce n'est point ici le lieu d'expliquer les causes particulières de ces variations : il suffit de dire que c'est par une répartition exacte et suffisante de ces deux liqueurs dans les alimens en dissolution digestive, que se forme un bon chile, et préliminairement ou conjointement un mouvement sepsique convenable à l'état idiocratique et simpectique de chaque organe secondaire (XXV).

CXXXI. Aussitôt que la puissance active de l'organe digérant est rétablie et bien exercée par l'émission de l'iléide sepsique, on ressent bientôt une propagation d'effets qui, de proche en proche, s'étendent de l'épigastre à toutes les parties du corps. De là naît, peu après le développement de la chaleur stomacale, cet ébranlement, ce spasme général de la fibre, avec accrétion du cours de toutes les liqueurs animales qui donne lieu à l'instauration des symptômes (LXXI et LXXII) de la fièvre épiphlogistique.

CXXXII. Tous ces symptômes (LXXI et LXXII) annoncent une suite d'effets, que j'ai nommés dans les solides *spasme synactique*, et dans les fluides animalisés *orgasme végétatif*: ils forment ensemble la première opération ou la première énergie vitale (XI) de la faculté threptique, quoiqu'ils ne soient que secondaires (CXXXI) dans

le travail de la digestion alimentaire. J'ai donné à cette opération le nom de *divulsion phytique, phyticie dyalitique* ou *énergie leffatique.*

CXXXIII. D'après tout ce que j'ai exposé dans les paragraphes précédens, on voit que la coction ou digestion alimentaire est une opération très-simple, quant à la manière dont elle s'exécute, puisqu'elle ne s'écarte point des lois ordinaires de la décomposition spontanée (XLVI), à laquelle sont soumises toutes les substances naturelles : mais on remarque aussi que la digestion est au contraire plus compliquée, quant à ses causes naturelles et coefficientes animales (LXXIV), quant à ses produits (XXX), et quant aux effets immédiats (LII) et médiats (*ibid.*), qui l'accompagnent et qui la suivent.

CXXXIV. J'ai expliqué comment cette coction produisait dans l'économie animale une vraie fièvre, composée de deux périodes (LXIX et LXXI), bien caractérisées par leurs symptômes particuliers, et comment, dans chaque période, ces symptômes étaient l'effet nécessaire de l'exhalation et de l'action méphitique des deux sortes (XXXIV et XXXV) de vapeurs æolastiques qui étaient fournies par la dissolution des alimens et la recomposition de la matière nutritive. Voyons maintenant comment se fait l'expansion et le transport des iléides vitaux (IX), qui sont les

causes efficientes de l'une et de l'autre vitalités (XV et XVI), d'où procède l'alchian (II) ou la vie de l'homme et de l'animal.

CXXXV. Les effluves peptiques ou les iléides vitaux sont-ils répandus par le moyen des plexus de nerfs, qui communiquent de l'organe des premières voies et de la région épigastrique à toutes les parties du corps? Cette péribole végétative s'opère-t-elle plutôt par la seule immersion des iléides dans le système vasculaire de l'organe digérant, d'où ils se propageraient ensuite, au moyen des courans des vaisseaux dans le reste de l'habitude du corps? N'est-ce pas enfin le tissu cellulaire et la fibre élémentaire qui reçoivent les principes vitaux, et qui en font immédiatement et consécutivement le transport et la distribution?

CXXXVI. Il est probable que ces différentes voies (CXXXIV) sont employées pour faire le transport et la distribution des iléides: au moins leur impression subite sur le genre nerveux et tous les autres effets qu'ils produisent tant sur la masse générale des fluides, que sur le système entier des solides, pendant tout le travail de la digestion alimentaire, ne permettent pas de le révoquer en doute.

CXXXVII. J'ai dit que la fièvre pepsique (LXVII) était l'effet nécessaire de la coction des

alimens

alimens dans les premières voies : effet qui devient en même temps le moyen dont l'alchian anadosique se sert pour séparer tous les êtres passifs (XLIX) de la digestion, et pour les distribuer dans le système compliqué des secondes voies (XXV). Il reste à suivre de plus près les diverses opérations de l'alchian dans la préparation, la cémentation et l'emploi des matériaux qui ont été créés par le travail de la digestion alimentaire, et qui ont été divertis et distribués dans l'économie animale par la fièvre pepsique.

CXXXVIII. Pendant l'énergie plastique (CIV), les forces combinées (XX et XXI) des deux vitalités (XV et XVI) sont employées par la fièvre algide (LXIX et LXX) à coopter et à souder aux parties constitutives des fluides et des solides animalisés, c'est-à-dire, aux formes ou bases élémentaires de la vitalité organique (XLI et XCVIII), les principes nutritifs qui leur ont été portés et abandonnés par les deux premières opérations (XI) de l'anadosie, dont je vais développer plus particulièrement l'objet et le mécanisme.

CXXXIX. Tant que la coalition phytique (CIV) dure, elle fortifie et augmente la concrétion, la force et l'élasticité des solides; elle épaissit les fluides, en augmentant la densité de leurs mollécules (XCVIII). Mais si cette opération était

continuée au-delà du terme fixé dans le cadastre naturel des mouvemens vitaux, bientôt l'excès de narcose staltique (CIV) et la trop grande hénosie végétative (*ibid.*) suspendraient et anéantiraient les fonctions du principe vital (XCIII).

CXL. Quand et comment finit l'énergie plastique (XCIV) ? Quels sont les moyens qui sont employés pour l'arrêter à temps ? L'énergie plastique ou la phyticie synagmatique ne peut cesser que par un travail violent, qui exige de la part des solides un soulèvement général, et de la part des fluides un mouvement plus accéléré. C'est ce qui arrive pendant la fièvre épiphlogistique (LXXII), par l'énergie leffatique (CXXXII).

CXLI. J'ai appelé énergie leffatique, ou phyticie dialytique (CXXXII), l'état des deux vitalités (XV et XVI), dans la seconde période de la fièvre pepsique (LXXI), parce que c'est pendant cette opération divulsive que la faculté threptique (XXVII) de l'alchian, dans les premières voies et dans les secondes voies, fait l'extraction et la distribution secrétoriale (LX) des principes destinés à opérer la nutrition générale ; parce que c'est pendant cette opération que les solides universels sont dans un état d'érétisme oscillatoire et convulsif, tandis que toute la masse des fluides animalisés est vivement agitée dans toutes ses parties.

CXLII. L'opération leffatique, après avoir détruit tous les symptômes de l'algor peptique (LXIX), et après avoir arrêté ainsi l'énergie plastique (CIV), transporte dans chaque secrétoire (XV), par l'action de la fièvre épiphlogistique (LXXI), les différentes humeurs (L) qui doivent être décomposées, et recomposées ou élaborées, pour servir de suite à la nutrition et aux autres usages de la vitalité organique (XVII, XVIII et XIX) de l'alchian. C'est donc elle qui forme véritablement la première des trois énergies ou opérations (XI) de l'anadosie ou nutrition.

CXLIII. Ainsi, le propre de la fièvre psyctique (LXX) dans la coalition phytique (CIV) est d'achever et de consolider la nutrition; ce qui forme la troisième opération (XI) de l'alchian dans le travail de la digestion alimentaire. De même c'est le propre de la fièvre épiphlogistique (LXXI), dans l'énergie leffatique de commencer et de préparer la nutrition; ce qui forme conséquemment la première opération de l'alchian dans la digestion des premières voies.

CXLIV. Il reste à faire mention d'une opération intermédiaire entre les deux précédentes (CIV et CXXXII), dont l'objet est de divertir de la masse des humeurs secrétoriées et élaborées les matériaux qu'elle approprie en même temps à la crase

végétative (XVIII), aux bases constitutionnelles et aux propriétés (XVII, XVIII et XIX) de la vitalité organique, qui ont besoin d'être nourries, développées ou entretenues. Avant d'expliquer cette opération, il importe de faire quelques réflexions sur la fièvre épiphlogistique (LXXI).

CXLV. J'ai avancé que la fièvre épiphlogistique durait communément deux ou trois fois plus de temps (LXXII) que la fièvre algide (LXX); ce qui vient de ce que la quantité d'iléide sepsite (CVIII) disséminé dans les secondes voies est beaucoup plus considérable que celle de l'iléide osote (XCIV). Mais ne devrait-il pas arriver de cette disproportion, ou de cette différence de coaction dans les deux causes, que la seconde période (LXXI) de la fièvre pepsique serait plus nuisible que salutaire à la nutrition, sur-tout depuis l'instant que ses effets auront cessé d'être contrebalancés par ceux de la première période (LXIX) toujours plus courte.

CXLVI. La fièvre épiphlogistigue (LXXII) ne devrait-elle pas dépouiller les humeurs de leurs particules séreuses, les surcharger de principes âcres, alkalins, propres à porter la disgrégation et l'incandescence jusque dans les formes élémentaires, individuelles et spécifiques des deux vitalités (XV et XVI). Enfin, une telle fièvre

ne devrait-elle pas causer au contraire de la nutrition, l'amaigrissement et le desséchement de la fibre, en produisant la colliquation du gluten et de la graisse qui servent à la lier et à la nourrir ?

CXLVII. Comment ce causus peptique (LXXI), dont le propre est de produire l'orgasme et la dissolution des humeurs, en même temps qu'il convulse les solides pendant plusieurs heures qu'il dure, ne cause-t-il pas tous les effets qui appartiennent à la fièvre ardente maladive ? Comment ne produit-il pas ces engorgemens, ces stases, ces épanchemens sanguins, qui, dans le cerveau, causent les coups de sang, l'apoplexie sanguine, calorique ou phlogistique, et toutes les espèces qui tiennent à ce genre, qui, dans les autres parties du corps, forment diverses tumeurs ou congestions sanguines, inflammatoires ou phlegmoneuses : et qui enfin doivent naître nécessairement et spontanément de l'action des iléides sepsiques (CVIII), comme je 'expliquerai ailleurs.

CXLVIII. Quelque longue que soit néanmoins la seconde période (LXXII) de la fièvre pepsique, elle n'entraîne après elle aucuns des mauvais effets ci-dessus (CXLVI et CLXVII). Elle n'a de ressemblance avec la fièvre maladive, que par ses symptômes (LXXI), qui cessent entièrement

à la fin de chaque digestion alimentaire, sans laisser après eux aucunes suites opposées à l'objet de la nutrition (X et LXIII). Toutes les facultés vitales en reçoivent au contraire plus de force et de développement (XVIII XIX).

CXLIX. Ne doit-on pas conclure de-là (CXLVIII) que la fièvre pepsique n'est point une véritable fièvre, puisque les accidens ou symptômes qui forment ses deux périodes (LXIX et LXXI) s'effacent complétement avec les paroxismes, après avoir augmenté l'énergie des facultés corporelles; tandis que toute autre fièvre, même la plus légère, l'affaiblit et l'altère d'une manière plus ou moins sensible.

CL. La fièvre pepsique est une vraie fièvre, semblable à la fièvre intermittente simple (LXVII et LXVIII). Si on la considère dans chacune de ses périodes (LXIX et LXXI), elle annonce une opération violente par la nature de ses symptômes [encore qu'ils soient ordinairement peu sensibles], et nuisible par l'essence particulière de ses causes (XCIV et CVII); et si les suites de cette fièvre ne sont ni aussi fâcheuses ni aussi funestes qu'on pourrait le craindre, lorsqu'on connaît les propriétés des vapeurs coagulantes et septiques (*ibid.*) qui l'excitent, c'est parce que l'action de celles-ci sur nos organes est énervée presqu'en même temps que ces miasmes

délétères et toxiques sont disséminés dans la structure de nos corps.

CLI. C'est ici où la sagesse de l'Auteur de la nature est clairement démontrée, où la prévoyance du Créateur dans l'organisation animale est parfaitement caractérisée. Il ne reste aux deux iléides osote (XCV) et septique (CVIII) que l'activité qui leur est nécessaire pour décliner et régler tous les phénomènes (II) de la puissance phytique ou de l'alchian. Achevons de parcourir ce dédale des opérations les plus intimes de nos corps. Eh! peut-on s'arrêter aux causes de notre existence (V, VI et VII), sans être pénétré profondément de l'idée de la Toute-puissance divine, et sans se prosterner pour adorer l'Auteur de la vie universelle.

CLII. J'ai déjà rapporté (XCVII) comment les effets de l'iléide osote (XCIV) dans la coalition phytique (CIV) étaient arrêtés par ceux de l'iléide sepsique (CVIII) dans la divulsion phytique (CXXXII). Il convient d'expliquer comment les propriétés phthartiques, brûlantes et corrosives (CV) de celui-ci sont affaiblies et dirigées en faveur de la faculté threptique ou de la nutrition.

CLIII. Tandis que l'iléide sepsique (CIV) fait immersion dans le système organique, le sang reçoit d'un autre côté une liqueur séreuse, douce, onctueuse et balsamique, qui est préparée

(LXXXIX) dans les premières voies par l'extraction de la partie mucide des substances alimenteuses : c'est alors que ce chile étant versé et mêlé peu-à-peu dans la masse du sang, et successivement dans toutes les humeurs, leur fournit des principes propres à soutenir et à augmenter leur constitution contre les effets de la fièvre épiphlogistique (CXLII et CXLVI).

CLIV. C'est ainsi que, pour tempérer l'orgasme végétatif (CXXXII) des humeurs, le chile, par une ablution et une irroration continuelles, énerve l'activité de l'iléide sepsite, arrête ou diminue, prévient ou efface ses fâcheuses impressions (CVI et CVII). C'est ainsi que la nouvelle colonne des humeurs, présentant aux solides convulsés par le spasme synactique (CXXXII) une surface plus douce, s'oppose directement à cette extrême rigidité où parviendrait la fibre, pendant le causus peptique (LXXII), et fait servir tous les symptômes (LXXI) de cette fièvre ardente à entretenir et à ranimer toutes les puissances de l'alchian dans l'anadosie ou l'aliture (XI) du corps animal.

CLV. On observe qu'à mesure que la digestion alimentaire s'avance, les oscillations violentes de la fibre et le cours accéléré qu'avaient acquis toutes les humeurs au commencement de la fièvre épiphlogistique se ralentissent, et tous les symptômes

tômes (LXXI) de cette fièvre, mais sur-tout la chaleur et la sécheresse des solides, diminuent sensiblement dans toute l'habitude du corps.

CLVI. Ces derniers effets sont dus 1.° à ce que sur la fin de la digestion le chile se trouve mêlé en plus grande quantité dans la masse du sang, et que d'ailleurs ses mollécules étant plus travaillées et plus visqueuses qu'au commencement, elles sont plus propres à incarcérer les miasmes septiqnes (CV) qui les traversent, et à en faire la considence; 2.° à ce que la matière alimenteuse fournit alors (XXXIV) un iléide moins abondant, et peut-être aussi moins subtil et moins âcre.

CLVII. Le chile, pendant son hématose (CLIII et CLIV), est donc le contre-poison et le correctif naturel du halitus délétère (CVI), qui se noie dans les humeurs et qui s'attache aux parties solides, pendant le mouvement sepsique des alimens en digestion : de même que ce halitus est le correctif naturel des vapeurs coagulantes (XCII et XCV) fournies par les alimens, pendant qu'ils éprouvent le mouvement osotique (XC) au commencement de chaque digestion.

CLVIII. Le chile est le tempérant le plus efficace de la fièvre ardente ou calorique (LXXII) de digestion, qui, sans cela, serait une maladie essentielle, un vrai causus, ou une fièvre in-

flammatoire, qui entraînerait après elle des suites fâcheuses.

CLIX. De ce conflit d'effets (CLIII et CLVI), il résulte que la matière du chile et les divers produits qui en émanent sont triturés, désunis et recomposés, pour prendre la crase qu'ils doivent avoir et qu'ils reçoivent successivement dans chaque secrétoire (XXV) : crase (XVIII) qui les rend propres à la nutrition des fluides et des solides dans les digestions ou opérations des secondes voies (*ibid.*).

CLX. La fièvre épiphlogistique (CXLVI) ne pouvant produire par elle-même aucune sorte de réparation et de nutrition (X et XX), parce qu'elle est une opération trop violente (LXXI et CVI), ne peut être considérée que comme le moyen dont la nature se sert pour préparer et répartir dans chaque organe (XXV) les matériaux destinés à leur nutrition et à l'exercicé de leurs facultés; car c'est-elle qui développe et qui tient en activité toutes les puissances digestives et nutritives, et elle fait, à l'égard des humeurs des secondes voies (CL) en vitalité végétative (XV), ce que la mastication (LXXX et LXXXIV) fait à l'égard des alimens reçus dans les premières voies.

CLXI. Dès que la fièvre épiphlogistique cesse, ce qui arrive à la fin de la digestion alimentaire,

toutes les opérations des secondes voies, qui sont autant de digestions particulières (XXII), se ralentissent. Les humeurs ont alors acquis, chacune dans leur organe propre (XXV), cette sorte d'homogénéité ou plutôt de naturalisation (L) vitale qui leur est nécessaire pour constituer la vitalité végétative animale (XV). C'est alors qu'elles vont être déposées dans les endroits du corps qui leur sont assignés dans l'ordre et suivant leur système d'organisation naturelle, pour servir à la vitalité organique locale.

CLXII. La cessation et la rémission absolue de la fièvre pepsique (LXVII, LXIX et LXXI) ayant livré toutes les forces organiques à leurs propriétés naturelles et individuelles, et la vitalité organique (XVI) n'ayant plus à résister à l'impulsion violente de la vitalité végétative (XV), dont les produits (XXX) ont fourni de nouveaux élémens à sa puissance, par une coition respective, bientôt commence cette opération intermédiaire (CXLIV), qui est la seconde énergie (XI) ou opération vitale de la faculté threptique.

CLXIII. Par cette énergie (CLXII), chaque secrétoire verse l'humeur qu'il contient, en vertu de deux actions ou forces innées qui appartiennent, l'une à la vitalité végétative animale (XV) du fluide secrétorié (CLIX); l'autre à la vitalité organique (XVI) des solides constituans locaux.

CLXIV. Les produits (XXX) de la vitalité végétative étant parfaitement naturalisés (CLXI) avec les forces de l'emphicie organique (XVI), il arrive qu'il n'y a plus entre les deux actions vitales (XV et XVI) d'efforts impulsif et répulsif, mais seulement une légère pression tonique de la part de la fibre, et un mouvement de roulement presqu'insensible dans les mollécules des fluides. J'ai appelé l'une *syntonie épicritique*, et l'autre, *accoisement* ou *synneusie végétative*. Ces deux actions forment ensemble la seconde énergie vitale ou la seconde opération de l'alchian dans l'anadosie (X et XI), que j'ai nommée particulièrement *appropriation phytique*, *phyticie icastique* ou *énergie adalique*.

CLXV. L'énergie adalique occupe communément tout l'intervalle qui sépare une digestion d'avec l'autre. Elle commence à la fin de la fièvre épiphlogistique (CLX), et se continue jusqu'au moment de l'exorescence de la fièvre algide (LXIX) de la digestion suivante. Cependant elle se prolonge souvent plus loin dans certains organes, sans que cela paraisse être nuisible d'une manière sensible aux deux autres énergies (CIV et CXXXII); quelquefois aussi, cet état constitue la maladie, en altérant la progression naturelle, et la succession préétablie dans les opérations de l'alchian. L'énergie adalique se

rapporte à l'état de relâchement qui arrive à la fin d'un accès de fièvre, ou plutôt à cet état d'intermission ou d'apirexie qui sépare les deux accès d'une fièvre intermittente simple.

CLXVI. C'est pendant l'opération adalique que les puissances vitales sont occupées à évacuer les secrétoires, 1.° de certaines humeurs qu'on a appelées *recrémentitielles*, et qui sont destinées à des besoins particuliers de l'économie vivante, telles sont les agens ou fermens destinés aux digestions des premières voies, comme la salive, les sucs gastrique et pancréatique, la bile; ..... 2.° des matières étrangères et inutiles à la nutrition. On les distingue en *excrétives* ou *excrémentitielles* : les unes sont mises en dépôt dans quelques réservoirs particuliers, d'où elles sont ensuite rejetées au-dehors; les autres sont éconduites de suite par leurs émonctoires; telles sont dans les premières, la semence, la liqueur prostatique, les urines; .... et dans ces dernières, les fèces des alimens, la transpiration, la sueur.... 3.° De certains principes simples ou composés, destinés à réparer, fortifier et augmenter les solides en vitalité organique, et sur lesquels ils sont placés soit médiatement et par forme de dépôt, comme la graisse, ... soit immédiatement et par synérèse ou corporification, comme la matière propre de la nutrition. Dans ce dernier

cas, les matériaux restent appliqués dans les lieux où ils viennent d'être déposés, jusqu'à ce qu'ils y soient fixés et corporifiés par la fièvre psyctique ou algide, dans l'énergie plastique (CIV) de la digestion qui suit. Ces derniers matériaux sont les principes *constituans propres* ou *incrémentitiels*.

CLXVII. On a vu par tout ce que je viens d'exposer, que les opérations (XI) de l'alchian dans l'anadosie sont comprises dans trois états (CIV, CXXXII et CLXIV) très-distincts, pendant et par lesquels l'animal commence, continue et achève le grand et bel ouvrage de sa nutrition (X et suiv.).

CLXVIII. Ainsi, la nutrition dans l'homme, comme dans les animaux, commence par l'énergie leffatique (CXXXII), qui est annoncée dans toute l'habitude du corps sur la fin de la digestion alimentaire, par les symptômes de la seconde période (LXXI) de la fièvre pepsique. Cette opération forme la première de l'alchian dans l'anadosie (XI), et elle est l'effet nécessaire de l'exhalation et de la dissémination générale de l'iléide sepsique (CVIII), pendant le mouvement intestin (CVI) que subissent les alimens sur la fin de la digestion alimentaire.

CLXIX. La divulsion phytique (CXXXII) est l'opération la plus violente de toutes (XI et XII),

parce qu'elle déplace, augmente et transporte toutes les mollécules des fluides en vitalité végétative animale (XV); ce qui ne peut s'exécuter sans augmenter la tension et aiguillonner toutes les propriétés des solides en vitalité organique (XVI et XIX).

CLXX. L'anadosie se continue par l'énergie adalique (CLXIII), qui est annoncée dans nos corps après chaque digestion alimentaire, par la rémission (*ibid.*) absolue des symptômes de la fièvre épiphlogistique (LXXI). Cette phyticie icastique (CLXIV) forme la seconde opération (XI et XII) de l'alchian dans la nutrition, et elle est l'effet nécessaire du relâchement (CLXV) qui arrive aux solides, après avoir été érétisés par l'émission des iléides pepsiques (XXXIV et XXXV).

CLXXI. L'appropriation phytique (CLXIV) s'exécute avec plus de calme, de tranquillité que les deux autres opérations (CIV et CXXXII), parce qu'elle se passe, comme je l'ai dit plus haut (CLXIV), sans efforts des deux vitalités (XV et XVI). C'est un mouvement local d'appropriation, d'adjonction et de collocation entre les mollécules des fluides, transportés par la première opération (CXXXII), et les formes organiques (XXV) des parties qui les ont réunies.

CLXXII. La nutrition s'achève par l'énergie

plastique (CIV), qui est annoncée dans le corps animal, au commencement de chaque digestion alimentaire, par les symptômes de la fièvre algide (LXIX). Cette opération est la dernière (XI) de l'alchian dans la nutrition générale, quoiqu'elle soit toujours la première dans le travail de la digestion stomacale (LVII) : elle est l'effet nécessaire de l'expansion générale de l'iléide pectique (XCV), pendant le mouvement intestin que subissent les alimens au commencement de la digestion (LXXV et LXXVII).

CLXXIII. La coalition phytique, ou la phyticie synagmatique (CIV) est encore une opération violente, mais très-concentrée au contraire de la première (CXXXII et CLXIX), à laquelle elle est directement opposée. Elle sert à épaissir, resserrer, souder et coaguler les mollécules nutritives transportées par la première opération (*ib.*), et colloquées et appropriées par la seconde (CLXIV et CLXX).

CLXXIV. La disposition singulière et intercalaire de ces trois énergies vitales leffatique (CXXXI et CXXXII), adalique (CLXIII et CLXIV) et plastique (CIV et CV) dans chaque digestion alimentaire, paraît au premier coup-d'œil très-difficile à expliquer et à appliquer aux effets qui s'opèrent dans l'ordre le plus naturel de la nutrition : elle le paraît bien davantage, si on la

la considère, par rapport à la première digestion stomacale que fait un animal qui vient de naître, et qui vient de manger ou de porter dans son estomac, pour la première fois, l'aliment destiné à le nourrir.

CLXXV. En effet, il paraît difficile d'abord d'expliquer pourquoi, dans un animal qui digère pour la première fois, l'énergie plastique (CIV), qui n'est véritablement que la dernière opération de l'alchian dans l'anadosie (XI), s'annonce au contraire la première, avant qu'aucuns produits nutritifs aient pu être préparés et distribués dans les secondes voies (CLXIX). Comment supposer la conjonction, la plasticité ou la corporification d'êtres ou de matériaux qui ne sont point encore créés, et qui ne peuvent l'être que vers la fin et par la première digestion alimentaire, lorsque tout le travail des autres énergies est achevé ?

CLXXVI. On trouvera la solution de ce problême (CLXXIV et CLXXV) physiologique, en suivant les opérations de l'alchian du nouvel animal, depuis l'instant où il est né, et jusqu'à ce qu'il ait porté dans son estomac les matériaux d'une première digestion. N'est-il pas vrai que, depuis que le nouveau né a cessé toute communication avec sa mère, il n'en reçoit plus, comme précédemment, la matière nutritive élaborée, et les iléides propres à la distribuer et à la fixer? Que doit-il arriver alors, sinon que toute la struc-

ture de l'animal, doué de ses deux vitalités (XV et XVI) et livré absolument à ses forces physiques, tombe en énergie adalique (CLXIV), et y demeure jusqu'à la première digestion stomacale (LVII et suiv.).

CLXXVII. Pendant cette première énergie (CLXIV) adalique, il est certain que tous les principes nutritifs actuellement existans dans l'organisation du nouvel être sortent de leurs secrétoires, et sont distribués et colloqués aux bases constitutionnelles qu'ils doivent développer (CXLIV), jusqu'à ce qu'ils y soient coalisés et fixés avant qu'il en soit fourni d'autres par la première digestion que doit faire le nouveau né.

CLXXVIII. La coalescence et la corporification (CLXXIII) de la matière nutritive, pendant l'accoisement végétatif (CLXIV) et la syntonie épicritique, ne pouvant jamais se faire que par l'iléide peptique (XCV), il fallait nécessairement que la coalition phytique ou l'énergie plastique (CIV) formât la première opération (XI) de l'anadosie dans l'animal qui fait sa première digestion ; il fallait que la dernière opération de la nutrition, par rapport à toutes les digestions consécutives qui doivent se faire durant la vie de l'animal, devînt la première chez le nouveau né.

CLXXIX. Mais la configuration particulière de nos organes, l'anomalie de leurs rapports, la diversité de leurs fonctions, et enfin leur situa-

tion, tantôt plus, tantôt moins éloignées du foyer de la digestion alimentaire, ne doivent-elles pas rendre inégale la répartition (CXXXV) des iléides dans les différentes parties de la structure du corps (XXV et LI)? Comment la nutrition peut-elle s'opérer également et aussi bien dans les organes les plus éloignés des premières voies que dans ceux qui les avoisinent de plus près.

CLXXX. Ici l'iléide agit sur des parties qu'il frappe immédiatement avec une énergie et une force coëcitive ou disjonctive, qu'il ne peut conserver et transporter loin du foyer d'où il s'exhale. Cependant la faculté threptique se soutient, et opère les mêmes effets sur l'habitude du corps animal, dans les parties les plus éloignées, comme dans celles qui sont le plus près de l'organe de la digestion stomacale.

CLXXXI. L'iléide végétatif animal (XLIII) conserve ses propriétés (XXXIV et XXXV), et opère les mêmes effets (XL) dans toute l'économie de nos corps, parce que, comme je l'ai dit (XXIII), chaque organe, chaque partie de l'animal est le centre particulier d'une autre digestion qui se fait ordinairement à l'instar de celle des premières voies, c'est-à-dire par la collision simultanée et par la cooptation respective (XXVII) et locale des produits des deux vitalités végétative (XV) et organique (XVI). Il se trouve par ce moyen autant de foyers de digestion qu'il y a

d'espèces d'humeurs et de secrétoires (XXII, XXIII et XXV) dans l'habitude du corps, où se rassemblent, se développent, se régénèrent et se renforcent les iléides vitaux (XXXVI), et où se fortifient, se composent et s'entretiennent tous les matériaux propres et immédiats de la nutrition générale et locale.

CLXXXII. L'iléide végétatif animal (XLIII) est encore fortifié, augmenté et même régénéré dans les organes les plus éloignés des premières digestions, par les iléides élémentaires, dont notre atmosphère est composée, et que nos corps reçoivent par absorption cutanée et pulmonaire. Cette absorption peut même être regardée comme une des principales causes de la force de la réaction organique, et comme nécessairement essentielle à la vitalité individuelle de tous les animaux digérans, comme elle est encore la cause de plusieurs maladies, en portant dans les voies secondaires (XXII et XXV), et par intususception, des iléides qui ne peuvent se naturaliser avec ceux des digestions (LVII et suiv.).

CLXXXIII. Si on applique maintenant à toutes les digestions des secondes voies (XXV), dont le chile, le sang et les autres humeurs (L) qui en procèdent, sont les alimens successifs et naturels, le mécanisme particulier et local de la coction des alimens (XXVII et suiv.) dans les premières voies, on connaîtra toute la mégalotechnie géné

rale et particulière des opérations de l'alchian (XI) dans la nutrition de l'homme et des animaux.

ZOOGONIE. — GÉNÉRATION.

CLXXXIV. Tous les différens êtres une fois formés par le Créateur, et distingués entre eux par la disposition particulière des formes matérielles qui constituent leur vitalité individuelle (II), ont dû croître et se conserver, en recevant dans leurs organes les produits (XXX) de la vitalité végétative (XV) des substances dont la composition avait le plus d'affinité avec leur constitution originaire. Mais comment a pu se faire la génération et la reproduction de ces mêmes êtres, dont les filiations sont innombrables dans les trois règnes, depuis la création de notre planète?

CLXXXV. La génération des corps naturels se fait de diverses manières, non-seulement dans les trois règnes de la nature, mais encore dans les divers genres et espèces d'individus qui appartiennent à chacun des règnes. Quel qu'en soit le mode, on sait que le moyen matériel, dont la forme est plus ou moins étendue, variée, composée et particulière à chaque espèce, est le produit naturel d'une secrétion singulière de tous les principes constitutionnels, organiques et individuels des deux sortes de vitalités (XV et XVI), ou de l'alchian (II) du corps où elle s'opère.

CLXXXVI. Ces formes (CLXXXIV) spergma-

tiques renferment et conservent toutes les propriétés de la vitalité végétative (XV) et organique (XVI) de l'individu qui les a produites : dès qu'elles en sont séparées, elles se développent et passent à la vitalité (II) engénétique individuelle, si elles peuvent être fécondées; sinon elles entrent, après un temps plus ou moins long, en vitalité commune ou élémentaire (XLV et XLVI), et elles sont perdues pour la propagation de l'espèce d'où elles procèdent.

CLXXXVII. La zoogonésie, zoogonie ou conception organique, devant être rapportée à la physiologie de l'alchian ou de la phyticie, et à l'empsycose phytique de l'homme, je vais traiter sommairement cet objet, auquel se rapporte également la génération des animaux vivipares, etc.

CLXXXVIII. La conception de l'homme et des animaux vivipares se fait par la copulation ou syndiasmie du mâle et de la femelle, avec émission de la liqueur spergmatique de l'un et de l'autre. Mais pour que cet acte zoogonique soit bien exécuté, et qu'il puisse procréer un nouvel être, il faut d'abord que certaines conditions soient remplies.

CLXXXIX. La première condition de la zoogonésie est que les liqueurs spergmatiques ou goniques du mâle et de la femelle (CLXXXVIII) doivent être de bonne qualité, c'est-à-dire qu'elles doivent être l'extrait de la contraction génétique de

tous les produits actifs (XXXII) et passifs (XLIX) qui composent la vie corporelle et individuelle (II) de chacun des deux corps qui les ont fournis au moment de leur copulation (CLXXXVIII).

CXC. La seconde condition de la zoogonésie, c'est que l'une et l'autre liqueurs (CLXXXVIII) doivent être éjaculées ou portées dans la matrice de la femelle, où elles doivent en outre se trouver en contact immédiat, au moins par parties.

CXCI. Toutes les conditions ci-dessus étant remplies, qu'arrive-t-il ensuite de l'action syndiasmique (CLXXXVIII)? Les deux liqueurs qui ont été reçues dans l'uterus (CXC) de la femelle, y sont entrées dans l'état d'accoisement ou de synneusie végétative (CLXIV), comme toutes les humeurs animales à la sortie de leurs secrétoires; et elles éprouvent bientôt après une partie des effets de la vitalité végétative (XV), tels qu'ils se développent dans les fluides déjà animalisés et isolés dans une capacité organique qui leur est propre.

CXCII. Mais, comme les deux individus (CLXXXVIII) mâle et femelle qui ont fourni les liqueurs prolifiques (*ibid.*), diffèrent nécessairement par leur constitution phytique et par plus ou moins de force, de chaleur et d'effervescence, que leurs principes vitaux (XXXVI) ont acquis pendant la copulation (CLXXXVIII), il arrive que les deux fluides goniques ou spergmatiques

dissemblables dans leur nature et dans leurs propriétés adaliques (CLXIV), ne subissent point de la même manière les effets (XV) consécutifs de la vitalité végétative à laquelle ils sont soumis.

CXCIII. Celui des deux fluides spergmatiques (CLXXXVIII) qui abandonne le premier l'état de synneusie végétative (CLXIV), éprouve aussitôt le mouvement osotique (XCI et XCII) de sa vitalité végétative (XV), en vertu duquel il se décompose et exhale l'iléide pectique (XCIII et XCV) qu'il renferme, et qui, étant projeté dans la capacité de la matrice (CXC), y produit divers effets qui forment essentiellement la zoogonie ou conception animale.

CXCIV. L'iléide pectique séminal (CXCIII), et autrement l'iléide osogonique ou zoosotique, agit

Sur la matrice : 1.° Il l'astreint, la resserre, et l'empêche ainsi de laisser échapper au-dehors les liqueurs séminales (XCIII) qu'elle a reçues dans sa capacité ; 2.° il l'engourdit, et étreint les propriétés de sa vitalité organique (XVI), afin qu'elles ne puissent pas troubler la conception qui s'opère.

Sur la semence en acinésie végétative : 1.° elle l'agglutine, et l'attache à la paroi de la matrice sur laquelle elle se trouve alors déposée ; 2.° elle la pénètre, l'épaissit et la congèle, en imprimant un mouvement concentrique aux principes qui la composent.

CXCV

CXCV. C'est par ce mouvement concentrique, qui est la vraie fécondation (CXCIV), que les mollécules de la semence coagulée se resserrent en dessinant les formes individuelles; c'est par ce même mouvement que s'incarcèrent, se conjuguent et s'identifient, dans ce coagulum séminal, les iléides biotiques (VIII et IX) ou les principes vitaux actifs qui s'exhalent du sperme fécondant en dissolution (CXCIII).

CXCVI. C'est par ce mouvement blastique (CXCIV) que sont rassemblées et établies toutes les bases d'une vitalité animale isolée, ou de l'alchian individuel (II); c'est enfin par ce seul et unique mouvement que s'arrange toute l'organisation phytique et physique d'un nouvel être, dont la ctysie et l'animalisation doit représenter la forme sexuelle de celui des deux corps qui a fourni le sperme fécondé (CXCV), c'est-à-dire celui qui était resté en acinésie.

CXCVII. La vitalité animale individuelle (CXCVI) n'est donc autre chose que la vitalité végétative (XV), fixée et contractée dans une des liqueurs séminales (CXCVI), par une union plus intime des êtres actifs (XXXII) et passifs (XLIX) qui en sont les élémens naturels : union qu'on a appelée *fécondation*, et qui est le résultat immédiat de la congrégation parfaite des iléides osotes (XCV) de la matière spergmatique du mâle ou de la femelle en l'une ou l'autre semence.

CXCVIII. L'opération ctysique et hénotique qui transforme la vitalité végétative de la liqueur séminale en vitalité phytique individuelle (CXCVI), et qui est la seule qui crée l'animal, peut être nommée *concrétation organique animale.*

CXCIX. Cette épigénèse, ou syndésie morphétique, est une forte attrition collétique dans les principes élémentaires et épilathères de l'une des liqueurs qui, comme je l'ai dit (CXCIII), s'opère aux dépens et par la dissolution absolue de l'autre liqueur. Cette opération est une sorte d'énergie plastique (CIV).

CC. Pendant la concrétation organique (CXCVIII) qui se fait en plusieurs jours, la liqueur fécondée (CXCV) reçoit du mouvement blastique (CXCVI) qui a été imprimé à toutes ses mollécules zootiques, tous les degrés de contraction qui lui sont nécessaires pour fortifier et harmoniser les bases de l'organisation individuelle et accessoire ou du placenta du nouvel être qui vient d'être conçu.

CCI. Dès que l'action de l'iléide zoosotique (CXCIV), fourni par la liqueur séminale en vitalité végétative (CXCIII), cesse d'agir sur la concrétation organique (CXCVIII), celle-ci est livrée dès ce moment à la seule action de ses bases constitutionnelles (CXCIII), qui est annoncée par un mouvement réactif, dirigé du dedans au dehors de la concrétation. Ce mouvement est le premier phénomène de l'alchian

(II et IV) ou de la vie végétative animale du nouvel être.

CCII. C'est alors (CC) que les opérations anadosiques (XI) de l'alchian s'établissent dans la concrétation organique, et que celle-ci commence, au moyen des communications et des adhérences utérines, à recevoir de la femelle tous les produits actifs (XXXII) et passifs (XLIX) qui conviennent au développement des deux emphycies végétative (XV) et organique (XVI) de l'embryon qu'elle renferme.

CCIII. La nutrition énaldique (CCII) de l'embryon et ensuite du fœtus, continue jusqu'à l'accouchement, qui n'arrive, dans l'ordre naturel, que lorsque les organes du nouvel être ont acquis assez de force et d'harmonie vitale, pour être en état de préparer et d'élaborer les substances qui doivent être portées dans ses premières voies pour y subir la digestion (LXIII).

CCIV. Après l'accouchement, on reconnaît, par le signalement du fœtus, quelle est celle des des deux liqueurs séminales qui a été fécondée (CXCVI) et qui est passée à la concrétation organique. Si l'enfant est mâle, c'est la liqueur spergmatique de la femelle qui est tombée en vitalité végétative ; c'est elle qui a fourni le principe fécondant, ou l'iléide zoosotique (CXCIV), qui est la cause physique de la conception animale. Par la même raison, si l'enfant est fe-

melle, c'est de la dissolution de la liqueur du mâle qu'est sorti l'iléide fécondant.

CCV. Mais ne pourrait-on pas objecter, d'après les principes mêmes que nous avons posés sur les causes et sur les effets de la vitalité végétative dans l'anadosie (X et suiv.), que ce qui a coalisé et coagulé l'une des liqueurs goniques (CXCIV) doit ensuite la dissoudre : car si la liqueur en vitalité végétative fournit d'abord l'iléide osote (XCV), qui est propre à épaissir et à coaguler les fluides animalisés qu'il pénètre, elle exhale encore, immédiatement après celui-ci, l'iléide sepsite (CVIII), qui est la cause efficiente de toute dissolution dans les corps qu'il attaque d'une manière impresse.

CCVI. La dissolution de la concrétation organique (CXCVIII) n'arrive pas néanmoins, 1.° parce que l'une et l'autre liqueur séminale contiennent une grande quantité d'iléide osote (XCV), et au contraire très-peu d'iléide sepsite (CVIII), ce qui est particulier à la constitution de cette espèce d'humeur ; 2.° parce qu'au moment où l'iléide sepsite se dégage de la liqueur en dissolution, et qu'il va frapper la concrétation, celle-ci a déjà acquis assez de force pour résister à l'action de l'iléide sepsite, soit par la constriction de sa surface et par la densité de ses linéamens, soit par la blasticité et l'actilisation que ceux-ci ont déjà reçues.

CCVII. Les effets de l'iléide sepsite (CIX et CX) se bornent ici à produire sur les parois internes de la matrice une légère irritation, qui sert à y établir une sorte de péristase propre à resserrer plus étroitement la concrétation organique (CXCVIII) dans ce viscère, et à y attacher plus intimement les bases de l'arrière-faix (CC).

CCVIII. La zoogonie se ferait-elle plutôt par l'intermède d'un œuf qui, se détachant de l'ovaire de la femelle, pendant ou après la copulation, serait entraîné insensiblement vers la liqueur du mâle, éjaculée dans la matrice, d'où il recevrait consécutivement l'iléide zoogonique (CXCIV) qui le conduirait peu-à-peu au développement et à la concrétation organique, suivant les lois ci-dessus (CCI, CCII et suiv.). La semence du mâle ne serait-elle donc que le véhicule fécondant, et le signalement du sexe en serait-il indépendant? Dans cette dernière hypothèse, il serait difficile d'expliquer, comme dans la précédente, tous les phénomènes de la conception, d'une manière plus claire et plus satisfaisante.

CCIX. Deux causes générales concourent à produire la stérilité accidentelle et corrélative, c'est-à-dire cette impuissance qui a lieu, lorsqu'un mâle et une femelle ne peuvent engendrer ensemble, quoique très-bien constitués d'ailleurs, et après avoir exécuté parfaitement la copulation (CLXXXVIII) : copulation qui néanmoins ne

reste pas sans effet, lorsque l'un et l'autre l'exercent séparément, avec un autre mâle et une autre femelle.

CCX. La première cause de cette impuissance relative, c'est le défaut de concrétation organique (CXCVIII), et il a lieu toutes les fois que le mâle et la femelle fournissent un sperme, dont les principes vitaux sont également développés et actilisés : car il arrive de là que les deux liqueurs passent de suite et ensemble à la vitalité végétative (XV) ; et de cette réunion d'effets naît la dissolution élémentaire ou commune (XLV et XLVI), au lieu de la vitalité individuelle, qui est l'objet de la syndiasmie zoogonique (CXCVIII).

CCXI. La seconde cause, c'est l'éclysie de la concrétation organique (CXCVIII), qui entraîne la résolution des bases organiques, avant qu'elles n'aient pu s'harmoniser : cet effet est toujours produit par le défaut d'énergie ou par la trop petite quantité de l'iléide zoosotique (CXCIV) dans l'une et l'autre liqueur (CLXXXVII), mais principalement dans celle qui passe la première à la vitalité végétative (CXCVIII).

CCXII. La cause des conceptions inorganiques, qu'on appèle *môle*, vient de l'excès et de l'altération de la concrétation organique (CXCVIII). Ces effets arrivent par le trop d'énergie et par la trop grande abondance des iléides zoosotiques

(CXCIV) qui précipitent l'action ctysique, d'où il résulte la confusion et la destruction des bases organiques naturelles, et enfin la génération ou le développement d'une masse informe, qui prend ensuite un accroissement plus ou moins considérable.

CONCLUSIONS.

CCXIII. On doit conclure, d'après le rapprochement et l'analyse des opérations de la faculté phytique animale, que l'iléide végétatif (XXXVII) est le principe vital, l'élément naturel actif, et le soutien de la vie ou de la vitalité physique des corps animalisés; en tant qu'il est porté, dans leur épilathère et dans leur structure, par une vitalité végétative (XV) propre à ces mêmes corps, et à leurs organes (XLVI); en tant qu'il peut y suivre les filières naturelles à leur organisation spéciale (XXV), s'y insérer, s'y modifier dans les formes matérielles et constitutionnelles de l'emphycie organique (XVI).

CCXIV. Ainsi, la vie et la santé de l'homme et de tous les corps animalisés seront toujours l'effet nécessaire de la filiation et de la conjonction naturelle des produits des deux vitalités (XX et XXI) pendant la digestion des premières et secondes voies, exécutées par les trois énergies vitales (CIV, CXXXII et CLXIV) en anadosie et en zoogonie.

CCXV. L'altération de la santé et la plupart des maladies corporelles seront toujours, au contraire, l'effet de la filiation et de la conjonction contre nature, et insolite ou mauvaise des produits (XXX) de l'une ou de l'autre vitalité (XV et XVI), pendant les digestions ou opérations des premières et secondes voies (XXIV et XXV).

CCXVI. La soustraction ou l'abolition de ces mêmes filiations et conjonctions des produits des deux vitalités, deviennent nécessairement les causes immédiates de la destruction de l'alchian (II) et de tous les phénomènes de la vie animale; en un mot, c'est la mort même.

CCXVII. Il s'ensuit que l'homme a commencé et qu'il continue de vivre en santé par la bonne digestion, c'est-à-dire par les opérations naturelles et solites des premières et secondes voies (XXIV et XXV); qu'il devient malade par la digestion contre nature ou la mauvaise digestion, c'est-à-dire par les opérations non naturelles et insolites des mêmes premières et secondes voies; qu'il meurt enfin par l'indigestion ou par le défaut de coaptation (XXVII) dans les produits des deux vitalités (XV et XVI) qui composent son alchian (II et IV).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



ALCHIANISME ANIMAL.

SECONDE PARTIE.

ALCHIANOSOLOGIE DE L'HOMME.

I. L'ALCHIANOSOLOGIE en général forme la seconde partie de l'alchianisme des êtres organisés et vivans. Elle traite, et comprend dans ses divisions, toutes les altérations ou affections morbides que peuvent éprouver les opérations de l'alchian universel et individuel dans les corps naturels.

II. L'alchianosologie, que j'appliquerai ici seulement aux maladies de l'homme, est une nouvelle nosologie élémentaire, fondée entièrement sur la théorie que j'ai donnée dans l'alchianalogie de l'existence phytique des corps animalisés.

III. Cette nosologie est nécessaire, pour former

un système complet de l'alchianisme animal. L'unité et la simplicité de ses bases fondamentales, la facilité et la régularité de ses développemens, ou de ses divisions symboliques, en rendront toujours l'application très-aisée à toutes les affections ou maladies du corps humain, qui y seront classées.

IV. La nosologie de l'alchian animal doit intéresser égalemeut les sectateurs de la médecine dogmatique et ceux de la médecine clinique, d'autant mieux qu'elle présente et forme une nouvelle doctrine, inconnue jusqu'alors, sur les causes matérielles et immédiates des maladies, sur la nature élémentaire de leurs symptômes, et enfin sur le choix et la manière d'agir des moyens althaxiques ou curatifs, prophylactiques ou préservatifs, les plus propres à les combattre et à les prévenir ou les empêcher.

V. J'ai distribué l'alchianosologie en plusieurs sections, sous lesquelles se trouveront classées et traitées particulièrement toutes les affections ou maladies dont l'homme et la femme peuvent être atteints au physique et au moral, dans les différentes périodes de la vie.

VI. Les principales divisions de ma *Nosologie* forment trois titres généraux, qui appartiennent chacun à l'une des trois énergies vitales, *leffatique*, *adalique* et *plastique*. Chaque titre est

divisé en quatre textuaires, qui renferment chacun trois sections principales, ou souches.

VII. Chaque textuaire comprend sous ses trois sections, ou souches principales, les vices ou altérations semblables des solides, avec les vices ou altérations analogues ou opposés dans les fluides ou matières qu'ils contiennent.

VIII. Chaque souche est désignée et classée par l'essence ou la nature de ses élémens constitutifs matériels, tirés de l'état des solides et des fluides animalisés dans les opérations des énergies vitales. On y trouvera encore la théorie spéciale et alchianique des caractères symboliques généraux les plus apparens ou les plus sensibles, qui servent à la faire reconnaître dans les organes où les affections morbides qu'elle désigne prennent naissance, et où le dérangement mégalotechnique des emphycies siège principalement.

IX. La souche est ensuite divisée en plusieurs genres, qui prennent encore leurs caractères symboliques particuliers des organes ou des parties d'organe que la maladie affecte privativement et originairement. Sous chacun de ces genres seront inscrites, suivant la nomenclature ordinaire et suivant celle de leur constitution alchianique, toutes les affections ou maladies qui s'y rapportent, et qu'on appelle communément *maladies simples*.

X. Chaque genre sera en outre subdivisé en espèces et variétés, qui renfermeront dans leurs séries respectives toutes les affections ou maladies qui procèdent originairement de la même souche, mais dont les symptômes se trouvent composés ou compliqués par leur réunion ou leur opposition à quelques autres symptômes qui dérivent d'une autre souche : ces derniers peuvent se trouver adjoints ou opposés aux premiers dans le même organe ou dans plusieurs parties du corps. Les affections ou maladies ainsi composées, seront aussi désignées par l'ancienne et par la nouvelle nomenclature ; elles sont connues sous la dénomination générale de *maladies compliquées*.

XI. Les maladies simples des genres, et les maladies compliquées des espèces et variétés, seront traitées, chacune séparément, sous les divers rapports qu'elles ont avec l'ancienne et la nouvelle pathologie, et avec la thérapéie et la diasostique expérimentales, conformément à la médecine moderne et à mon acésie particulière.

XII. Les trois titres divisionnaires se trouveront placés dans le cadastre alchianosologique, suivant l'ordre préétabli dans la mégalotechnie des opé rations sanitaires de l'alchian pendant l'anadosie ou la nutrition de l'homme, ainsi que cet ordre se trouve constitué dans l'alchianalogie.

XIII. J'ai dû adopter ce mode d'organisation

dans l'érection de mes bases nosologiques, parce qu'il est le plus simple et le plus naturel, et qu'il est calqué sur le plan que les puissances threptiques ou les énergies vitales suivent constamment dans la génération et la propagation adalogique de leurs effets conservateurs et régénérateurs protopeptiques.

XIV. La constitution alchianique ou hylarchique individuelle est donc encore la base unique et radicale des maladies du corps humain, en tant que l'eutaxie se trouve altérée dans quelques-unes de ses dispositions naturelles.

XV. Il est en effet hors de doute que toutes les affections ou symptômes morbifiques, qui se manifestent dans les corps animalisés, ne sont et ne peuvent jamais être que l'effet inévitable du dérangement spontané ou accidentel des opérations mégalotechniques de leur alchian universel ou partiel.

XVI. Ces affections constituent un état subversif, plus ou moins marqué et prolongé, de l'harmonie naturelle des mouvemens solites des énergies vitales. C'est une adynamie ou une interversion plus ou moins sensible ou apparente dans les rapports idiotropiques des solides vifs avec la crase des fluides ou matières qu'ils contiennent, quelles qu'en soient d'ailleurs les causes prochaines ou éloignées.

XVII. Cette adynamie, dont les degrés de systase et de développement impriment le syndrome aux maladies du corps, et peut-être aussi à celles de l'ame, provient des conjugaisons ou combinaisons non naturelles des principes constituans épacmastiques ou paracmastiques de l'une ou de deux, ou des trois énergies vitales.

XVIII. Ces conjugaisons ou combinaisons insolites se montrent originairement dans les dérangemens de la santé, qui en sont les suites, sous trente-six aspects différens, dont chacun forme une section nosologique ou une souche principale. Il ne peut pas en exister davantage dans la méthode combinative et euthique que j'ai adoptée pour fixer l'origine de toutes les maladies simples.

XIX. On pourrait néanmoins faire plus de trente-six souches de maladies, en combinant les divers états épacmastiques et paracmastiques que peuvent acquérir les solides et les fluides, dans le système opératoire des trois énergies vitales. Mais ces souches seraient alors plus composées, plus difficiles à saisir, et, je crois, moins utiles dans une nosologie élémentaire, où il faut, autant que possible, simplifier les bases.

XX. J'ai préféré de reporter les conjugaisons ou combinaisons des énergies vitales, qui ne font point l'essence de mes souches, sur les espèces

et variétés dans chaque genre auquel elles ont rapport : elles n'y sont considérées que comme secondaires et anomiques, dans la formation des maladies compliquées dont elles signalent et forment la symptômatologie acastatique.

XXI. Les maladies simples ne peuvent avoir qu'une cause également simple, et seule agissante au moment de l'invasion des premiers symptômes. Cette cause ne pouvait se trouver ailleurs que dans les rapports non naturels qui existent à cette époque entre les solides vifs et les fluides animalisés ou les autres matières qu'ils contiennent.

XXII. Si cette endésie, insolite ou non naturelle dans les solides et dans les fluides, se remarque ou se propage dans toute l'habitude du corps, elle y cause une même maladie ou une affection générale euthique; si elle siège seulement dans quelques organes ou parties d'organes, elle produit une maladie partielle ou une affection locale, qui est également euthique : l'une et l'autre ont leurs symptômes pathognomoniques généraux ou particuliers, soit dans le système organique des solides, soit dans le système des fluides qui servent à les faire connaître.

XXIII. Le premier dérangement qui survient dans la mégalothecnie de l'une des énergies vitales, doit donc être considéré comme le premier

effet achoristique et symptômatique constituant la maladie, quels qu'en soient d'ailleurs la nature et le siége.

XXIV. Si ce dérangement, en se propageant, n'affecte que des organes semblables ou analogues à celui qui a d'abord été frappé, sans changer les premières dispositions textuaires des solides et des fluides affectés, les mêmes symptômes pathognomoniques s'y étendent, et s'y atténuent ou s'y renforcent, suivant la constitution idiotropique de l'organe malade.

XXV. Cette propagation morbide ne change pas l'essence originaire de la maladie ni de ses symptômes, quoique ceux-ci soient plus répandus, et plus ou moins apparens ou développés; elle conserve le caractère d'affection ou maladie simple. Telles sont celles qui appartiennent aux divers genres des souches.

XXVI. Si au contraire ce dérangement, en s'étendant hors de son siége primitif, va jusqu'à attaquer des organes ou parties d'organes dissemblables de celui ou de ceux où ce dérangement a commencé, les opérations mégalotechniques de leurs énergies vitales en seront bientôt troublées par d'autres dispositions textuaires de leurs solides et de leurs fluides constituans.

XXVII. L'anomie de ces dispositions textuaires fera naître aussitôt de nouveaux symptômes

pathognomoniques qui formeront d'autres affections, lesquelles réunies aux premières, les changeront et composeront un nouveau caractère de maladies. Telles sont celles qui appartiennent aux diverses espèces et variétés des genres de chaque souche.

XXVIII. Comme les maladies simples, ainsi que les maladies compliquées, tiennent nécessairement à l'une des trois énergies vitales, j'ai dû distribuer sur cette première base toutes celles qui affectent le corps humain, et qui nous sont connues dans les trente-six souches. Je les ai distinguées en conséquence en maladies leffatiques, en maladies adaliques et en maladies plastiques.

XXIX. Les maladies leffatiques sont renfermées sous le premier titre divisionnaire de ma *Nosologie élémentaire*, parce qu'elles comprennent la première amétrie vitale, c'est-à-dire tous les dérangemens et toutes les lésions des premières opérations vitales de l'alchian individuel ou de l'énergie leffatique, dont l'objet est de transporter et disséminer dans l'habitude générale et partielle de nos organes, les mollécules des matières nutritives, et de tous les autres fluides ou matières circulantes ou mouvantes, animalisées ou non animalisées, qui se trouvent alors dans lesdits organes.

XXX. Les maladies adaliques forment le se-

cond titre, parce qu'elles renferment la seconde amétrie vitale, c'est-à-dire tous les dérangemens ou toutes les lésions des secondes opérations vitales de l'alchian individuel, ou de l'énergie adalique, dont l'objet est d'approprier, adjoindre et colloquer, dans l'habitude générale et partielle de nos organes, les mollécules des matières nutritives, et de tous les autres fluides ou matières circulantes ou mouvantes, animalisées ou non animalisées, qui se trouvent alors dans lesdits organes.

XXXI. Les maladies plastiques appartiennent au troisième titre, parce qu'elles comprennent la troisième amétrie vitale, c'est-à-dire tous les dérangemens ou toutes les lésions des troisièmes opérations vitales ou de l'énergie plastique de l'alchian individuel, dont l'objet est d'épaissir, resserrer, adjoindre, coaguler et souder, dans l'habitude générale et partielle de nos organes, les mollécules des matières nutritives et de tous les autres fluides ou matières circulantes ou mouvantes, animalisées ou non animalisées, qui se trouvent alors dans lesdits organes.

XXXII. Il est hors de doute que les vices ou altérations des mollécules des matières circulantes ou mouvantes, animalisées ou non animalisées, existantes dans un corps vivant et sain au moment où il éprouve les premiers dérangemens

de sa santé, doivent être regardés comme la cause matérielle, efficiente, élémentaire, immédiate des maladies ou symptômes qui en sont les premiers effets consécutifs.

XXXIII. En conséquence, on ne doit pas chercher ailleurs que dans ces vices ou affections moléculaires, et dans leurs iléides, les principales souches des maladies qui affectent le corps humain : leur classification ou distribution nosologique doit se faire encore sur les divers degrés qu'ont acquis ces vices ou altérations.

XXXIV. C'est sur ces principes que j'ai formé mes souches. Mais comme les effets sensibles ou apparens, c'est-à-dire les symptômes des lésions ou maladies, se manifestent d'abord à nos sens dans les solides vifs qui contiennent les fluides ou matières viciées, j'ai dû considérer l'altération des propriétés ordinaires et naturelles desdits solides, comme la base évidente et seule symptômatique de chaque souche.

XXXV. Toutes les maladies simples et compliquées ne sont intrinséquement que des lésions organiques, quant à leurs symptômes; comme elles ne sont que des dyscrases humorales, quant à leurs causes matérielles, élémentaires, efficientes et immédiates.

XXXVI. Les lésions organiques et les dyscrases humorales se forment des variantes que les opé-

rations vitales de la mégalotechnie leffatique, ou adalique ou plastique, éprouvent au-dessus et au-dessous de l'état naturel et idiosyncratique.

XXXVII. J'ai expliqué dans l'alchianalogie, comment les énergies vitales passaient successivement par trois états, qui forment leurs évolutions naturelles threptiques, et qui constituent seules l'essence de la vie animale. Quand ces trois états se succèdent régulièrement dans tous les degrés de la puissance idiotropique qui appartiennent à un individu, ils forment son état de santé : ils constituent aussi l'état de maladie, quand il y a acosmie, c'est-à-dire, quand ils se succèdent irrégulièrement, et avec les divers degrés d'une puissance acratique ou étrangère à l'individu.

XXXVIII. La puissance idiotropique dans les opérations euthiques ou régulières des trois énergies, appartient à l'alchianalogie de l'homme, et elle a été traitée dans la première partie de cet ouvrage. La puissance acratique dans les opérations amétriques ou irrégulières des trois énergies ne convient qu'à la pathologie et à l'alchianosologie de l'homme.

XXXIX. La puissance acratique et amétrique de l'alchian doit être considérée, dans tout ce qui a rapport à l'excès ou au défaut des opérations des énergies vitales. C'est pourquoi 1.° elle s'ap-

pelle *épacmase*, quand il y a augmentation ou excès des propriétés idiotropiques des solides vifs ou des fluides animalisés; 2.° elle se nomme *paracmase*, lorsqu'il y a diminution ou défaut des propriétés idiotropiques des solides vifs ou des fluides animalisés.

XL. C'est dans l'une et l'autre des dispositions épacmastique ou paracmastique qu'il faut rechercher les bases organiques et le foyer matériel de toutes les maladies comprises dans les souches qui appartiennent à chaque textuaire des trois titres de l'Alchianosologie. Ces textuaires sont divisés sous chaque titre, dans l'ordre suivant.

XLI. Le premier textuaire d'un titre renferme les trois souches qui naissent de la disposition épacmastique des solides et des fluides animalisés.

XLII. Le second textuaire comprend les trois souches qui viennent de la disposition épacmastique des solides vifs animalisés, et de la paracmase des fluides animalisés.

XLIII. Le troisième textuaire contient les trois souches qui sont formées de la disposition paracmastique des solides et des fluides animalisés.

XLIV. Le quatrième textuaire rassemble les trois souches qui dérivent de la disposition paracmastique des solides vifs animalisés et de l'épacmase des fluides animalisés.

XLV. En l'une et l'autre de ces dispositions

épacmastique et paracmastique, réunies ou divisées, ou opposées, il naît toujours une maladie, dont le symptôme est dans les solides ou dans les fluides animalisés.

XLVI. De toutes les maladies qui affectent le corps humain et les autres corps animalisés la fièvre est la première. Elle a lieu dans toute l'habitude du corps, qu'elle attaque indistinctement; ou bien elle est seulement circonscrite et bornée dans quelques organes ou parties d'organes.

XLVII. Quel que soit le siége de la fièvre, elle est le premier symptôme nécessaire et inévitable, et plus ou moins prononcé, de la conjonction ou disjonction contre nature des produits de l'une ou de l'autre emphycie individuelle, dans les organes ou parties d'organes qu'elle affecte.

XLVIII. Cette conjonction ou disjonction contre nature et insolite est annoncée par des effets généraux ou locaux, plus ou moins apparens, qui servent à la faire reconnaître, et qui naissent immédiatement du dérangement qui est arrivé dans la mégalotechnie des énergies vitales générales ou locales.

XLIX. Ce dérangement a toujours pour cause efficiente, matérielle et élémentaire immédiate, les iléides biotiques, empêchés ou altérés dans leurs rapports ou dans leurs qualités, de ma-

nièrequ'ils prédominent d'action les uns sur les autres.

L. De cette action prédominante, il résulte que certains iléides se trouvent en hepsie, ou épacmase de forces et de propriétés; tandis que d'autres sont en aphésie ou paracmase des mêmes forces et des mêmes propriétés.

LI. Tant que l'état d'hepsie ou d'aphésie dure, l'accès de la fièvre auquel il a donné lieu se continue. Celui-ci ne peut cesser au plutôt que par l'extinction réelle ou relative des iléides altérés ou fébriles; ce qui arrive après une révolution d'une ou de deux, ou des trois énergies vitales.

LII. Les iléides osotes étant la cause efficiente matérielle et élémentaire immédiate de la diminution de la chaleur animale dans les corps vivans, il est hors de doute que la hepsie ou l'épacmase de ces fluides y fait naître une molendésie fébrile, c'est-à-dire cette froideur contractile et clonique, qu'on a appelée *frisson*, *algor* ou *rigor fébrile*, ou *fièvre froide*.

LIII. Pendant l'algor fébrile, il y a toujours nécessairement aphésie ou paracmase d'opposition relative de la part des iléides sepsites, fournis et disséminés dans l'organe ou les parties d'organes qui éprouvent le frisson.

LIV. Les iléides sepsites étant la cause effi-

ciente matérielle, et élémentaire immédiate de l'augmentation de la chaleur animale dans les corps vivans, il est certain que la hepsie ou l'épacmase de ces iléides y fait naître une optésie fébrile, c'est-à-dire cette chaleur brûlante ou extraordinaire, qu'on a nommée *causus fébrile*, *fièvre chaude* ou *calorique*, *therme fébrile* ou *morbide*.

LV. Pendant le therme fébrile, il y a toujours nécessairement aphésie, ou paracmase d'opposition relative de la part des iléides osotes, fournis et disséminés dans l'organe ou les parties d'organes qui éprouvent la fièvre chaude.

LVI. Dans la molendésie, comme dans l'optésie fébrile, l'accès ou le paroxisme cesse, 1.° par la décomposition des iléides augmentés ou altérés, ou par leur identification dans la structure de l'organe affecté ou des parties environnantes; 2.° par la vaporation ou l'exhalation de ces iléides au dehors des organes ou du corps, au moyen des émonctoires qui leur sont propres.

LVII. Cette vaporation ou exhalation eccrotique, est souvent bien marquée sur la fin des accès de la fièvre par les phlyctènes et les gales qui viennent au nez et aux lèvres des fébricitans, par les picotemens qu'elle produit sur les yeux des malades et des personnes qui en approchent.

LVIII. L'exhalation eccrotique peut encore être regardée

regardée comme la cause des sueurs fétides des éruptions pourpreuses, milliaires, psoriques; des dépôts, des évacuations sanguines ou humorales spontanées, des urines bourbeuses et sédimenteuses qui terminent différentes espèces de fièvres : on les a appelées *critiques*, quand elles sont suivies d'une amélioration dans les symptômes de la maladie, et *symptômatiques*, quand, au contraire, ceux-ci augmentent.

LIX. Cette eccrose, ou vaporation haliteuse, n'a pas seulement lieu dans l'état de maladie, mais encore elle est ordinaire et nécessaire dans l'état de la meilleure santé. Elle y est connue parmi les excrétions naturelles, sous le nom de *transpiration insensible*, *pulmonaire et périphérique*, ou *diapnose adélique*.

LX. La diapnose pulmonaire et périphérique sert à décharger continuellement le système organique dans les dernières voies des iléides surabondans et inutiles, qui sont fournis par les digestions ou opérations primitives et secondaires. Tels sont ceux qui n'ont point été identifiés au principe vital organique, ou employés à la crase des humeurs, c'est-à-dire au principe vital végétatif des fluides animalisés.

LXI. On conçoit facilement que la suppression ou même la diminution de cette eccrose adalique, devient promptement, dans tous les cas, une

source de maladies. Les iléides, arrêtés et refoulés dans les dernières voies, y deviennent dès-lors étrangers, et forment une épacmase délétère et nuisible, en s'associant à ceux qui s'élèvent ensuite des digestions consécutives à l'intranspiration.

LXII. Cette dialepsie ou épacmase d'intranspiration produit bientôt la perte de l'équilibre ordinaire dans les énergies qui en sont frappées. Elle est ordinairement annoncée par l'exorescence de quelques symptômes morbifiques, légers, mais qui dégénèrent souvent en maladies graves et quelquefois funestes.

LXIII. On voit naître, par l'intranspiration et par l'anidrosie, la courbature et les douleurs dans les membres, aux articulations, à la tête : elle produit l'enchifrenement, l'éternuement, le corysa, les ophthalmies, les maux de gorge, les péripneumonies, et tous les autres accidens qui précèdent et qui forment ou accompagnent les affections catarrales, rhumatiques, etc., etc.

LXIV. Le caractère épacmastique des iléides altérés ou délétères donne essentiellement et exclusivement le caractère à la fièvre, dont il détermine en même temps la nature et les révolutions paroxismalles. Celles-ci sont entièrement subordonnées à l'émission et à la projection plus ou moins rapide ou prolongée des iléides

altérés ou fébriles dans la structure des parties où ils se disséminent.

LXV. Toutes les maladies qui affligent les corps animalisés, quels qu'en soient la nature et le siége, sont toujours consécutives à un ou plusieurs accès de fièvre universelle ou partielle : elles n'en sont et ne peuvent être qu'une continuation d'effets immédiats ou dérivatifs, soit par épigénèse, par mataptose, par métastase ou par apostase généraux ou locaux. Tous ces changemens ne sont que des modifications plus ou moins graves, et symptômatiques de la fièvre.

LXVI. C'est pourquoi la fièvre, qui a précédé ou qui accompagne les affections ou maladies en général et en particulier, doit toujours être regardée comme la première période de leur exorescence, et comme la base incommutable d'où naissent tous leurs symptômes diagnostics généraux et locaux, présens et futurs, idiopathiques et eutropiques.

LXVII. On peut excepter de ces affections ou accidens morbifiques, la thanasie apoplectique ou la mort subite, qui paraît arriver sans fièvre apparente : mais c'est moins parce que celle-ci n'a pas eu le temps de s'établir, que parce qu'on n'a pas celui de la reconnaître par des signes extérieurs ou sensibles.

LXVIII. La thanasie apoplectique n'en reconnaît pas moins pour cause efficiente matérielle et élémentaire immédiate, les iléides osotes ou sepsites, dont la violente projection vers la tête y produit une épacmase subite, qui arrête et détruit sur-le-champ la mégalotechnie vitale des énergies locales, et ainsi de proche en proche. Quelle que soit néanmoins la rapidité de cette projection, elle se fait toujours sentir; mais l'instant est si court dans cette insurrection haliteuse phthartique, qu'on n'a pas le moment d'y parer.

LXIX. Les maladies consécutives à un premier ou à plusieurs accès de fièvre se constituent suivant le caractère que celle-ci a pris ou avait pris, suivant la nature et les usages de l'organe où elle a pris naissance ou qu'elle a attaqué secondairement; enfin, suivant les dispositions idiocratiques ou accidentelles des parties alors affectées.

LXX. Ainsi que la fièvre qui les a précédées et qui les accompagne, toutes les maladies n'ont et ne peuvent avoir qu'une seule cause efficiente matérielle et élémentaire immédiate. Cette cause ne peut être trouvée ailleurs que dans l'altération, par hepsie ou par aphésie, des propriétés naturelles et des rapports idiotropiques des iléides osotes et sepsites en émission et en contact dans quelques parties du système organique.

LXXI. L'émission et le contact aggrégatif ou disjonctif des deux iléides ne se fait pas toujours dans la même direction projectile, quoique les effets locaux fussent toujours les mêmes, ou à-peu-près les mêmes, pendant leur démersion.

LXXII. Il y a des affections ou maladies dans lesquelles l'un ou l'autre iléide, ou tous les deux iléides agissent en se disséminant du dedans en dehors des organes qui en contiennent le foyer. Il y a d'autres affections ou maladies où, au contraire, l'un ou l'autre iléide, ou tous les deux iléides sont projetés et immergés du dehors en dedans des organes qui n'en retiennent pas le foyer.

LXXIII. Quelle que soit la direction que suivent les iléides dans la formation des maladies ou des accidens morbifiques ou thanatiques qui frappent les organes ou les corps des êtres animalisés, ils ont une manière d'agir qui leur est propre et qui leur appartient exclusivement c'est pourquoi les maladies ou accidens qui sont produits par l'un des iléides ne peuvent l'être par l'autre iléide. Cependant cette distinction n'appartient qu'à leur constitution radicale; car il n'en est pas de même à l'égard de quelques-uns de leurs symptômes, qui présentent souvent des analogies.

LXXIV. Les affections et les maladies mo-

lendésiques, telles que l'algor ou le rigor fébrile, l'ataxie et l'ecplexie nerveuses, les affections cloniques, eutropiques, par analgésie et catapsyxie; l'atonie, la paralysie, les engorgemens eutropiques; les congestions, les emphraxies froides, indolentes et synergiques; les infiltrations ou épanchemens séreux; l'apoplexie et la thanasie hénotique ou pectique, qui arrivent au commencement et vers le milieu d'une digestion alimentaire aradique, et qu'on a appelées *apoplexies humorales*, et une infinité d'autres maladies qui sont avec diminution ou perte de la chaleur animale naturelle, ou de la sensibilité, ou du mouvement musculaire, naissent par la hepsie ou l'épacmase des iléides osotes en démersion.

LXXV. Les affections et les maladies optésiques, telles que le therme ou le causus fébrile, les fièvres continues, ardentes, putrides, malignes, pestilentielles, exarsiques; les affections cloniques aigües, amétriques ou irrégulières; les crises et les fièvres nerveuses caloriques et ecplectiques; les spasmes convulsifs orgasmiques et synactiques; les engorgemens, les congestions, les emphraxies chaudes, douloureuses; les phlegmasies ou inflammations; les dépôts phlegmoneux, érysipélateux, les éruptions euphlectiques, les abcès, les extésies et les suppurations douloureuses; les délires, l'apoplexie et la thanasie

orgasmique ou sepsite, qui arrivent sur la fin ou immédiatement après une digestion alimentaire aradique, et qu'on a nommées *apoplexies sanguines* ou *coups de sang*, et plusieurs autres maladies, qui sont avec augmentation ou excès de la chaleur animale naturelle, ou de la sensibilité, ou du mouvement musculaire, procèdent de la hepsie ou de l'épacmase des iléides sepsites en démersion.

LXXVI. Les fièvres intermittentes, et toutes les affections ou maladies, dans lesquelles on voit alterner les symptômes de la molendésie avec ceux de l'optésie, viennent de la hepsie ou de l'épacmase des iléides osotes et sepsites, dont le foyer est dans le même organe. La fièvre intermittente algorique et calorique est causée par l'iléide saburral et par l'iléide bilieux, dont le foyer se trouve alors dans l'estomac. J'expliquerai ailleurs comment les accès sont soumis à des révolutions périodiques.

LXXVII. Ainsi, si la fièvre et toutes les autres maladies sont considérées du côté de leurs causes efficientes matérielles et élémentaires immédiates, elles ne sont véritablement que le symptôme ou l'accident consécutif d'un excès d'action et de corrélation entre les iléides biotiques osotes et les iléides biotiques sepsites, d'où naît le dérangement des énergies vitales.

LXXVIII. Cette délésie, ou excès d'action et de corrélation, provient le plus ordinairement des iléides qui sont fournis par les matières des digéstions naturelles ou non naturelles des premières ou des secondes voies.

LXXIX. Il arrive aussi fréquemment que cette délésie vient des iléides qui ont leur foyer à l'extérieur des corps : tels sont ceux qui sont formés de l'eccrose terrestre, ou qui sont produits par la vitalité élémentaire et par la spontanéité des diverses substances qui sont en décomposition à la surface de la terre, et qui entrent dans la constitution générale ou locale de l'atmosphère.

LXXX. Les iléides qui proviennent de l'eccrose transpirable ou de la derse de la terre, ceux qui sont fournis par l'exerrhose des substances ou matières abandonnées dans l'air ou dans l'eau, ou dans le feu, à la dissolution spontanée ou artificielle, produisent sur les organes des corps animalisés les mêmes effets que les iléides constitutionnels simples ou hétérogènes en émission et en démersion dans lesdits organes.

LXXXI. Ces iléides extérieurs ou anémiques peuvent causer la fièvre et les autres maladies consécutives ou concomitantes, quand ils sont trop actifs, ou qu'ils sont introduits en épacmase dans la structure organique, par la péri-

phérie et l'épiphanie du corps, ou par les autres surfaces ou cavités accessibles à l'air ambiant.

LXXXII. Les iléides anémiques ne sont en conséquence distingués des iléides intérieurs que par la différence et la situation du foyer qui les dissémine, et par la direction de leur immersion organique. Les premiers agissent par esphlase du dehors en dedans, et ont leur foyer à l'extérieur des corps; les derniers agissent par anatase du dedans en dehors, et ont leur foyer à l'intérieur des corps.

LXXXIII. Les iléides extérieurs constituent l'atmosphère, c'est-à-dire ce fluide subtil, mixte, hétérogène, anémique, qui couvre la surface de la terre et des eaux : il est formé d'abord de l'air pur ou coïtif, auquel se trouvent réunis tous les effluves qui s'élèvent des corps terrestres en vitalité individuelle ou élémentaire.

LXXXIV. L'atmosphère en ses catastases ou constitutions, qui varient considérablement, devient, par ses iléides, la cause de plusieurs maladies ou affections dans les corps animalisés et vivans qui en sont baignés : il n'influe pas moins encore sur les végétaux.

LXXXV. Les vices ou altérations de l'atmosphère occasionnent chez les uns des épacmases d'iléides osotes ou sepsites, tandis qu'il produit

en même temps chez les autres des paracmases des mêmes iléides.

LXXXVI. L'atmosphère agit, tantôt par une température trop chaude ou trop froide, ou trop sèche ou trop humide; d'autres fois c'est par des qualités essentiellement oléthères et nuisibles à certaines dispositions ou diathèses des organes ou des corps.

LXXXVII. Si des corps animalisés et vivans se trouvent en contact d'iléides exhalans de leur périphérie, la vaporation eccrotique individuelle produit encore souvent sur leurs organes, par épacmase ou paracmase, divers phénomènes, dont les uns peuvent en altérer la santé et y causer des maladies, tandis que les autres peuvent la rétablir ou l'améliorer, si elle est dérangée ou mauvaise.

LXXXVIII. Si la nature ou la qualité, ou la quantité des iléides en vaporation à la périphérie de ces corps est la même, si les iléides y sont projetés avec la même force, si les pores exhalans et inhalans sont de même diamètre, il y a alors homotonie eccrotique ou équilibre hylarchique dans les iléides qui sortent de ces divers corps.

LXXXIX. Par cette homotonie eccrotique, les iléides exhalans d'un corps ne peuvent s'immerger dans les organes ou dans la structure d'un autre

corps, parce qu'ils en sont repoussés par ses iléides à force égale ; alors ni les uns ni les autres ne sont nuisibles : ils se disséminent et se perdent aussitôt dans l'atmosphère ambiant, dont ils constituent, ou renforcent ou entretiennent, ou détruisent les qualités.

XC. Si la nature, ou la qualité, ou la quantité des iléides en vaporation à la périphérie de ces divers corps n'est pas la même ; si les iléides y sont projetés au dehors avec une force inégale ; si enfin les pores exhalans ou inhalans n'y sont pas de même diamètre, il y a alors une diastémie eccrotique ou perte d'équilibre hylarchique dans les iléides en contact à la périphérie de ces corps, qui cause bientôt le trouble dans les fonctions des organes qui l'éprouvent.

XCI. Par cette diastémie eccrotique, les iléides exhalans d'un corps s'immergent dans les organes d'un autre corps, dans ceux même où ils ne trouvent pas une résistance suffisante et vers lesquels ils sont transportés par une force d'attraction élémentaire ou magnétique, qui appartient à la vitalité individuelle des organes ou des corps qui les reçoivent.

XCII. Par l'effet des dispositions ci-dessus de la diastémie eccrotique, certains corps tombent en exsolution radicale ou relative, c'est-à-dire

en aphésie ou paracmase de forces et de propriétés alchianiques, eu égard à ce qu'ils étaient avant le contact eccrotique.

CXIII. L'exsolution alchianique est utile aux corps qui sont en hepsie ou épacmase des mêmes forces et des mêmes propriétés : elle leur est nuisible, si les énergies vitales y étaient en rapports sanitaires ; en fin, elle leur est fâcheuse et souvent funeste, si ces énergies étaient déjà paracmastiques.

XCIV. Les organes ou les corps tombés en aphésie par la vaporation eccrotique d'autres corps, ou de la terre ou des eaux, en éprouvent les effets du dedans au dehors. Les iléides internes fournis par les digestions primitives ou secondaires y acquièrent plus de force centrifuge, au moyen de laquelle ils s'épuisent en se transportant trop promptement à la périphérie des corps ou des organes, d'autant mieux que les iléides externes ou atmosphériques leur offrent alors une résistance insuffisante ou nulle.

XCV. Par une autre suite de la diastémie hylarchique, certains autres corps tombent en accrétion relative ou radicale, c'est-à-dire en hepsie ou épacmase de forces et de propriétés alchianiques, eu égard à ce qu'ils étaient avant le contact eccrotique.

XCVI. Cette accrétion alchianique est utile aux

corps qui sont en aphésie ou paracmase des mêmes forces et des mêmes propriétés : elle leur est nuisible, sans nul doute, si les énergies vitales y étaient en rapports sanitaires ; enfin, elle leur fâcheuse et souvent funeste, si déjà ces énergies y étaient épacmastiques.

XCVII. Les organes ou les corps en hepsie, et qui sont atteints de la vaporation eccrotique des autres corps, ou de la terre ou des eaux, en éprouvent les effets du dehors en dedans. Les iléides externes y agissent par une force centripète, d'autant plus accélérée qu'ils trouvent moins de résistance de la part des iléides internes exhalans : c'est alors qu'ils s'immergent par la périphérie des corps ou des organes extérieurs ou accessibles.

XCVIII. On voit que l'iléidologie que je viens de donner, explique les deux actions centrifuge et centripète de l'hylarchie animale, et fait connaître spécialement les premières causes de la contagion. Elle nous découvre encore la cause de la transmission des maladies ou affections des vieillards aux jeunes gens qui couchent avec eux ; enfin elle nous démontre comment se fait la propagation et la communication de la petite vérole et de la rougeole, de la gale, des dartres et autres affections qui se gagnent par le contact des corps ou des vêtemens.

XCIX. Quel que soit le foyer disséminateur des iléides, qui, en dérangeant l'équilibre naturel des énergies vitales dans les corps animalisés, y font naître diverses affections ou maladies, il est évident que les indications qui se présentent à remplir dans l'althaxie ou la cure des maladies, doivent d'abord se diriger vers cette action et réaction qui forme la mégalotechnie hylarchique,

C. Il y a différentes manières d'atteindre la démersion, l'action et la corrélation naturelles des iléides biotiques en hepsie ou en aphésie, dans les organes des corps animalisés,

1.° En évacuant ou en éloignant mécaniquement le foyer des humeurs ou des matières qui fournissent les iléides, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des corps ou des organes affectés;

2.° En décomposant ou en neutralisant dans leurs foyers même ces humeurs ou matières viciées ou altérées, et encore leurs iléides, à mesure qu'ils s'immergent dans la structure organique;

3.° Enfin, en éconduisant au dehors du corps ou des organes, d'une manière prompte, par l'emploi des remèdes ou moyens iléidotiques, tous les iléides surabondans ou délétères, au moyen des émonctoires qui leur conviennent.

CI. L'évacuation mécanique des humeurs ou matières qui forment le foyer disséminateur des

iléides délétères ou morbides se fait par une operation plus ou moins directe, qui s'exerce par des remèdes ou agens sur la capacité qui renferme ce foyer.

CII. Ce n'est pas ici le moment de m'expliquer sur les divers moyens qu'on emploie ou qu'on peut employer pour écarter des organes ou des corps le foyer des iléides morbides qui ont leur siége tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ces moyens seront mentionnés dans les articles des divisions textuaires auxquels ils appartiennent. Je m'arrêterai cependant un instant sur l'emploi des vomitifs et des purgatifs actifs dans le traitement des maladies aigües, attendu que ces remèdes tiennent le premier rang parmi les évacuans mécaniques des premières voies, et parce qu'ils y sont employés très-fréquemment.

CIII. On sait que la plupart des maladies aigües sont occasionnées par la surabondance ou le vice des sucs gastriques amassés dans l'estomac, ou par la surabondance ou le vice de la bile en stase dans les intestins grêles. Il n'y a pas de doute que, dans l'althaxie ou la cure de ces maladies, c'est là où il faut d'abord chercher le foyer disséminateur des iléides morbifiques. Mais, lorsque ce foyer est reconnu, est-il toujours praticable ou prudent de tenter de l'évacuer par une opération mécanique irritante et violente, telle que

celle qui est produite par les vomitifs et les purgatifs actifs ?

CIV. Il est certainement toujours urgent, et il n'est presque jamais dangereux, dans le commencement des maladies aigües, d'évacuer l'estomac, même par une opération mécanique, d'autant mieux qu'il y a alors ordinairement surabonbance ou vice des sucs gastriques contenus dans ce viscère; d'autant mieux que cette surabondance ou ce vice ne peut qu'augmenter chaque jour, puisque ces sucs n'y sont plus consommés par la digestion alimentaire qu'on est forcé d'interdire aux malades par la diète.

CV. Si on n'évacuait pas l'estomac, il se remplirait d'autant plus de sucs gastriques, qu'on refuserait plus long-temps des alimens aux malades. Ces sucs, devenus superflus, saburreux, âcres et épais par leur stagnation et par la fièvre, altéreraient bientôt le principe vital organique et toutes les facultés peptiques de ce sac membraneux, par les iléides délétères qui s'en éleveraient sans aucune modification ou adjonction aux effluves alimenteux.

CVI. C'est pourquoi l'emploi d'un vomitif est toujours utile dans la première période des maladies aigües et dans toutes celles où on prescrit la diète. Ce remède emporte aussitôt un foyer de matières ou humeurs viciées, ou altérées, ou

ou surabondantes, qui augmenterait chaque jour et qui ne peut fournir que des iléides au moins inutiles, et le plus souvent dangereux dans l'état de vacuité où se trouve l'estomac.

CVII. Par l'effet du vomitif, une partie des humeurs ou matières qu'il contient est évacuée par haut; tandis que l'autre partie est précipitée dans l'intestin, où elle devient utile, en y fournissant des iléides osotes, nécessaires pour réprimer, au défaut de chile, l'action des iléides sepsites sur les viscères, et tempérer la bile à l'ouverture des excrétoires.

CVIII. L'action du vomitif porte encore, dans les parois de l'estomac, une secousse qui lui est avantageuse, en ce qu'elle y arrête la syntonie épicritique et la synneusie végétative de l'énergie adalique locale, qui continue, malgré la fièvre et les autres symptômes, à remplir le ventricule des sucs gastriques : c'est ainsi que cette action peut prévenir et empêcher les affections plastiques dans les viscères des digestions alimentaires.

CIX. Il n'est pas aussi urgent, et il est le plus souvent très-dangereux, dans le commencement et avant la fin des maladies aigües, de vouloir vider les intestins grêles par une opération mécanique, telle que celle que produit un purgatif actif, toujours plus ou moins irritant. Ici la

bile se trouve nécessairement dans un état d'orgasme d'autant plus marqué, que la masse en est plus volumineuse, plus étendue, et que la fièvre est plus forte; d'ailleurs les iléides sepsites qui s'en dégagent, par une émission plus abondante et plus précipitée, tiennent constamment les parois des intestins qu'ils frappent dans un état de spasme synactique, qui, en comprimant plus fortement les boudins chymeux et bilieux, les rendent d'autant plus difficiles à évacuer.

CX. Il est aisé encore de comprendre que l'administration d'un purgatif en pareil cas, ne pouvant qu'augmenter beaucoup le spasme synactique des entrailles ou pantices, doit les conduire promptement à l'état de phlogose, où ils sont disposés par l'action des iléides sepsites.

CXI. L'opération d'un purgatif, en supposant toutefois qu'elle produise tout l'effet qu'on en attend, celui de vider les intestins grêles de la bile et des matières chymeuses altérées qu'ils renferment, devient au moins inutile, puisqu'elle favorise d'autant mieux une nouvelle excrétion de bile dans les pantices, peut-être plus considérable et plus à craindre que celle qu'on a évacuée.

CXII. La bile qui a séjourné dans les intestins pendant quelques accès de fièvre, a perdu ses iléides sepsites les plus subtils et les plus âcres, et ne présente plus que des fèces dessé-

chées, brûlées, apoëtiques et aphodiques. Elle se trouve dans un état d'aphésie ou d'exsolution de forces et de propriétés, qui l'empêche de devenir nuisible après les premières révolutions paroxismales de la maladie : il est donc important de ne pas vider l'intestin grêle de cette bile apoëtique.

CXIII. Une nouvelle excrétion de bile dans l'intestin grêle, pendant les progrès et l'état d'une maladie aigüe, devient au contraire d'autant plus dangereuse, que la bile qui est versée dans ce canal, étant déjà altérée dans ses secrétoires par la chaleur de la fièvre, ne peut produire que des iléides très-actifs, plus délétères que les premiers. Ces nouveaux iléides sepsites, venant à agir sur des viscères déjà violemment agacés, et érétisés par les précédens iléides et par les secousses d'un purgatif, augmentent bientôt, et aggravent presque toujours les symptômes de la maladie.

CXIV. Dans le traitement althaxique des maladies aigües, l'évacuation mécanique de l'estomac est donc utile et même nécessaire au début des premiers symptômes, ou pendant le cours des premières périodes :

1.° Pour évacuer promptement une partie des sucs que ce viscère contient, et qui sont toujours viciés, ou au moins superflus, dans un

moment où ils ne peuvent plus être employés à la digestion alimentaire qui est interdite ;

2.° Pour précipiter une autre partie de ces sucs gastriques dans l'intestin grêle, afin d'y porter un foyer disséminateur des iléides osotes, devenus nécessaires pour tempérer et neutraliser l'épacmase des iléides sepsites qui s'élèvent de la bile en stase ;

3.° Pour arrêter dans l'estomac l'excès de l'énergie adalique, qui y verse continuellement des sucs gastriques, à cause de sa vacuité, et enfin pour prévenir et empêcher les excès de l'énergie plastique dans les glandes gastriques et les entéradènes.

CXV. Dans toutes les maladies, il y a toujours des signes extérieurs qui indiquent ou contre indiquent l'évacuation mécanique de l'estomac par l'emploi du vomitif. Les principaux se tirent de l'inspection de la langue : si elle est blanche, limoneuse et saburreuse (ce qui est produit par l'épacmase des iléides osotes qui s'exhalent des sucs gastriques surabondans), le vomitif est indiqué : si la langue est rouge, sèche ou noire, il y a paracmase des iléides osotes, par la diminution des sucs gastriques ; les parois de l'estomac n'étant point surchargées de ces sucs, l'action du vomitif y serait au moins inutile, et plus souvent dangereuse.

CXVI. Dans le traitement althaxique des maladies aigües, et avant leur jugement, l'évacuation mécanique des pantices ou intestins grêles est inutile, et ordinairement dangereuse :

1.° Parce qu'on évacuerait une bile qui, ayant perdu ses iléides les plus subtils par les premiers accès de la fièvre, et qui est réduite à l'état de fèces apoëtiques et aphodiques, n'est plus à craindre, et peut être utile pour garantir les parois de l'intestin et empêcher de nouvelles irritations locales;

2.° Parce qu'en vidant l'intestin à l'ouverture des excrétoires hépatique et cystique, on favorise un versement considérable d'une bile nouvelle, qui, ne pouvant être employée à la digestion alimentaire, forme de nouvelles stases, d'autant plus dangereuses, que la bile a déjà acquis dans ses secrétoires beaucoup d'altération par la fièvre, et que les iléides sepsites qui s'en dégagent sont plus délétères;

3.° Parce que l'opération d'un purgatif actif, dans un moment où les viscères sont érétisés, ne peut qu'en accroître le spasme, et y amener tous les accidens consécutifs à l'irritation;

4.° Enfin, parce que les seuls évacuans qui conviennent aux intestins grêles dans les maladies aigües, sont ceux qui peuvent lâcher doucement le canal des matières qu'il contient, en

tempérant et en neutralisant, sans secousses, les iléides sepsites qui s'en dégagent : c'est ce que la bonne pratique obtient par l'emploi des laxatifs acidulés, etc.

CXVII. De là vient que plus on purge dans certaines maladies, plus on augmente les symptômes d'irritation, et notamment la fièvre : si l'on considère à la vérité la quantité de bile qu'on rejette chaque fois, on est tenté de croire que le foyer en est inépuisable, et qu'il faut repurger souvent : cette erreur a déjà été fatale à un grand nombre de malades, depuis que la manie de purger beaucoup dans le cours des maladies aigües a prévalu chez quelques praticiens.

CXVIII. En tout traitement, ou althaxie, qui n'est pas mécanique, tous les remèdes qu'on administre, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des organes ou des corps animalisés, ont nécessairement trois manières d'agir évidentes, dont deux sont simples, et une compliquée :

1.° Les uns agissent en absorbant et en éteignant l'activité des iléides biotiques ou morbides dans les organes où ils sont portés ou appliqués ;

2.° Les autres opèrent, en transportant, dans les organes où ils sont portés ou appliqués, de nouveaux iléides propres à augmenter les propriétés ou les effets des iléides internes ;

3.° Enfin d'autres remèdes agissent, de l'une et de l'autre manières ci-dessus, à-la-fois.

CXIX. C'est par ces différentes manières d'agir, que l'on remarque que la théorie de l'action ou des vertus des substances médicamenteuses appliquées aux corps animalisés, est encore fondée sur l'iléidologie : elle seule en effet peut rendre raison de tous les phénomènes qui appartiennent à la matière médicale ou aux effets physiques des médicamens.

CXX. L'iléidologie médicale doit par conséquent diriger toujours dans le choix des remèdes ou substances qu'on destine à l'althaxie d'une maladie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On ne doit fixer son choix que sur les médicamens qui peuvent fournir les iléides opposés à ceux qu'on veut détruire ou énerver dans les organes affectés, ou analogues à ceux qu'on veut rétablir ou augmenter, et qui sont les causes efficientes matérielles et élémentaires immédiates des épacmases et des paracmases.

CXXI. D'après les principes de l'idéologie médicale, on doit employer les remèdes ou substances qui abondent en iléides osotes, lorsqu'on voudra traiter avec succès les affections ou maladies qui sont occasionnées et entretenues par la hepsie ou l'épacmase des iléides sepsites, et *vice versâ*. La saine pratique a depuis

long-temps adopté une marche qui est conforme, en donnant des acides dans les maladies bilieuses et inflammatoires, etc.; tandis qu'elle administre les toniques et les alkalins dans les maladies d'atonie et saburrales, etc.

CXXII. Les vésicatoires ou épispastiques, les synapismes, les rubéfians, les cathérétiques, et autres applications semblables, ont encore sur les autres remèdes une manière d'agir particulière, qui les rend infiniment utiles dans le traitement des maladies ou affections les plus graves : par exemple dans celles où les iléides trop abondans ou trop oléthères mettent en péril les énergies vitales, si on ne leur ouvre une issue facile et prompte.

CXXIII. Ces diverses applications établissent à l'extérieur des organes ou des corps, des centres d'irritation exutoire, au moyen desquels elles attirent vers elles l'exhalation eccrotique des iléides internes, auxquels elles ouvrent, par ce moyen, une issue prompte et facile, locale ou dérivative.

CXXIV. Cette eccrose locale ou dérivative est toujours un moyen utile et souvent très-nécessaire dans la cure de toutes les maladies où il est difficile de calculer les chances au profit des malades par le seul usage des remèdes internes.

CXXV. Au nombre des remèdes qui favorisent

et déterminent l'eccrose locale ou dérivative des iléides morbides, il faut encore mettre dans les premiers rangs les épithèmes faits avec les végétaux récens, ou avec les animaux vivans éventrés, appliqués à l'extérieur du corps, sur, auprès ou à l'opposite des organes affectés de maladies.

CXXVI. Ces applications, fort usitées dans la pratique populaire, ont souvent des succès qui étonnent, dans les maladies les plus graves et désespérées. On dit vulgairement, si l'épithème se corrompt promptement, c'est que le venin de la maladie est emporté; si, au contraire, il ne se corrompt pas, ou très-lentement, c'est que le venin ne saurait sortir, parce qu'il est trop répandu : et la maladie continue souvent jusqu'à la mort.

CXXVII. Les inductions que le peuple tire de ces deux remarques, sont fondées sur les principes de l'iléidologie médicale. L'épithème met en aphésie ou paracmase les iléides internes fébriles ou délétères, quand il se corrompt, parce qu'ils sont attirés dans la matière ou la substance qui le compose; quand, au contraire, il ne se corrompt pas, l'épacmase des iléides internes subsiste, et la maladie continue.

CXXVIII. Si, dans le traitement des maladies, il est si important au succès de la cure de faire

un bon choix des remèdes ou substances iléidotiques, il ne l'est pas moins d'apporter la même attention dans le choix des alimens qui doivent faire une bonne eusitie, afin de conserver ou restaurer la santé.

CXXIX. La santé se conserve et les corps se fortifient, par l'emploi des alimens et boissons qui font la meilleure trophie, c'est-à-dire la plus solide nutrition : telles sont ceux et celles qui conviennent à l'eutaxie, ou au tempérament et aux habitudes des organes et des corps. L'expérience iudividuelle peut seule diriger ici le choix.

CXXX. En général, les substances qui abondent le plus en principes acéteux ou fermentescibles, et qui fournissent beaucoup d'iléides osotes, sont celles qui nourrissent le plus solidement. Cela doit être ainsi, parce que ces iléides ont seuls la vertu plastique, sans laquelle il ne peut se faire de nutrition. Les iléides sepsites, au contraire, viennent toujours des substances qui nourrissent le moins; ils ont la vertu disjonctive et synotique qui les empêche de faire l'eutrophie ou une bonne et solide nutrition, quand ils ne rencontrent pas des iléides osotes suffisans pour arrêter leurs effets.

CXXXI. L'observation journalière est ici parfaitement d'accord avec le raisonnement. On

remarque, en effet, que ceux qui mangent beaucoup de pain ou de farineux; ceux qui se nourrissent de végétaux, de viandes fraîches; ceux qui boivent souvent de l'eau, ou des boissons acéteuses, sont en général bien portans et vigoureux : tandis que ceux qui s'alimentent de peu de pain, ou de peu de plantes céréales et légumineuses; ceux qui mangent beaucoup de viandes faisandées, et qui font usage souvent du vin, des boissons toniques et des liqueurs spiritueuses, sont ordinairement exitèles et plus faibles : ils sont plus sujets à la molynsie et à la cachexie.

CXXXII. Quelles que soient les personnes qui ont adopté exclusivement une manière de s'alimenter, elles n'en sont pas moins exposées à éprouver de temps à autre des dérangemens plus ou moins sensibles dans les digestions. Ces dérangemens peuvent arriver par diverses causes, auxquelles on peut souvent obvier; mais il en est une à laquelle il est difficile de se soustraire, c'est l'action des iléides qui entrent dans la constitution de l'atmosphère.

CXXXIII. L'iléidologie indique aux personnes qui suivent par goût ou par tempérament, ou par nécessité, un régime particulier de vivre, de s'en écarter quelquefois pour empêcher les épacmases ou la surabondance des iléides que ce régime produit dans leurs organes, et dont les

mauvais effets peuvent nuire plus tôt ou plus tard. Il faut ici des modérations qui portent tantôt sur l'emphycie végétative, et d'autres fois sur l'emphycie organique.

CXXXIV. Ceux qui se nourrissent ordinairement de végétaux et de substances qui fournissent beaucoup d'iléides osotes, doivent faire usage de temps en temps de quelques boissons vineuses ou spiritueuses, et manger moins de pain et de farineux, pour arrêter les excès de l'énergie plastique dans leur nutrition.

CXXXV. Ceux qui s'alimentent de viandes et de substances qui abondent en iléides sepsites, doivent user de temps à autre de boissons acidulées, et manger plus de pain et de farineux, pour empêcher les excès de l'énergie leffatique dans leur nutrition.

CXXXVI. Pendant les diverses constitutions ou catastases de l'atmosphère, lorsqu'on veut conserver sa santé et se préserver des maladies sporadiques et épidémiques qui règnent dans les différentes saisons de l'année, il n'est pas moins utile de considérer les effets et la corrélation des iléides internes et externes, pour établir et régler son régime de vivre particulier.

CXXXVII. Le régime doit être tel, qu'il forme dans les digestions des iléides assez abondans et assez énergiques, pour pouvoir contrebalancer

l'action des iléides atmosphériques et anémiques, et conserver ou rétablir entre les uns et les autres leurs rapports et leurs proportions sanitaires idiotropiques.

CXXXVIII. Lorsque la température ou la catastase de l'air est héilétique, c'est-à-dire trop chaude humide, ou trop chaude sèche, les iléides sepsites y prédominent d'action et de corrélation sur les iléides exhalans du corps : bientôt il peut arriver rupture dans l'équilibre hylarchique de ce corps, par la formation des épacmases adaliques ou leffatiques, avec des paracmases plastiques. Il faut alors que les principes nutritifs, fournis par les digestions, s'y opposent et abondent en iléides osotes : c'est pourquoi on doit se nourrir plus particulièrement de végétaux, de viandes salées, de poisson, d'œufs, et user de boissons acides et fermentées ou aqueuses, et manger plus de pain et peu d'épices.

CXXXIX. Lorsque la température ou la catastase de l'air est psyctérique, c'est-à-dire trop froide humide, ou trop froide sèche, les iléides osotes prédominent d'action et de corrélation sur les iléides exhalans du corps : bientôt il peut y avoir rupture dans l'équilibre hylarchique de ce corps, par la formation des épacmases adaliques et plastiques, avec des paracmases leffatiques. Il faut, dans ce cas, que les principes

nutritifs, fournis par les digestions, s'y opposent et abondent en iléides sepsites. C'est alors qu'on devra se nourrir plus particulièrement de viandes faites, faisandées, épicées; manger peu de pain, et user des boissons vineuses, toniques, spiritueuses.

CXL. Voilà toutes les bases principales de l'hypurgie, sur laquelle est appuyée entièrement la théorie naturelle, prophylactique et althaxique ou curative de toutes les affections et maladies des corps animalisés, et particulièrement de l'homme. Elles doivent constamment servir de règles dans la pratique de la médecine, parce qu'elles forment les plus solides fondemens de la matière médicale et de l'hygiène.

Le médecin clinique doit se diriger sur cette hypurgie, parce qu'il ne peut avoir des guides plus sûrs, plus simples et plus faciles à suivre, que la technie des rapports et des oppositions des iléides soit corporels, soit atmosphériques. Je développerai plus au long ces parangélies, avec tous les principes que je viens d'établir, à mesure qu'ils se présenteront à traiter dans les différentes sections de l'*Alchianosologie*.

La rédaction des nombreux articles qui entrent dans la confection des genres, espèces et variétés qui appartiennent aux trente-six sections ou souches principales de l'*Alchianosologie*, n'étant

point encore achevée, je ne puis donner ici que le cadastre textuaire de cette *Nosologie élémentaire*.

L'*Alchianosologie* complette formera plusieurs volumes. On connaîtra par le tableau suivant, la tâche difficile et minutieuse que je me suis imposée, et la marche que je tiens pour parvenir à donner en ce genre un ouvrage régulier, absolument neuf, qui, dans ce moment, est fort avancé et ne tardera pas à paraître.

Dans les trente-six souches qui composent l'*Alchianosologie*, je n'ai dû comprendre que les affections et les maladies internes et externes iléidotiques, qui sont essentiellement du ressort de l'hypurgie médicale. Mais il y a encore d'autres affections qui appartiennent particulièrement à la technie chirurgicale.

Ces affections comprennent toutes les lésions organiques par æschésies ou difformités naturelles et accidentelles. Elles seront classées dans quatre souches principales, en deux textuaires, à la fin de l'*Alchianosologie*, sous l'indication *Maladies aeschésiques*, titre IV.

CADASTRE TEXTUAIRE DE L'ALCHIANOSOLOGIE.

TITRE PREMIER.

Des vices ou altérations de la mégalotechnie de la première énergie vitale.

MALADIES LEFFATIQUES.

TOUTES les maladiés leffatiques simples et compliquées sortent de douze souches principales, qui ont chacune pour base et pour caractère fondamental individuel l'augmentation ou l'excès, ou bien la diminution ou le défaut de spasme synactique dans les solides vifs, avec augmentation ou excès, ou bien diminution ou défaut dans les propriétés naturelles des fluides ou matières qu'ils contiennent ; de manière qu'il en est résulté une perte d'équilibre plus ou moins notable dans leurs rapports idiotropiques, qui altère plus ou moins les phases ordinaires de la puissance mégalotechnique ou threptique de l'énergie leffatique, et consécutivement des autres énergies dans l'organe ou les parties d'organes lésées.

PREMIER

PREMIER TEXTUAIRE.

Hepsies ou *épacmases.*

1.re *Souche.* Augmentation ou excès de spasme synactique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE SPÉCIALE.

DIVISION SYMBOLIQUE DES AFFECTIONS SIMPLES.

Genres.

SUBDIVISION DES AFFECTIONS COMPLIQUÉES.

Espèces. — *Variétés.*

2.e *Souche.* Augmentation ou excès de spasme synactique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

3.e *Souche.* Augmentation ou excès de spasme synactique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

II.e TEXTUAIRE.

Aphésies ou *paracmases.*

4.e *Souche.* Diminution ou défaut de spasme synactique, avec diminution ou défaut d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

5.e *Souche*. Diminution ou défaut de spasme synactique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

6.e *Souche*. Diminution ou défaut de spasme synactique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

III.e TEXTUAIRE.

Hepsies et aphésies, ou *épacmases avec paracmases*.

7.e *Souche*. Augmentation ou excès de spasme synactique, avec diminution ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

8.e *Souche*. Augmentation ou excès de spasme synactique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

9.e *Souche*. Augmentation ou excès de spasme synactique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

IV.e TEXTUAIRE.

Aphésies et hepsies, ou *paracmases avec épacmases.*

10.e *Souche.* Diminution ou défaut de spasme synactique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

11.e *Souche.* Diminution ou défaut de spasme synactique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

12.e *Souche.* Diminution ou défaut de spasme synactique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

TITRE II.

Des vices ou altérations de la mégalotechnie de la seconde énergie vitale.

MALADIES ADALIQUES.

Toutes les maladies adaliques simples et compliquées sortent de douze souches principales, qui ont chacune, pour base et pour caractère fondamental individuel, l'augmentation ou l'excès, ou bien la diminution ou le défaut de

syntonie épicritique dans les solides vifs, avec augmentation ou excès, ou bien la diminution ou le défaut dans les propriétés naturelles des fluides ou matières qu'ils contiennent; de manière qu'il en est résulté une perte d'équilibre plus ou moins notable dans leur rapports idiotropiques, qui altère ou dérange plus ou moins les phases ordinaires de la puissance mégalotechnique ou threptique de l'énergie adalique, et consécutivement des autres énergies dans l'organe ou les parties d'organes lésées.

PREMIER TEXTUAIRE.

Hepsies ou *épacmases.*

1.re *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

2.e *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

3.e *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

IIe TEXTUAIRE.

Aphésies ou *paracmases*.

4.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

5.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

6.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

IIIe TEXTUAIRE.

Hepsies et aphésies, ou *épacmases avec paracmases.*

7.e *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

8.e *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

9.e *Souche.* Augmentation ou excès de syntonie épicritique, avec diminution ou défaut d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

IV.e TEXTUAIRE.

Aphésies et hepsies, ou *paracmases avec épacmases.*

10.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

11.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

12.e *Souche.* Diminution ou défaut de syntonie épicritique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

TITRE III.

Des vices ou altérations de la mégalotechnie de la troisième énergie vitale.

MALADIES PLASTIQUES.

TOUTES les maladies plastiques simples et compliquées sortent de douze souches principales, qui ont chacune pour base et pour caractère fondamental individuel l'augmentation ou l'excès, ou bien la diminution ou le défaut de narcose staltique dans les solides vifs, avec augmentation ou excès, ou bien la diminution ou le défaut dans les propriétés naturelles des fluides ou matières qu'ils contiennent; de manière qu'il en est résulté une perte d'équilibre plus ou moins notable dans leurs rapports idiotropiques, qui altère ou dérange plus ou moins les phases ordinaires de la puissance mégalotechnique ou threptique de l'énergie plastique, et consécutivement des autres énergies dans l'organe ou les parties d'organes lésées.

PREMIER TEXTUAIRE.

Hepsies ou *épacmases.*

1.re *SOUCHE.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

2.e *Souche.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

3.e *Souche.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

II.e TEXTUAIRE.

Aphésies ou *paracmases.*

4.e *Souche.* Diminution ou défaut de narcose staltique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

5.e *Souche.* Diminution ou défaut de narcose staltique, avec diminution ou défaut d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

6.e *Souche.* Diminution ou défaut de narcose staltique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

III.ᵉ TEXTUAIRE.

Hepsies et aphésies, ou *épacmases avec paracmases.*

7.ᵉ *Souche.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec diminution ou défaut d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

8.ᵉ *Souche.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec diminution ou défaut d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

9.ᵉ *Souche.* Augmentation ou excès de narcose staltique, avec diminution ou défaut de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

IV.ᵉ TEXTUAIRE.

Aphésies et Hepsies, ou *paracmases avec épacmases.*

10.ᵉ *Souche.* Diminution ou défaut de narcose staltique, avec augmentation ou excès d'hénosie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

11.e *Souche*. Diminution ou défaut de narcose staltique, avec augmentation ou excès d'orgasme végétatif.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

12.e *Souche*. Diminution ou défaut de narcose staltique, avec augmentation ou excès de synneusie végétative.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

TITRE IV.

Des vices ou altérations de la conformation naturelle des organes.

MALADIES ÆSCHÉSIQUES.

Les maladies æschésiques sont simples et compliquées. Elles sortent de quatre souches principales, qui ont pour base et pour caractère fondamental particulier la difformité innée ou accidentelle des organes ou des corps, eu égard à ce qu'ils devaient être, ou à ce qu'ils étaient dans l'état de conformation naturelle. L'æschésie comprend tous les accidens ou les effets qui se remarquent dans les organes ou parties d'organes, par augmentation ou diminution de volume et de propriétés physiques, ou par déplacement, ou par solution de continuité dans la structure des parties

solides et des parties molles ; de manière qu'il en est résulté une difformité plus ou moins apparente et gênante, et plus ou moins nuisible aux opérations naturelles des parties affectées, ou aux rapports ordinaires que celles-ci devaient avoir ou avaient avec les autres parties du corps. Je ne traiterai sous ce titre que les lésions ou difformités organiques, qui sont anacestiques, et celles qui appartiennent spécialement à la chirurgie opératoire, attendu que toutes les autres se trouvent sous les titres précédens.

PREMIER TEXTUAIRE.

AEschésies naturelles.

1.re *Souche.* Des difformités épacmastiques, innées.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

2.e *Souche.* Des difformités paracmastiques, innées.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

II.e TEXTUAIRE.

AEschésies accidentelles.

3.e *Souche.* Des difformités épacmastiques,

acquises.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

4.e *Souche.* Des difformités paracmastiques, acquises.

THÉORIE. — DIVISION. — SUBDIVISION.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.





THÉORIE DE LA CRÉATION

ET DE

LA DESTRUCTION DU GLOBE TERRESTRE

ET

DE TOUS LES CORPS NATURELS.



I. Il y a deux élémens actifs et vitaux, savoir, le feu et l'eau ; et un élément passif ou inert, qui est la terre.

II. Les élémens actifs exercent l'un envers l'autre une action copulative, constante, spontanée, irrégulière et vapide, au moyen de laquelle leurs atomes remplissent et parcourent l'espace qui sépare leurs foyers : ils constituent, par leur réunion, un fluide mixte, éthéré et méable, qui est l'air pur ou élémentaire, coïtif.

III. L'action copulative des élémens actifs peut

être fixée et limitée, pour un temps plus ou moins long, par l'intermède et l'adjonction de l'élément passif.

IV. De cette action copulative, fixée et limitée, sont formés tous les épilathères primordiaux et secondaires des corps naturels et terrestres qui ont existé depuis la création du globe terrestre, et qui naîtront jusqu'à sa destruction.

V. L'action copulative, vapide et fixe des atomes des élémens, est une opération toute divine, que j'ai nommée *syncrise mystique*.

VI. Dans la syncrise mystique, les épilathères primordiaux des corps naturels terrestres ont été créés par l'effet de l'agrégation des atomes des trois élémens.

VII. Dans cette agrégation ou syndiasmie atomiste, chaque élément y jouit de toutes ses propriétés naturelles : de la division et de la réunion de ces propriétés sont formées toutes les qualités phytiques et physiques simples et mixtes, qui constituent l'essence des êtres naturels.

VIII. Pendant la syncrise mystique, l'élément ignée, qui a son foyer principal au soleil, et qui est le premier principe hylarchique universel et constitutionnel de tous les corps naturels, fait constamment les fonctions de mâle. L'élément aqueux, qui a son foyer principal à la mer, et qui est le second principe hylarchique uni-

versel et constitutionnel de tous les corps naturels, fait les fonctions de la femelle.

IX. Par la syncrise mystique, s'opère continuellement, successivement et spontanément l'empsycose phytique et organique des corps naturels, au moyen des épilathères secondaires, constitués par les principes propres à l'anadosie et à la zoogonie des êtres qui les produisent.

X. Cette empsycose phytique et organique n'est autre chose qu'une conversion successive, alterne, ou plutôt un changement ou un renouvellement progressif des formes corporelles des êtres organisés et vivans.

XI. Les atomes de l'élément ignée ne sont-ils pas angulaires ou coniques? Ils agissent par une force plus ou moins divergente de leur principal foyer ou de ses divisions excentriques, et avec une action vitale, toujours plus ou moins divulsive, sur les atomes de l'élément aqueux.

XII. Les atomes de l'élément aqueux ne sont-ils pas triangulaires? Ils agissent par une force plus ou moins convergente vers leur principal foyer ou vers ses divisions excentriques, et avec une action vitale, toujours plus ou moins contractile et compressible, sur les atomes de l'élément ignée.

XIII. La force convergente et l'action contractile des atomes de l'élément aqueux, étant au-

dessous de la force divergente et de l'action divulsive des atomes de l'élément ignée, ceux-ci entraînent, divisent et volatilisent nécessairement et sans cesse les premiers, pour en constituer l'air élémentaire ou coïtif.

XIV. Cette syndiasmie des seuls élémens actifs ne suffisait pas pour les rendre propres à la formation des épilathères et à l'organisation des corps terrestres; il fallait le concours d'un autre élément, ou matière intermédiaire, capable d'étreindre et fixer la ténuité, la vitalité et le mouvement vapide des atomes ignées, en même temps qu'elle augmenterait, soutiendrait et fixerait la densité et la force contractile des atomes aqueux; il fallait enfin, pour que la syncrise mystique eût de l'effet, que le mâle et la femelle y fussent ainsi en rapports moins inégaux.

XV. Cet élément intermédiaire ne pouvait convenir à cette syncrise qu'autant qu'il serait passif, inert et absorbant, pour être capable d'être adjoint aux élémens actifs, et les retenir ou les fixer pendant l'action copulative de leurs atomes.

XVI. Les atomes de l'élément passif ou terreux ne sont-ils pas ronds? Ils ont leur foyer principal au globe de la terre, et leurs divisions excentriques sont dans tous les corps et les fluides qui en dépendent.

XVII. La propriété d'inertie, qui appartient spécialement à l'élément terreux, n'est pas la seule qui lui soit essentielle ; il est encore susceptible d'être divisé à l'infini, comme les autres élémens. Cela était nécessaire, pour le rendre propre à être admis à toutes les conjugaisons élémentaires dans la formation de la vie individuelle des corps terrestres.

XVIII. Il est présumable que les deux élémens actifs existaient avant l'élément passif, et que leurs atomes, disséminés par une coïtion vapide, occupaient, sous la forme d'air, tout l'espace au moment où Dieu conçut l'idée de la création de notre globe, et de tous les corps qu'il contient et qui en sont constitués.

XIX. Ne peut-on pas croire que la création du globe terrestre et des êtres corporifiés qui lui appartiennent, s'est faite par la projection de la matière inerte au milieu des atomes des élémens actifs, disséminés et en contact de rapports et de masse plus ou moins régulier ?

XX. Quelle que soit la manière dont la projection de la matière inerte aura été faite, celle-ci a dû nécessairement être éparse et distribuée très-inégalement par une suite ordinaire des lois du mouvement et de la gravitation.

XXI. Après la projection, les particules de la matière inerte ont dû se trouver par-tout en

proportions très-différentes et très-variées avec les atomes ou particules des élémens actifs qui venaient de la recevoir, et dont elle avait fait l'absorption et la cooptation.

XXII. La disséminuation inégale des particules de la matière inerte au milieu des atomes des élémens actifs, se conçoit ainsi : si on jette une poignée de poussière dans l'atmosphère ou dans l'eau, elle se répartira très-inégalement, et d'autant plus que ces fluides seront plus agités au moment de la projection.

XXIII. Quelle que soit la force qui aura projeté cette poussière, et quelles que ténues et divisées que soient d'ailleurs ses particules à l'instant de la projection, il arrivera indubitablement qu'une partie des particules de cette poussière se précipitera au fond du fluide par flocons ou petites masses plus ou moins épaisses et plus ou moins étendues; tandis qu'une autre partie restera plus ou moins de temps suspendue dans le fluide, où d'ailleurs elle sera plus ou moins éparse.

XXIV. La projection de la matière terreuse dans les élémens actifs en mouvement coïtif dans l'espace, y a produit les mêmes distributions que la poussière jetée dans l'eau ou dans l'atmosphère. La matière s'est partagée en une nuée de flocons ou petites masses très-inégales de poids, d'étendue, d'épaisseur et de surface.

XXV. Ces flocons ou petites masses doivent être considérés isolément comme autant de parcelles copulatives, constituées par les atomes des trois élémens, diversement combinées et amalgamées entre eux. Je les ai appelés *épilathères primordiaux*.

XXVI. Les parcelles copulatives ou syndiasmiques, qui étaient les plus pesantes, parce qu'elles étaient les plus chargées de la matière inerte, ou les plus volumineuses, se sont précipitées vers un centre commun. Ce centre a été aussitôt entraîné et attiré vers le foyer de l'élément aqueux, et il a été submergé dans la masse des eaux, vu que les épilathères de toute grandeur et de toute dimension contenaient, une plus grande quantité d'atomes aqueux, que d'atomes ignées.

XXVII. Les parcelles ou épilathères plus pesans, et qui étaient au centre, sont restés en masse sous les eaux; tandis que les autres épilathères plus ténus, plus légers, et moins surchargés d'élément terreux, sont restés épars, les uns dans l'air élémentaire, les autres dans l'eau, par une infinité de divisions excentriques.

XXVIII. Les épilathères du centre, comme ceux des divisions excentriques, ont reçu successivement et spontanément leur fécondation et leur

développement par les mêmes causes que je vais expliquer.

XXIX. La réunion des parcelles copulatives, ou des épilathères primordiaux vers un centre commun, a formé et a constitué une masse de figure ronde, que j'ai nommée la *glèbe mystique*.

XXX. De cette glèbe mystique et de ses épilathères excentriques sont sortis successivement tous les corps naturels terrestres, dont les formes étaient dessinées par le vœu du Créateur et par l'effet de la projection de la matière inerte, dans la composition des épilathères primordiaux.

XXXI. Pour constituer et graduer les épilathères primordiaux, Dieu avait-il ordonné à la matière inerte de se répartir en autant de parcelles qu'il voulait créer de corps et d'êtres divers? ou bien la composition des parcelles copulatives primitives n'est-elle due qu'aux lois ordinaires du mouvement et de la gravitation, et aux effets des forces contractile et divulsive des atomes vitaux, absorbés et fixés par les atomes terreux pendant la projection?

XXXII. Si les premiers épilathères ont été ordonnés, formés et pétris par le Créateur dans la projection, il leur a donné immédiatement la configuration, la masse, le volume et les dispositions linéamentaires de la structure corpo-

relle, qu'il a désiré que chacun d'eux formât par la fécondation.

XXXIII. Si, au contraire, les épilathères primordiaux ne sont dus qu'aux forces et à l'action mécanique du mouvement et de la gravitation pendant la projection de la matière inerte, au milieu des atomes des élémens actifs en coïtion dans l'espace, on doit regarder la confection desdits épilathères, et conséquemment toutes les structures individuelles qui en sont sorties comme des accidens dus entièrement aux effets du hasard.

XXXIV. Soit que les épilathères primordiaux eussent été constitués par l'opération immédiate et attentive de la volonté du Créateur, ou par celle secondaire des propriétés qu'il a données aux élémens actifs et passif, il est vraisemblable que leurs effets consécutifs sont dus entièrement aux dernières causes. Celles-ci ont encore probablement imprimé les variétés des structures et des formes corporelles qu'on remarque dans les êtres terrestres, par l'inégalité de la répartition de la matière inerte dans les élémens actifs au moment de la formation de la glèbe mystique.

XXXV. Mais les variétés qu'on remarque dans le génie et dans l'instinct des espèces animalisées, ainsi que dans tous les phénomènes de la vitalité

individuelle et organique dans les trois règnes, ne viendraient-elles pas de plus ou de moins d'élément ignée qui serait entré dans la composition originaire de leurs épilathères ?

XXXVI. La rapidité ou la promptitude du développement des formes et des structures qu'on remarque dans certaines espèces, ne viendrait-elle pas d'une plus grande proportion d'élément aqueux dans la confection des épilathères primordiaux ?

XXXVII. La lenteur, la solidité, la durée du développement des formes et des structures qui a lieu dans certaines autres espèces, ne procéderaient-elles pas d'une plus grande quantité de matière inerte dans leurs épilathères primitifs ?

XXXVIII. Il est à croire que la séparation et la construction des épilathères était nécessaire pour centraliser dans une petite portion de matière inerte toutes les bases de la vie végétative organique des différens corps naturels. Par cette concentration, il devenait plus sûr et plus facile de favoriser et de protéger la fécondation et le développement des épilathères, en ce que leurs principes vitaux ou leur alchian individuel, étant plus resserré, devenait moins exposé aux atteintes de la corruption.

XXXIX. Aussitôt après la formation de la

glèbe mystique, tous les épilathères qui la composaient ont été abandonnés à l'acinésie végétative, jusqu'au moment où l'action vitale de leurs principes constituans a pu en opérer la fécondation et l'extraversion.

XL. Les épilathères ont germé et reçu leur fécondation successivement, soit qu'ils fussent restés en dissémination dans l'air ou dans l'eau, ou en cumulation dans la glèbe mystique.

XLI. En tous les épilathères, les mollécules et les linéamens zootiques et végétatifs ont été animés et développés par l'action des iléides osotes et sepsites extérieurs et locaux. Ces iléides ont été produits par la vitalité végétative élémentaire d'autres épilathères, et ils ont été secondés par les iléides hylarchiques universels, au milieu desquels ils se trouvaient.

XLII. On peut objecter que puisque les iléides osotes et sepsites ne peuvent naître que de la dissolution spontanée des corps naturels terrestres, on ne peut présumer l'émission de ces iléides au moment de la création des épilathères et de la formation de la glèbe mystique, lorsqu'il n'existait alors aucuns corps naturels terrestres.

XLIII. La dissolution spontanée ne pouvait avoir lieu, à la vérité, dans des corps qui n'existaient pas; mais elle s'est établie dans les épilathères mêmes.

XLIV. Ainsi que les semences ou graines qui proviennent d'une même plante ne renferment point toutes un principe de vie régulier et suffisant pour être fécondé, à cause de la mauvaise ou trop faible conjugaison radicale des élémens actifs et passif dans leurs bases ; il en est arrivé de même aux épilathères primordiaux : il s'en est trouvé de bons et de mauvais.

XLV. Les épilathères qui n'ont pu former et centraliser un principe hylarchique régulier ou un alchian individuel, sont tombés plus ou moins promptement en vitalité vegétative élémentaire ou dissolution spontanée. C'est alors qu'ils ont fourni les premiers iléides zoozotiques, qui, par leur expansion sur les épilathères sains qui étaient semblables, et qui se trouvaient en contact immédiat avec les mauvais épilathères, en ont fait la concrétation organique et la fécondation.

XLVI. Par cette dissolution spontanée épilathérique, on conçoit comment une partie de la glèbe mystique a pu féconder et organiser l'autre partie : cette fécondation, d'un autre côté, a été favorisée, protégée et aidée par les atomes des élémens actifs en coïtion vapide, au milieu desquels elle s'exécutait.

XLVII. Les épilathères primordiaux, qui contenaient un centre de vie ou un alchian bien constitué par une suffisante conjugaison élémen-

taire, ont été nécessairement fécondés spontanément par les mêmes causes ; c'est-à-dire que la corruption des uns a donné la vie organique aux autres, d'où sont issus tous les corps naturels et terrestres.

XLVIII. Dans les trois règnes de la nature, c'est la première corruption, ou dissolution élémentaire épilathérique, qui a animé, formé et harmonisé les premières formes corporelles et les différentes structures individuelles qui ont servi de type aux espèces.

XLIX. Les épilathères originaires qui ont été fécondés, ont fixé sur la différence de leurs conjugaisons linéamentaires toutes les espèces et variétés des êtres corporels terrestres, et la mégalotechnie des énergies vitales qui constituent leur alchian individuel.

L. Toutes les parcelles copulatives primordiales de la glèbe mystique et de ses divisions excentriques, ont-elles été fécondées? Peut-être qu'elles ne le sont pas encore toutes ; peut-être aussi y en a-t-il qui ont été détruites radicalement, sans avoir germé ; comme il est présumable que certaines espèces d'êtres corporels et terrestres se sont entièrement éteintes à diverses époques, depuis la création.

LI. Les épilathères primordiaux qui ont passé

à la concrétation organique, et qui ont animé et développé la structure corporelle, dont ils contenaient les linéamens, ont été constitués de manière à pouvoir se reproduire et se multiplier, suivant des lois fixes et spéciales, par le moyen des épilathères secondaires, qui ont entretenu jusqu'à ce jour la succession des espèces et des variétés des êtres.

LII. Au moment de la formation de la glèbe mystique, immédiatement après la projection de la matière inerte, et avant la fécondation des épilathères primordiaux, il est hors de doute que cette glèbe occupait une petite place dans l'espace, au milieu des atomes des élémens actifs en coïtion vapide.

LIII. La glèbe mystique ayant absorbé dans la composition de ses épilathères une plus grande quantité de l'élément aqueux que de l'élément ignée, a dû être entraînée et précipitée, aussitôt après sa formation, au fond des eaux, où elle a été retenue et fixée par la force convergente et par l'action contractile des atomes aqueux.

LIV. A mesure que les épilathères constituans de la glèbe mystique ont été fécondés et mis en concrétation organique, bientôt se sont développés tous les corps dont ils renfermaient les linéamens et les principes biotiques indivi-

duels : la glèbe a grossi à mesure que ces corps ont pris plus de volume, et elle a paru au milieu des eaux sous la forme d'un globe, auquel on a donné le nom de *terre* ou *globe terrestre*.

LV. La nutrition, le développement, la reproduction et la multiplication des corps terrestres s'est faite depuis la création du globe, sur les bases des épilathères, par une absorption et par une cooptation constantes et toujours croissantes des atomes des deux élémens actifs répandus dans l'espace et en coïtion vapide.

LVI. Il est évident que cette absorption a toujours été plus considérable à l'égard des atomes aqueux, puisqu'on remarque dans la constitution de tous les corps naturels qui appartiennent à la terre, que l'eau forme la plus forte partie de leur structure.

LVII. De cette grande et constante absorption des atomes aqueux, par la composition des épilathères et par celle des corps qui en sont formés dans les trois règnes de la nature, il s'est fait, depuis la création de la glèbe mystique, une diminution sensible et très-remarquable dans la masse des eaux qui environnaient le globe à cette époque.

LVIII. A cette absorption aqueuse, on doit donc attribuer l'accroissement énorme du globe

terrestre depuis la formation de la glèbe, puisqu'on trouve l'eau qui prédomine sur les autres élémens dans l'organisation des corps naturels : c'est aussi à la même cause qu'on doit par conséquent le desséchement progressif des plages sur les bords de la mer qui couvrait jadis tous les continens.

LIX. On ne peut disconvenir, en effet, que les divers continens qu'on voit aujourd'hui à la surface du globe n'eussent été autrefois tout-à-fait couverts d'eau, puisqu'on en trouve des traces et des témoignages irrévocables jusqu'au sommet des plus hautes montagnes.

LX. L'accroissement de la terre par la fécondation successive de ses épilathères et par le développement des corps qu'elle contient, doit faire considérer le globe que nous habitons comme une masse vitale et organisée, soumise à toutes les révolutions individuelles, communes à ces mêmes corps naturels et terrestres.

LXI. Et comme ces mêmes corps ne peuvent être nourris et développés qu'autant qu'ils sont alimentés, il en est de même à l'égard du globe terrestre : comme eux il s'alimente particulièrement d'eau.

LXII. Puisque la terre et les corps qui en font partie sont nourris spécialement par les eaux

dont il se consomme tous les jours un volume énorme, ne doit-on pas présumer que dès que le globe aura acquis son entier développement, il périra faute d'eau, si on peut croire que cet élément ne se régénérera pas?

LXIII. Le tarissement progressif des eaux s'effectue incontestablement. N'est-il pas déjà fort avancé, eu égard à la masse qui existait au moment de la création de la glèbe?

LXIV. Ne peut-on pas préjuger que, si le globe terrestre est encore couvert d'eau dans une grande étendue de surface, c'est que les corps qu'il contient ou qu'il alimente n'ont point acquis tout leur développement individuel et multiplicatif? N'y a-t-il pas aussi sous les eaux des épilathères d'espèces inconnues, qui par leur fécondation et leur extraversion doivent encore augmenter l'absorption journalière de cet élément.

LXV. On peut croire que tous les corps naturels terrestres cesseront d'exister dans l'espèce et dans l'individu, dès que la terre aura absorbé la plus grande partie ou la totalité de l'élément aqueux. L'action divulsive de l'élément ignée n'étant plus alors arrêtée et comprimée par celle contractile de l'eau, il s'ensuivra incendie générale du globe et de tous les corps qui subsisteront à cette époque.

LXVI. Déjà, depuis plusieurs siècles, on a

observé par les volcans, différentes inflagrations partielles et centrales du globe : nul doute qu'elles ont eu lieu par-tout où l'élément aqueux a manqué, soit qu'il y eût été absorbé par la fécondation des épilathères plus nombreux, plus volumineux; soit qu'il y eût été coopté par le développement de plusieurs corps considérables ou trop multipliés.

LXVII. Nul doute que ces volcans ne dussent se répéter et se multiplier sur plusieurs points du globe, à mesure que la masse des eaux sera absorbée et cooptée par la multiplication et par l'accroissement des corps, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du globe.

LXVIII. Nul doute que la fréquence des tremblemens de terre n'annonce l'anéantissement partiel et souvent réitéré de quelques-unes des bases organiques de la glèbe mystique, dans quelques points du globe terrestre. C'est aussi de la destruction de ces bases que naît cette perte d'équilibre dans l'hylarchie universelle et constituante, qui depuis long-temps altère sensiblement nos saisons et notre température.

LXIX. Doit-on présumer que, dans l'incendie générale du globe terrestre, qui paraît inévitable par les causes ci-dessus, les trois élémens seront séparés de nouveau, et ramenés à l'état où ils étaient avant la création des épilathères constituant la glèbe mystique.

LXX. Par l'incendie générale du globe, les deux élémens actifs (le feu et l'eau) se retrouveront par-tout en coïtion vapide dans l'espace ; tandis que l'élément passif (la matière terreuse) sera réduit à l'état d'exanimation et d'inertie absolue, tel qu'il était avant la projection.

LXXI. Peut-être la matière inerte a déjà éprouvé plusieurs projections, qui ont formé différentes glèbes mystiques, lesquelles ont été successivement développées, inflagrées et anéanties.

LXXII. Peut-être les divers globes, qu'on remarque en plusieurs points des régions supérieures, ont été également formés par la projection de quelques matières semblables à notre élément passif. Il est probable qu'ils sont composés et habités par des êtres qui sont subordonnés aux mêmes révolutions élémentaires.

LXXIII. Le sÿstème alchianique universel, ou l'hylarchie corporelle des êtres naturels qui appartiennent au globe terrestre, est le même dans tous les corps ; c'est-à-dire que tous, ainsi que le globe, sont soumis et subordonnés aux mêmes révolutions radicales, desquelles dépendent la vie et la mort.

LXXIV. Si la matière inerte a déjà éprouvé plusieurs projections mystiques, et si elle doit encore y être soumise après la dissolution du globe terrestre actuel, on ne peut pas douter

que celui-ci n'éprouve par cette opération toutes les révolutions qui conduisent les individus des différentes espèces à l'empsycose spéciale, après avoir passé partiellement à l'empsycose indéterminée.

LXXV. Comme les corps naturels, le globe terrestre a donc la faculté de se nourrir, de croître et de se développer ; comme eux aussi il doit donc périr, soit par caducité, soit faute d'aliture, soit par accident.

LXXVI. La glèbe mystique a été l'épilathère du globe terrestre, comme les particules de cette glèbe, ou les parcelles copulatives qui la composent sont devenues les épilathères primordiaux de tous les corps naturels terrestres.

LXXVII. Le système général de l'alchian ou de l'hylarchie corporelle, tel qu'il existe au moment actuel, a donc été établi, réglé et continué 1.° par les épilathères primordiaux qui ont été créés dans la projection faite ou ordonnée par le Créateur de l'élément passif ou de la matière terrestre, inerte, au milieu des élémens actifs en coïtion nue et vapide dans l'espace qui sépare leurs foyers respectifs ; 2.° par les épilathères secondaires qui procèdent de la zoogonie ou syndiasmie des corps naturels terrestres, issus de la fécondation des épilathères primordiaux.

LXXVIII.

LXXVIII. Ce système ne serait-il, en effet, réglé et continué que par ces deux causes, dont l'une est immédiate, et l'autre médiate, à la formation et à la composition de la glèbe mystique ? Ne pourrait-on pas y en ajouter une troisième, capable de suppléer et remplacer l'une ou l'autre, au moins à l'égard de certaines espèces d'êtres ?

LXXIX. Par la dissolution spontanée des épilathères primordiaux ou secondaires, ou même des formes corporelles, qui constituent la structure et l'organisation des êtres terrestres, ne peut-il pas arriver encore la formation spontanée de nouveaux épilathères ? Ne peut-il pas se faire que des particules de terre soient ramenées à l'état d'homogénéité primitive, et qu'alors elles se trouvent placées de manière à pouvoir absorber et étreindre quelques atomes des élémens actifs, déjà réunis en coïtion vapide ?

LXXX. Cette absorption spontanée et indéterminée ne peut-elle pas créer à l'instant des parcelles copulatives qui, en vertu de la même impulsion donnée aux élémens dans la création de la glèbe mystique, seront constituées sur les bases des épilathères primordiaux et secondaires ou zoogoniques ?

LXXXI. De cette troisième cause, qui donne lieu à une opération consécutive, par laquelle

sont formés des épilathères spontanés et d'un troisième ordre, ne peut-il pas naître ces êtres corporels, qu'on voit paraître tout-à-coup et se développer dans des lieux où on ne peut pas soupçonner que des épilathères primitifs ou secondaires ont été portés ? Ces phénomènes se remarquent sur-tout dans les règnes animal et végétal.

LXXXII. Ne voit-on pas tous les jours que les corps des animaux et même des végétaux, qui tombent en pourriture ou dissolution spontanée, produisent en peu de temps des milliers de vers et autres insectes, qui sont particuliers à l'espèce ou même aux organes de ces corps ? Pourrait-on supposer alors que des épilathères primordiaux ou secondaires ont été apportés dans ces corps ou dans ces organes au moment de la fécondation, c'est-à-dire lorsque ces corps ayant perdu leur vitalité phytique individuelle, passaient à la spontanéité élémentaire ?

LXXXIII. Si on fait couper pendant l'hiver une forêt, mise en réserve depuis cinquante ou soixante ans, et où le sol nu, sur lequel les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer, depuis quarante à quarante-cinq ans ne produisait aucune espèce de plantes, on voit naître à l'infini, dès le printemps suivant, des plantes de diverses espèces, et qui ne se rencontrent ordinairement que dans les taillis jusqu'à l'âge

de cinq ou six ans. Pourrait-on croire que ces plantes diverses viennent des semences qui se seraient conservées dans la terre pendant plus de cinquante ans, ou qui auraient été apportées des autres taillis durant l'hiver, par les vents ? Cela n'est pas vraisemblable : d'ailleurs, souvent il n'y a pas de taillis dans les environs.

LXXXIV. Si on creuse la terre pendant l'hiver dans un endroit où elle n'a jamais été fouillée ou remuée depuis plusieurs siècles, on voit encore naître spontanément, dès le printemps suivant, sur les monceaux de terre qui sont amassés aux bords de la fosse, plusieurs espèces de plantes, dont il ne se rencontre souvent aucune dans les environs : on ne peut pas supposer qu'il y avait des semences de ces plantes dans ces monceaux de terre. Cesont donc les épilathères spontanés et consécutifs qui les produisent.

LXXXV. L'empsycose phytique et mortelle des corps naturels organisés se continue depuis la création de la glèbe sur les mêmes bases et par les mêmes causes. Ce renouvellement et cette mutation de formes corporelles fait abandonner chaque jour plus ou moins de matière inerte, dont la plus petite partie rentre plus ou moins promptement en vitalité individuelle dans les végétaux et les animaux.

LXXXVI. Cette terre forme une croûte à la

surface du globe terrestre, qu'on peut regarder comme une cuticule remplie de pores, et qui fait à l'égard du globe ce que l'épiderme fait à l'extérieur des corps vivans.

LXXXVII. La cuticule terrestre, dont l'épaisseur est plus ou moins considérable, suivant les endroits où il s'est opéré plus ou moins de dissolution spontanée, sert particulièrement à la fécondation des épilathères et à l'aliture des corps naturels qui sont placés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du globe.

LXXXVIII. Si on pouvait calculer la quantité de terre qui est abandonnée chaque année de la décomposition spontanée des corps à la surface du globe, on pourrait fixer sur des données plus certaines l'époque de la création de la glèbe mystique, ou au moins de sa sortie de dessous les eaux : il suffirait de mesurer l'épaisseur de la cuticule du globe.

LXXXIX. Le peu de terre que contiennent en général tous les corps naturels terrestres qui périssent à la superficie du globe, et dont les débris sont enfouis et anéantis dans sa cuticule, permet à peine de présumer si dans un siècle celle-ci peut augmenter d'une ligne d'épaisseur.

XC. L'épaisseur de la cuticule de la terre, prise à un terme moyen, ne peut guère être fixée au-delà de soixante-douze lignes ou six pouces,

en ne l'examinant que sur le continent : ainsi en supposant que cette cuticule eût été augmentée d'une ligne par siècle, il s'en suivrait que l'âge du globe terrestre, depuis la création de la glèbe mystique et sa sortie hors des eaux, ne serait pas moins de sept mille deux cents ans.

XCI. Si la cuticule terrestre ne peut augmenter que d'une ligne par siècle, il n'est point invraisemblable que chaque ligne cube contienne aujourd'hui des particules élémentaires de sept mille deux cents individus, tant animaux que végétaux et minéraux, qui sont péris depuis la création et le développement de la glèbe mystique. D'après ce calcul, qui peut être très-approximatif, les soixante-douze lignes cubes d'épaisseur de cuticule, seraient formées avec des débris élémentaires de cinq cent huit mille quatre cents individus sortis des trois règnes.

XCII. Par la même raison, on peut croire qu'il n'existe pas aujourd'hui un seul corps naturel vivant ou mort, sur-tout dans le règne animal et dans le règne végétal, qui ne renferme, par sa structure ou composition organique, des particules élémentaires qui ont déjà fait partie de la structure alchianique de plusieurs milliers de corps naturels sortis des trois règnes. Le calcul de ces débris élémentaires peut encore se faire sur les mêmes bases, c'est-à-dire à raison de

sept mille deux cents par ligne cube de terre qu'un corps vivant ou mort contient. L'ère mystique doit encore être reculée sur ce dernier calcul au plus d'un soixante-douzième; ce qui fixerait l'époque de la création du globe terrestre au moins à sept mille trois cents ans.

XCIII. La cuticule de la terre transmet, par ses porosités exhalantes, aux corps qui sont à sa surface, les iléides vitaux internes, ou la derse qui vient de la structure intérieure du globe : elle rapporte d'un autre côté, par ses porosités inhalantes et absorbantes, aux corps qui sont au-dessous et qui composent l'organisation du globe, les iléides vitaux externes ou les esprits hylarchiques éthérés et atmosphériques.

XCIV. Par le moyen de la cuticule orbiculaire, l'alchian individuel de tous les corps qui constituent l'intérieur du globe communique avec celui des corps qui se trouvent à l'extérieur, et avec l'air élémentaire qui occupe les espaces intermédiaires. De cette communication naît l'équilibre hylarchique universel, qui fait jouir tous les corps naturels des propriétés qu'ils ont reçues de leurs épilathères dans la composition de la glèbe mystique.

XCV. Les propriétés hylarchiques des corps sortis de la glèbe mystique sont celles de la vie végétative, limitée et réglée par des lois géné-

rales à toutes les espèces, particulières à chacune desdites espèces, et spéciales à chaque individu : les unes et les autres sont les mêmes, quant à l'alchian qui constitue leur vie végétative ; mais la diversité des corps en modifie les fonctions.

XCVI. Dans l'alchianisme animal, j'ai expliqué, par rapport à l'homme, toutes les propriétés de structure organique qui forment sa vie végétative tant en l'état de santé qu'en celui de maladie, et qui limitent le cours de sa carrière naturelle. Ces propriétés sont communes à tous les corps animalisés : elles se retrouvent encore, avec des modes extrêmement variés, dans l'organisation des autres corps naturels et terrestres.

XCVII. Les caractères généraux et spécifiques les plus apparens de l'alchian des êtres qui composent les trois règnes de la nature se déduisent de tous ceux que j'ai signalés dans l'homme, et ils se trouvent expliqués par les théorêmes de l'*Alchianalogie*, et par les parangélies de l'*Alchianosologie*.

XCVIII. Les horismes précédens sur la Théorie de la création et de la destruction du globe terrestre et des corps naturels qui lui appartiennent, doivent encore servir dans l'explication et la recherche des propriétés phytiques et physiques des corps organisés, considérés individuellement ou dans l'espèce.

COROLLAIRES GÉNÉRAUX SUR L'ALCHIAN.

I. TOUS les corps terrestres vivans, dans les trois règnes de la nature, tiennent et conservent leur constitution organique ou leur existence phytique individuelle par la conjonction naturelle, zoogonique et anadosique des deux emphycies ou vitalités, l'une végétative, et l'autre organique.

II. La conjonction zoogonique et anadosique de ces emphycies est réglée par trois opérations mégalotechniques, dont l'une est l'énergie leffatique; la seconde, l'énergie adalique; et la troisième, l'énergie plastique.

III. Ces opérations mégalotechniques se font en outre suivant des lois particulières à chacun des trois règnes, animal, végétal et minéral: ces lois varient encore dans les espèces des êtres qui appartiennent à ces règnes.

IV. En tous les corps terrestres, l'alchian ou l'esprit hylarchique y est le même: il existe par les iléides osotes et sepsites que ces corps reçoivent dans leurs épilathères ou dans leur structure organique, quoique ce soit de différentès manières.

V. Les iléides biotiques osotes et sepsites s'élèvent des substances solides et fluides qui sont en vitalité végétative ou en dissolution spontanée.

VI. Les iléides osotes sortent les premiers des substances solides ou fluides qui sont en vitalité élémentaire : ils sont constitués par des atomes de l'élément aqueux, comprimant l'action divulsive ou divergente naturelle d'un plus petit nombre d'atomes de l'élément ignée, avec quelques particules terreuses qui leur servent de lien.

VII. Les iléides sepsites s'élèvent les seconds des substances solides et fluides qui sont en vitalité élémentaire : ils sont formés par des atomes de l'élément ignée, annullant l'action contractile et convergente naturelle d'un plus petit nombre d'atomes de l'élément aqueux, avec quelques particules terreuses qui leur servent de lien.

VIII. Dans la constitution naturelle et végétative des corps, les iléides biotiques osotes et sepsites, qui sont les principes de vie, l'emportent et prédominent sur les principes de masse ou terreux.

IX. La diminution dans la proportion ordinaire des iléides biotiques sur les principes de masse ou d'inertie conduit à la mort naturelle par maladie ou par vieillesse. Cette mort s'ensuit et devient inévitable, quand il y a interversion

dans cette proportion, c'est-à-dire lorsque les principes de masse prédominent sur les principes ordinaires de la vie.

X. La nutrition des corps naturels entretient leur vie, et les conduit nécessairement à la mort, parce qu'il ne peut se faire de nutrition en aucun cas, sans augmenter les principes de masse. Les principes de vie, comme les principes de masse ou d'inertie, sont cooptés différemment par les corps naturels mobiles ou fixes.

XI. Les corps mobiles ou animalisés ont la faculté de se procurer et de se donner eux-mêmes, par zoogonie et par anadosie, les iléides nécessaires à leur reproduction, à leur entretien et à leur développement, en portant dans leurs organes propres les substances solides et fluides qui peuvent fournir ces iléides.

XII. Les corps immobiles végétalisés ou minéralisés ne peuvent se reproduire, se nourrir et se développer, qu'en recevant spontanément et involontairement, dans leur structure, les iléides biotiques qui les environnent, et qui émanent des autres corps naturels, soit par eccrose vitale, soit par vitalité végétative élémentaire.

XIII. Quoiqu'il en soit de ces divers modes zoogoniques et anadosiques, les trois énergies vitales qu'ils établissent produisent et expliquent, dans les corps naturels et terrestres des trois

règnes, tous les phénomènes de la vie, de la santé, de la maladie et de la mort naturelle.

XIV. Les phénomènes de la vie végétative sont dans tous les corps terrestres la raison ou l'effet nécessaire des rapports solites ou insolites de la conjonction naturelle, régulière ou irrégulière, des deux emphycies matériellement et individuellement actilisées par les iléides biotiques.

XV. Par les dérangemens des rapports naturels des énergies vitales, qui forment l'idiosyncrasie mégalotechnique d'un corps vivant, celui-ci perd sa santé et sa vigueur constitutives. Par la dissolution absolue de ces mêmes rapports, ce corps est aussitôt privé de son existence phytique et engénétique individuelle, qui est l'état de mort corporelle.

XVI. L'état de mort amène, dans un corps qui en est frappé, la destruction et la diachorèse de toutes les formes organiques qui composaient sa constitution individuelle; et il perd, comme individu, le rang qu'il occupait dans le règne où il était né.

XVII. Par la mort, les formes organiques se dissolvent, et entrent plus ou moins promptement en vitalité végétative, ou résolution élémentaire, qu'on a encore appelée *dissolution spontanée*.

XVIII. Toute vitalité végétative étant pro-

duite nécessairement par la destruction des formes organiques des corps naturels, annonce la dissolution de leur alchian individuel.

XIX. Cette vitalité est regardée comme un état thanatique seulement corporel, c'est-à-dire de mort relative, si on ne fait consister la vie que dans les propriétés individuelles des élémens qui la composaient, d'autant mieux que ceux-ci ne sont point altérés. Mais cette thanasie ou mort est absolue et radicale, si on prétend que la conservation des formes organiques et de la structure individuelle constitue l'essence de la vie des corps naturels.

XX. Les élémens qui composent la vie naturelle et végétative des corps terrestres, étant hylarchiques, ne perdent aucune de leurs qualités et de leurs propriétés par la diachorèse des formes qu'ils constituaient avant que ces corps fussent livrés à la spontanéité.

XXI. Les produits élémentaires de la vitalité végétative sont actifs et passifs : ils sont destinés à animer, alimenter et organiser de nouvelles formes corporelles, tant qu'ils ne sont pas reportés à leurs centres respectifs, vers lesquels ils ont une tendance continuelle.

XXII. C'est de cette tendance continuelle que naît le mouvement perpétuel des atomes des élémens actifs, par lesquels toute vitalité existe.

XXIII. C'est pourquoi les principes actifs élémentaires, qui sont les esprits vitaux ou hylarchiques universels et individuels, conservent partout l'intégrité et les propriétés naturelles de leurs atomes en coïtion vapide ou fixe.

XXIV. La reproduction et l'aliture d'un nouveau corps n'est, pour les principes hylarchiques, qu'une autre modification syndiasmique et anadosique, particulière et toujours naturelle, ou seulement une variété qui produit la mutation des formes organiques.

XXV. Quand les produits de la vitalité végétative, ou les débris élémentaires de l'organisation d'un corps naturel, ont formé de nouvelles conjugaisons, qui les convertissent et les agrègent à d'autres formes organisées et en vitalité phytique, ils font alors partie essentielle et intégrante des deux emphycies naturelles et constituantes de ces formes organiques.

XXVI. La vie des corps terrestres ne peut par conséquent être autre chose qu'une adaptation et une eudésie singulière et limitée des principes élémentaires qui émanent spontanément de l'eccrose et de la désorganisation d'autres corps qui existaient auparavant.

XXVII. C'est de cette manière que toute vitalité végétative devient ensuite vitalité organique,

sous des formes semblables ou variées, ou opposées, et souvent très-multipliées.

XXVIII. On voit que tous les agens ou principes destructeurs d'un corps naturel deviennent aussitôt les agens ou principes vitaux, régénérateurs et conservateurs d'autres corps, quand ils les reçoivent par anadosie et par zoogonie.

XXIX. Tous les effets ci-dessus devant se continuer, par rapport à la nutrition et à la reproduction de tous les êtres, qui sont compris dans les diverses espèces qui composent les ordres des trois règnes de la nature, ils y établissent la métempsycose organique, c'est-à-dire la conversion successive, alterne et mécanique, de toutes les formes ou bases matérielles qui ont été réglées et ordonnées au moment de la création de la glèbe mystique.

XXX. On conçoit que la vitalité végétative n'est autre chose que le mouvement naturel, irrégulier et divulsif, des élémens actifs, au moment où ceux-ci abandonnent la matière inerte par laquelle ils étaient absorbés.

XXXI. La vitalité organique est une propriété engénétique des formes corporifiées : elle est individuelle et fixe.

XXXII. Par la vitalité organique, un corps peut recevoir dans ses formes et y élaborer, suivant des lois particulières à son espèce, les

divers produits actifs et passifs de la vitalité végétative des substances qui l'environnent et qui lui sont appliquées. Ces produits servent à sa nutrition et à sa reproduction, lorsqu'ils conviennent à l'essence de sa constitution : autrement ils leur sont nuisibles.

XXXIII. Si on examine les modes de la vitalité organique, il est aisé de voir que cette propriété des formes corporifiées naît par un mouvement naturel régulier et coërcitif des élémens actifs, au moment où ils se conjuguent ou s'adaptent à la matière inerte qui en fait l'absorption.

XXXIV. L'absorption des élémens actifs par la matière inerte constitue leur syndiasmie ; mais cette conjonction se fait dans des rapports divers, qui donnent la configuration et l'assemblage, ou la disposition harmonieuse aux formes organiques, au moyen desquelles on reconnaît le caractère spécifique et individuel des corps.

XXXV. La conservation de la vitalité individuelle ou de l'alchian d'un corps ne se fait jamais qu'aux dépens et par la destruction de la vitalité individuelle d'un ou de plusieurs autres corps ou substances naturelles, actuellement thanatiques et en vitalité végétative.

XXXVI. L'alchian ou la phyticie d'un corps dépend essentiellement de l'équilibre que con-

servent entre eux les élémens actifs et passif, dans ses formes ou bases constitutionnelles.

XXXVII. Cet équilibre est le résultat d'une adhésion et d'une conjonction particulières entre lesdits élémens, qui sont soumises dans l'une et l'autre vitalités végétative et organique à des lois immuables, établies et fixées par le Créateur dans chaque espèce d'êtres terrestres.

XXXVIII. Par une suite nécessaire des propriétés naturelles qui appartiennent à chaque élément, cet équilibre tend continuellement à s'altérer et à se rompre, soit par la congestion de l'un des élémens, soit par son incohérence avec les autres élémens, ou par la diminution et la subversion de ses rapports.

XXXIX. Ces effets arrivent infailliblement par la propension naturelle des élémens actifs qui sont employés dans la confection des formes corporelles, à briser les liens qui les tiennent en coalescence organique ou cratique, pour céder à la force attractive qui les entraîne sans cesse vers leurs foyers respectifs.

XL. C'est cette action ou force attractive, qu'il n'est pas possible de calculer, qui produit dans tous les corps naturels terrestres cette vaporation ou exhalation continuelle, contractile ou divulsive des iléides osotes et sepsites, qui donne et constitue la vie végétative de ces corps.

XLI.

XLI. C'est encore cette force attractive élémentaire, qui conduit plus ou moins promptement les corps vivans à la vitalité végétative commune, quand elle est trop précipitée, ou qu'elle n'est point empêchée ou retardée par l'eutrophie.

XLII. Tant que l'incarcération et la conjonction des élémens actifs par l'élément passif continue à se faire idiocratiquement dans les formes organiques d'un corps en emphycies individuelles, celui-ci se développe, croît et conserve son alchian radical ou son existence végétative, jusqu'à ce qu'enfin l'équilibre organique s'altère et se détruise par les causes ci-dessus, qui rendent alors ce corps à la vitalité végétative commune.

XLIII. Si on pouvait conserver toujours l'équilibre organique des deux vitalités individuelles dans les formes corporifiées, on entretiendrait perpétuellement dans un corps la vitalité phytique ou l'alchian.

XLIV. L'extrême mobilité et la grande subtilité vapide des élémens actifs, autant que l'inertie de la matière passive qui forme le solide des corps, rendent difficile à concevoir l'immortalité phytique des formes corporifiées et de la structure individuelle; car il faut que les mêmes causes qui ont donné la vie à un corps et qui l'entre-

tiennent, servent ensuite à lui donner la mort et anéantir toutes les formes de sa structure.

XLV. La conservation et la reproduction successives de tous les corps naturels et terrestres exigeaient sans doute un tel ordre de phénomènes et de mouvemens dans leurs principes constituans. Il fallait que les élémens actifs devinssent alternativement et successivement conservateurs, régénérateurs, moteurs et destructeurs des formes organisées de tous les corps où ils se trouvaient réunis avec l'élément passif. Il fallait enfin la destruction de certains corps, pour produire et entretenir l'existence des autres corps, qui doivent eux-mêmes arriver ensuite au même état de mort individuelle.

XLVI. La création première de l'alchian dans les emphycies individuelles, ne serait-elle donc en général et en particulier qu'une action singulière, régulière et spontanément contractile, qui s'exercerait par syndiasmie, de la part des iléides osotes sur les iléides sepsites, par l'intermède de la matière inerte ou terreuse, dont les épilathères et les corps sont toujours plus ou moins chargés?

XLVII. Il est constant que cette matière terreuse fournit seule les bases des épilathères et les moyens de toute organisation vitale individuelle

dans les corps naturels et terrestres. Elle seule donne la consistance, tandis que les élémens aqueux et ignée impriment la forme et tous les caractères de la vie végétative threptique et thorique.

XLVIII. L'emphycie organique engénétique ne serait-elle pas produite, dans la structure des formes corporifiées, par une action spontanée régulière, et alternativement, mais moins divulsive que contractile, qui s'exercerait constamment de la part de la matière, préparée et déjà solidifiée, sur la matière fluide et en composition cratique et organique, que ces mêmes corps renferment?

XLIX. L'emphycie végétative individuelle ne serait-elle aussi formée que par une action spontanée régulière, et alternativement, mais moins contractile que divulsive, qui s'exercerait de la part des matières fluides en composition cratique et organique, sur les matières déjà préparées et solidifiées en formes corporelles dans la structure des corps vivans?

L. Il s'ensuit que l'alchian ou la vitalité phytique individuelle d'un corps terrestre est toujours une existence mixte, formée de la réunion et de la conjonction ctysique des deux emphycies organique et végétative.

LI. Cette conjonction ctysique et emphytique

produit les énergies vitales qui règlent les opérations zoogoniques et anadosiques, au moyen desquelles les corps reçoivent la vie végétative, avec la faculté de l'entretenir pour un temps limité, et celle de se reproduire avant de passer à la vitalité végétative commune.

LII. La vitalité végétative commune, qui est une emphycie élémentaire et indéterminée, n'est autre chose qu'une action spontanée, très-irrégulière, absolue et entièrement divulsive dans les corps où elle s'établit.

LIII. La vitalité végétative commune s'établit et s'exerce généralement dans toutes les substances solides et fluides, qui sont privées de l'alchian individuel, par la destruction thanatique de leurs bases ou de leurs compositions naturelles, organiques et végétatives.

LIV. Les produits actifs de la vitalité végétative commune sont des iléides de même nature dans leurs propriétés générales que ceux qui sont formés par l'éccrose de la vitalité végétative individuelle. Les premiers qui s'en élèvent sont osotes, et les derniers sont sepsites.

LV. Les produits passifs de la vitalité végétative commune sont des particules terreuses, plus ou moins épurées ou desséchées, qui se confondent dans la cuticule du globe terrestre ou dans les corps qui les reçoivent.

LVI. Les iléides osotes et sepsites, qui s'élèvent de la dissolution spontanée commune, se volatilisent et se dispersent confusément à la surface du globe, à mesure qu'ils se dégagent des corps ou des substances réduites à l'état de vitalité élémentaire.

LVII. Une partie de ces iléides erratiques sont employés à régénérer et à conserver l'alchian dans les corps qui les reçoivent ou qui les absorbent, par anadosie et par zoogonie : ils serven ainsi à l'empsycose individuelle ou indéterminée. Une autre partie entre dans la composition ou la constitution de l'atmosphère ambiant et immédiat.

LVIII. De là vient que l'atmosphère est un fluide plus ou moins composé, combinatif et vital, qui forme un réservoir où sont rassemblées toutes les parties constituantes et hylarchiques des trois élémens dans l'état de syndiasmie vapide et hétérogène.

LIX. L'atmosphère acquiert, par les iléides qui le composent, des qualités plus ou moins salubres ou plus ou moins nuisibles, capables de restaurer ou d'altérer les propriétés individuelles des corps qu'il baigne : il devient encore le véhicule fécondant de plusieurs épilathères des corps naturels, par la même raison qu'il les détruit, ainsi que les corps qui en procèdent.

LX. Mais les formes organiques de tous les corps naturels terrestres ne peuvent être constituées et s'entretenir dans l'état de vie végétative que par certaines proportions particulières et qui appartiennent à l'espèce, dans les combinaisons des iléides sepsites avec les iléides osotes, par l'intermède de la matière inerte plus ou moins concentrée ou divisée.

LXI. De la diversité de ces proportions naît seule la différence des formes organiques et de la structure individuelle dans la composition des solides et des fluides qui forment les espèces.

LXII. Ces proportions, une fois établies dans les épilathères primordiaux sortis de la glèbe mystique, ont dû, par une suite de l'impulsion vitale donnée aux élémens ignée et aqueux, et de l'inertie laissée à l'élément terreux, se continuer depuis la création du globe, et elles devront se perpétuer par les épilathères secondaires, et par les épilathères consécutifs ou spontanés, jusqu'à l'anéantissement absolu ou le changement de propriétés de l'un ou de l'autre des élémens.

LXIII. L'anéantissement ou le changement de propriétés des élémens est-il possible, est-il présumable? Si cela est, comme on peut le craindre à l'égard de l'eau, nul doute qu'il y a un terme aux effets physiques actuellement établis pour la

reproduction et la nutrition des corps terrestres qui doivent leur existence, leur succession et leurs propriétés, aux conjugaisons élémentaires présentes.

LXIV. Si l'anéantissement ou le changement de propriétés des élémens n'est pas possible, nul doute encore que les êtres sortis de la glèbe mystique ne dussent se reproduire et se succéder éternellement par les épilathères secondaires et consécutifs ou spontanés, en suivant les révolutions de l'empsycose phytique et organique.

LXV. Quelles que soient en effet la constitution et l'espèce des corps terrestres dès qu'ils sont sortis des épilathères, ils ne peuvent éviter d'être soumis à toutes les révolutions de l'empsycose, en suivant le système de l'alchian dans les opérations de l'anadosie et de la zoogonie.

LXVI. Cette empsycose, qui est la mort individuelle, est inévitable dans tous les corps vivans, quant aux formes constituantes et particulières qui en caractérisent l'espèce et l'individu, toutes les fois que l'équilibre naturel et idiocratique a pu être détruit et anéanti dans les opérations de l'alchian.

LXVII. Dans la mort naturelle ou de vieillesse, c'est l'élément terreux qui, par son inertie et par ses épacmases qu'on ne peut empêcher, anéantit cet équilibre, en coupant et en arrêtant

les directions ordinaires des iléides biotiques, tombés alors en paracmases.

LXVIII. Dans la mort accidentelle ou de maladie, c'est, au contraire, l'élément ignée ou l'élément aqueux qui, par leurs épacmases, détruisent la mégalotechnie des énergies vitales, et mettent en paracmase l'élément terreux.

LXIX. La fécondation, l'apogonie ou l'existence phytique individuelle d'un nouveau corps de nature mobile ou fixe dans les trois règnes, ne peuvent avoir lieu sans dissolution préalable des humeurs ou matières qui contiennent le principe fécondant.

LXX. Dès qu'un nouvel être est formé, il ne peut subsister de la vie végétative, ni s'accroître sans dissolution élémentaire préalable des humeurs ou matières qui renferment des principes nutritifs et crescitifs semblables ou analogues à sa structure.

LXXI. La vie végétative des corps naturels, dans les trois règnes de la nature, ne peut dans tous les cas être considérée que comme une modification élémentaire, limitée et variée dans chaque espèce; laquelle ne peut se conserver, se régénérer et se multiplier que par la corruption et la diachorèse thanatique d'un ou de plusieurs corps naturels ayant des formes semblables ou analogues.

LXXII. De là vient que plus un sol est rempli de corps naturels divers, qui y périssent et passent à la dissolution spontanée, plus aussi ce sol est fertile en fécondation, et plus ces corps naturels s'y développent, s'y fortifient et s'y multiplient promptement. Cela doit être ainsi, parce que les iléides biotiques qui proviennent de la décomposition de ces corps y sont très-abondans, et plus propres à augmenter et à approprier la derse de la terre ou l'eccrose centrale à la vitalité de nouveaux êtres corporels.

LXXIII. On explique par ce moyen le système de l'engrais des terres, etc. Par la même raison, moins un sol est couvert de corps naturels divers, moins l'hylarchie locale est soutenue, régularisée et appropriée, parce qu'il en périt moins. La culture des terres ne devient dès-lors nécessaire que parce qu'elle favorise l'émission des iléides biotiques qui naissent de la pourriture des substances déposées sur le sol, et parce qu'elle favorise leur union et leur agrégation avec la derse centrale et avec les iléides atmosphériques.

LXXIV. De tout ce que j'ai dit précédemment, on doit déduire les conséquences finales suivantes:

1.° Il ne peut y avoir de vie corporelle ou individuelle là où il n'y a pas de mort épilathérique ou corporelle.

2.° La mort d'un corps devient l'aliment nécessaire à un ou à plusieurs autres corps naturels.

3.° Par-tout la vie naturelle d'un corps, dans les trois règnes de la nature, naît de la corruption.

4.° Plus il y a de corps naturels qui perdent la vie végétative, plus il y en a qui la reçoivent ou qui la conservent.

5.° C'est pourquoi les causes de la vie naturelle des êtres corporifiés ne peuvent se conserver et se multiplier, si ce n'est par les causes de la mort et de la corruption d'autres êtres corporifiés.

LXXV. *Point d'eudésie sans catalysie ; point d'hepsie sans aphésie ; point d'apogonie et d'apolausie sans brotomie et sans thanasie ; point d'hylarchie sans apolysie.*

CADASTRE ALCHIANALOGIQUE.

CORPORIFICATION. — ANIMALISATION DES ILÉIDES

PAR

1.° Énergie plastique.

Hénosie végétative. — Narcose staltique.

2.° Énergie leffatique.

Orgasme végétatif. — Spasme synactique.

3.° Énergie adalique.

Synneusie végétative. — Syntonie épicritique

en

Anadosie. — Zoogonie.

ANADOSIE.

PREMIÈRES VOIES.

DIGESTION PREMIÈRE OU *ALIMENTAIRE.*

Substances. *Solides. — Fluides.*

Mouvemens spontanés. *Végétatifs.*

Emphycies : Vitalités. *Végétative. — Organique.*

FIÈVRE PEPSIQUE.

Algide. — Calorique.

Êtres actifs : Iléides. *Osote. — Sepsite.*

Êtres passifs. *Chile.*

Apyrexie.

SECONDES VOIES.

DIGESTIONS SECONDES.

Substances. *Chile.*

Hématose. *Sang. — Lymphe. — Sérum.*

Emphycies.

ÊTRES ACTIFS.

Iléides. *Biotiques. — Endogènes.*

Principes embiotiques.

Principe vital. *Végétatif. — Organique.*

ÊTRES PASSIFS.

Humeurs : Matières.

Recrémentitielles. — Incrémentitielles. — Excrémentitielles.

ZOOGONIE.

Syndiasmie. *Mâle. — Femelle.*

SPERMES.

Accoîsement utérin.

Blasticité : Fécondation.

1.er *Sperme :*

Emphycie végétative.

Iléide osogonique.

2.e *Sperme :*

Acinésie végétative.

Concrétation organique.

Nutrition énaldique.

Énergies vitales.

ALCHIAN.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

PAGE iij, ligne 22 : Fictions arbitraires, *lisez* fictions, ou des erremens arbitraires.

Page viij, ligne 14 : 1788, *lisez* 1780.

Page 8, ligne 19 : Parenchymeteux, *lisez* parenchymateux.

Page 9, ligne 4 : Coaptation, *lisez* cooptation.

Page 20, ligne 2 : Mégalothechnie, *lisez* mégalotechnie.

Page 24, ligne 16 : Fièvre peptique, *lisez* fièvre pepsique.

Page 28, ligne 2 : de sucs, *lisez* des sucs.

Page 31, ligne 26 : D'éteindre, *lisez* d'étreindre.

Page 36, ligne 3 : Peptique, *lisez* pepsique.

Page 39, ligne 16 : Pepsique, *lisez* peptique.

Page 39, ligne 19 : Peptique, *lisez* pepsique.

Page 54, ligne 28 : Que ces miasmes, *lisez* que leurs miasmes.

Page 66, ligne 19 : Peptique, *lisez* pectique.

Page 67, ligne 11 : Coëcitive, *lisez* coërcitive.

Page 72, ligne 25 : Elle l'agglutine, *lisez* il l'agglutine.

Page 72, ligne 27 : Elle la pénètre, *lisez* il la pénètre.

Page 80, ligne 24 : Coaptation, *lisez* cooptation.

Page 87, ligne 9 : Ne pouvait, *lisez* ne peut.

Page 106, ligne 18 : Si la nature, ou la qualité, ou la quantité, *lisez* si la nature, la qualité et la quantité.

Page 109, ligne 5 : Elle leur fâcheuse, *lisez* elle leur est fâcheuse.

Page 148, ligne 4 : Vers uu, *lisez* vers un.

Page 150, ligne 17 : Construction, *lisez* constriction.

Page 153, ligne 23 : Doit-on présumer, *lisez* ne doit-on pas présumer.

CONTRIBUTIONS DIRECTES des cent derniers jours de 1806.

EXTRAIT

DU REGISTRE DES ARR

DE LA PRÉFECTU

DU DÉPARTEMENT DE LA

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu la Loi du 24 Avril dernier, qui règle butions directes des cent derniers jours de 18 tamment l'art. 61, qui porte que ces contribut être perçues à raison du quart et du dixième montant du principal fixé pour chacune d'ell du 2 Ventôse an 13 :

Considérant que les sommes à payer par le bles pour les contributions des cent derniers j doivent être perçues sur la totalité des rôles d même sur les réimpositions prises au quart e du quart, sont de 27 cent. $\frac{5}{10}$ pour franc, et qu

